
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01658086 2

COLLECTION LITTÉRAIRE

1156

HENRY CÉARD
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

THÉATRE SANS ACTEURS

A

LE MAUVAIS LIVRE

ET QUELQUES AUTRES COMÉDIES

(14)



PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE
15, QUAI DE CONTI, 15

5e Édition

A

GUSTAVE GEFFROY

Il a été tiré à part, de cet ouvrage : 10 exemplaires sur papier du Japon, numérotés de 1 à 10; 30 exemplaires sur papier de Hollande numérotés de 11 à 30, et, de l'édition originale, 300 exemplaires non numérotés

THÉATRE SANS ACTEURS

LE MAUVAIS LIVRE

DU MÊME AUTEUR

UNE BELLE JOURNÉE (Fasquelle) .. .. 1 vol.

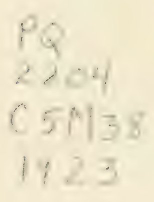
LES RÉSIGNÉS (Fasquelle) .. .. 1 vol.

TOUT POUR L'HONNEUR (Fasquelle) .. .. 1 vol.

TERRAINS A VENDRE AU BORD DE LA MER (Fasquelle) 1 vol.

LA DESCENTE DES ANGLAIS A QUIBERON (épuisé).. 1 vol.

SONNETS DE GUERRE (Librairie Française) .. .. 1 vol.



Copyright by Henry Céard, 1922

Droit de traduction et de représentation strictement réservés

COLLECTION LITTÉRAIRE

HENRY CÉARD
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

THÉATRE SANS ACTEURS

LE MAUVAIS LIVRE

ET QUELQUES AUTRES COMÉDIES



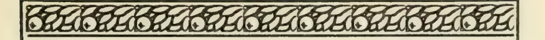
PARIS
LIBRAIRIE FRANÇAISE
15, QUAI DE CONTI, 15

AVERTISSEMENT

Au moment que, dans le Cinéma, les acteurs miment des pièces sans texte, nous publions des textes sans acteurs.

L'imprimé remplacera le masque du théâtre antique où les idées passaient, sans déformation, par des bouches impersonnelles.

H. C.



LE MAUVAIS LIVRE

Comédie en un acte

en prose

PERSONNAGES

DE JORIANE	55 ans
GASCARD DE CHALIVOY	50 ans
MADAME NOZETTE DE JORIANE	30 ans
UN DOMESTIQUE	

La scène à Paris, de nos jours

LE MAUVAIS LIVRE

Un salon. — Porte au fond. Bibliothèque à droite de la porte. Grande fenêtre, à gauche, donnant sur un boulevard. Au milieu, une table.

SCÈNE PREMIÈRE

JORIANE, MADAME DE JORIANE

Au lever du rideau, de Joriane est assis dans un grand fauteuil, au côté gauche de la table. Madame de Joriane, au côté droit, travaille à une tapisserie.

JORIANE. — Madame Nozette de Joriane?

NOZETTE. — Mon ami?

JORIANE. — Est-ce que ce n'est pas bientôt l'heure de ma potion?

NOZETTE. — Pas encore, mon ami... Est-ce que vous vous sentez plus mal, aujourd'hui?

JORIANE. — Au contraire, il me semble que mes jambes sont un peu plus solides. Pour un rien, je marcherais... C'est le beau temps.

NOZETTE. — Voulez-vous que l'on commande la voiture, et que nous allions nous promener?

JORIANE. — Me promener! Comment veux-tu que je fasse pour me promener! Tu sais bien, la dernière fois que nous sommes allés au Bois, je n'ai pas pu descendre

de voiture, et, au retour, il a fallu que le domestique me porte tout au long de l'escalier pour rentrer ici, dans cet appartement, au premier étage.

NOZETTE. — Mais ici, dans l'appartement, vous pouvez marcher.

JORIANE. — Ici! — Eh bien soit, puisque tu le veux, je vais essayer de faire un tour dans ce salon. Je vais aller d'ici, là-bas *(Il montre la fenêtre)*, et je m'assoierai auprès de la fenêtre. A travers la grille du jardin, je regarderai les passants; et, à défaut des miennes qui ne veulent plus me soutenir, je regarderai marcher les jambes des autres. Allons! Pour te faire plaisir... *(Il essaie de se mettre debout)*.

NOZETTE. — Appuyez-vous sur mon bras. Là, doucement. Ne vous pressez pas. *(Pendant que Joriane s'avance en chancelant)*. Eh mais! vous voilà grand garçon, aujourd'hui...

JORIANE. — Grand garçon! Grand garçon! Tu exagères. Mais enfin on fait ce que l'on peut.

NOZETTE. — On fait ce que l'on veut. Et si vous n'étiez pas si paresseux...

JORIANE. — Allons! Allons! Ne me gronde pas. Et pour te prouver ma bonne volonté, je vais prendre le chemin des écoliers. Tiens, mène-moi, là-bas, jusqu'à la bibliothèque. Il y a longtemps que je n'ai vu mes livres.

NOZETTE. — Toujours vos livres!

JORIANE. — Mes livres, oui. Je sais bien que tu ne les aimes pas. Pourquoi? C'est que tu ne les lis jamais. Autrement, ils te distrairaient, et il en est peut-être qui te réconforteraient et qui te feraient rire.

Nozette. — Quand la vie n'égaie pas, on trouve un renouveau de tristesse dans toutes les lectures. A quoi bon?

Joriane. — (*Il est arrivé auprès de la bibliothèque*). Mes pauvres livres! (*Il prend des volumes un à un*). « Le Hazard du coin du feu », « le Sopha », « Point de lendemain », « La Philosophie dans le boudoir », « Les Liaisons Dangereuses »; Crébillon fils, Vivant-Denon, le marquis de Sade, Choderlos de Laclos! Les avais-je assez pratiqués ces subtils manuels de libertinage et ces catéchismes pervers de l'amour intellectuel et sans cœur, dans le temps, avec l'impitoyable Chalivoy!

Nozette. — Qu'est-ce que l'impitoyable Chalivoy?

Joriane. — Gascard de Chalivoy, un de mes amis d'autrefois que tu ne connais pas, parce qu'il est parti en Perse. Il doit être mort, probablement, car depuis six ans, je n'ai plus reçu de ses nouvelles. Eh bien, avant que Chalivoy s'en aille à Téhéran, comme ingénieur, ensemble, nous nous étions exercés à mettre en œuvre les maximes et à imiter les exemples donnés par nos auteurs favoris.

Nozette. — Ne me parlez pas de votre passé, s'il fut méchant, vous qui ne m'avez laissé voir depuis que la tendresse de votre cœur.

Joriane. — Oui, depuis. Mais, dans ce temps-là, je le confesse, nous nous sommes fait un jeu d'avoir l'air de désirer une femme, de la réduire par une comédie d'affection sincère, de la tirer mathématiquement de sa pudeur et de ses devoirs, de la pousser aux pires extrêmes de la passion, et de jouir tout ensemble du succès de nos stratagèmes et du désordre de sa vertu.

Nozette. — Je vous en prie, oubliez ces livres qui vous ramènent criminellement à de si cruels souvenirs.

Joriane. — Et quand on s'était bien emparé de la femme, tout entière, quand on avait réussi à s'imposer dans sa pensée et à se rendre indispensable à sa chair, alors la grande virtuosité était de savoir la quitter.

Nozette. — Je vous en prie, ne me montrez pas davantage si vous fûtes sans bonté et ne m'affligez point du spectacle de l'homme que vous avez pu être, mais que je ne connais pas.

Joriane. — Oui, de quitter la femme d'une manière préméditée et savante; et nous nous amusions encore du déchirement de son individu physiologique et des angoisses de son être moral. Quelquefois, il arrivait que les mots nous manquaient pour les déclarations comme pour les adieux. Nous trouvions alors dans les livres un répertoire décisif de phrases souveraines pour nouer, et surtout pour dénouer les liaisons. Dans ces expériences, quand il fallait jouer l'ingénuité et l'embarras d'une passion commençante, nous avons été de brillants élèves. Quand l'heure de la lassitude nous semblait venue, dans la rupture surtout, nous excellions comme des maîtres, particulièrement Chalivoy.

Nozette. — De grâce, ne parlez plus de ce Chalivoy et laissez ces livres, puisqu'ils sont si monstrueux les conseils qu'ils contiennent.

Joriane. — Oui, tu as raison, mais la vie se venge bien de ceux-là qui, au lieu de la prendre dans sa simplicité, la compliquent et prétendent la tourmenter à leur guise. Qui sait, si, quelque jour, par des repré-

sailles inconnues et fatales, les perversités anciennes de notre esprit ne réapparaissent pas dans les infirmités de notre corps ? Qui dira jamais s'il n'y a pas de justes vengeances dans le mal qui me fait aujourd'hui tituber sur mes jambes et chanceler à ton bras ! (*Il remet les livres en place*). « Le Hazard du coin du feu », « La Philosophie dans le Boudoir », « Les Liaisons Dangereuses » ; et maintenant...

Il essaie de se remettre en marche et chancelle.

NOZETTE. — Attendez... Prenez garde.

JORIANE (*toujours chancelant*). — Et maintenant, voilà ! (*Nozette lui avance une chaise. Il s'assied, puis d'un air de désespoir*) Mes livres ! Heureusement, tu me les a fait oublier. Ils m'avaient enseigné le mépris de la femme, avec le dédain de l'amour. Ils m'auraient désespéré ; et, malade comme je suis, incrédule comme je me flatte d'être, avec le peu de bruit que font les armes d'à présent, j'en aurais vite fini avec l'existence. Mais je t'ai rencontrée.

NOZETTE. — Sans espoir de mariage, en compagnie de mon oncle, je vivais à la Nozaie, dans cette petite maison de chasse qu'attristaient de grands arbres autour d'un étang, là-bas, dans les plaines de la Sologne, toutes violettes de bruyères.

JORIANE. — Ton vieil oncle de Brevonnet m'avait invité. Alors dans mon existence aussi désolée que le paysage qui m'entourait, tu m'es apparue ; et comme une de ces fleurs mélancoliques poussées quand même dans un sol qui semblait infertile, l'espoir de vivre encore s'est épanoui dans mon cœur. J'ai demandé ta main.

NOZETTE. — Et mon oncle, en consentant à nos accordailles, a cru faire des heureux avant que de mourir.

JORIANE. — Tu m'as ressuscité. Et voici que par dessus les théories, au mépris des systèmes, j'ai retrouvé de l'estime, non seulement pour toi, ma chère femme, mais pour tout ton sexe. Aussi, je te remercie, petite Nozette, car c'est ainsi que je t'ai appelée d'un nom qui étonne bien le monde, Madame de Joriane, car le monde n'a pas besoin de savoir que ce nom te vient de cette maison où ta généreuse jeunesse ne s'effraya pas de mon précoce automne... Aide-moi à me lever, dis, veux-tu, Nozette? (*Nozette le met debout. Il l'embrasse*). Merci. (*Un silence*) Maintenant, mène-moi jusqu'à la fenêtre. (*Ils se remettent en marche*).

NOZETTE. — Eh bien, vous voyez, le docteur ne se trompait pas quand il promettait de vous guérir. Vous marchez mieux.

JORIANE. — Le docteur! Tu fais tout ce que tu peux pour lui donner raison. (*Il se laisse tomber dans un fauteuil près de la fenêtre*). Ah! il était temps que j'arrive. Je n'en puis plus. Sans toi, je ne serais jamais allé jusqu'ici.

NOZETTE. — Couvrez-vous bien. Prenez-garde d'avoir froid. (*Elle lui met une couverture sur les jambes, puis, après un long regard sur son mari affaissé, se détourne et verse des larmes silencieuses*).

JORIANE. — (*Il s'est remis peu à peu. Des yeux il cherche sa femme, puis*) : Nozette? qu'est-ce que tu as? Tu pleures?

NOZETTE. — Moi? mais rien, mon ami, je vous assure.

JORIANE (*l'attirant vers son fauteuil*). — Approchez qu'on voie s'il est bien vrai ce mensonge-là. Allons. Montrez vos bons yeux d'enfant, Madame. (*Il la regarde*) Je disais bien. Tu pleures. Tu as pleuré...

NOZETTE. — Ce n'était rien. C'est passé. Tout à l'heure, c'est vrai, je n'ai pas été maîtresse de mes nerfs.

JORIANE. — Si ce n'était que tout à l'heure ! Mais tu as pleuré tout à l'heure comme tu as pleuré toute la journée d'hier. J'ai bien vu, va ! et je t'en demande pardon. Je sais bien que l'existence d'une jeune femme n'est pas gaie auprès d'un mari impotent, toujours malade. Tu te crois obligée de rester ici pour me tenir compagnie. Il faut sortir. Pourquoi ne sors-tu pas ?

NOZETTE. — Je n'ai pas envie de sortir.

JORIANE. — Est-ce que je me suis jamais plaint de tes absences, quand, ces temps passés, deux soirs, quelquefois trois par semaine, tu me disais : je vais à l'Opéra, au Théâtre-Français ou au Cirque ? J'avais grand plaisir à savoir que tu t'amusais.

NOZETTE. — Mais il ne m'amuse plus de m'amuser. Entendre toujours la même musique, écouter des pièces qui ne varient pas, rencontrer dans les corridors les mêmes hommes à la fois galants d'attitude, et grossiers de propos, incapables de causer cinq minutes avec une femme sans lui laisser comprendre qu'il leur serait plaisant que cette femme se conduisît avec eux comme une fille, merci. A tout prendre, je préférerais encore le Cirque. Au moins, avec ses chevaux tournant perpétuellement dans le même cercle, il donne l'image exacte de l'ennui. Mais ce symbole-là, lui aussi, je le connais. Maintenant, où voulez-vous que j'aille?

JORIANE. (*Il montre la fenêtre*) — Mais où tout le monde va les jours de beau temps comme aujourd'hui. Où nous allions quand je pouvais sortir avec toi.

NOZETTE. — Oui ! quand vous pouviez sortir... (*Elle remonte et prépare la potion*).

JORIANE. — Qu'est-ce que tu fais ?

NOZETTE. — Voici l'heure, et je prépare votre potion, mon ami.

JORIANE. — Pourquoi ne sors-tu pas ? Comme jadis. On dirait vraiment que je te demande des comptes.

NOZETTE. — Je me plaindrais plutôt de ce que vous me laissez trop de liberté.

JORIANE. — Le Carnaval dernier, tu as eu la fantaisie d'aller au bal de l'Opéra. Est-ce que je t'en ai empêché? Au contraire. Eh bien, aujourd'hui, au bois de Boulogne, c'est la Fête des Fleurs, vas-y...

NOZETTE (*apportant le verre*). — Je vous remercie, mon ami. Mais je préfère ne pas vous laisser seul.

JORIANE. — Seul ! Mais je suis donc plus malade que tu n'oses pas t'absenter.

NOZETTE. — Voyons ! A quoi pensez-vous !

JORIANE. — Quand tu sors, cependant, il me semble que je vais mieux (*Tendant la main vers le verre*). Donne.

NOZETTE. — Le sucre n'est pas encore assez fondu.

JORIANE. — Le médecin t'a donc parlé, ce matin, sans que j'entende.

NOZETTE. — Mais non, mon ami, ne vous tourmentez pas, je vous assure.

JORIANE. — Tu m'assures, tu m'assures... Eh bien alors, pourquoi t'entêter à rester auprès de moi. (*Il prend le verre.*) Ah! voici que mes mains tremblent, à présent. (*Il pose le verre sur la table, puis tendrement.*) Quand je suis là, en tête à tête avec mes fioles et mes ordonnances, ce me serait une si grande joie de savoir que tu prends de l'agrément. Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Est-ce que tes toilettes ne sont pas assez belles que tu n'oses pas les montrer?

NOZETTE. — Oh! mon ami. Pouvez-vous dire!

JORIANE. — Alors, pourquoi te cloîtres-tu? Pourquoi pleures-tu? Qu'est-ce qui se passe?

NOZETTE. — Mais rien... Voyons, que voulez-vous qui se passe?

JORIANE. — Ecoute. Dans mes expériences amoureuses, au temps où j'étais jeune, j'ai appris à démêler ce qui se cache de vérité confuse dans les larmes des femmes et quelles douleurs secrètes ces larmes confessent sans s'en douter. Eh bien, veux-tu que je te dise? Ce n'est pas moi qui te fais pleurer.

NOZETTE. — Je vous en prie. Tenez, vous pouvez boire, maintenant. (*Elle reprend le verre.*)

JORIANE. — Pourquoi ne pas me dire ce dont tu souffres, et me donner cette douleur de te sentir triste sans pouvoir te consoler.

NOZETTE. — Mais, je ne souffre pas. Je vous affirme.

JORIANE. — Pourquoi manquer de confiance. Ce n'est pas le mari qui t'interroge, puisque le mari, depuis longtemps, n'existe plus. C'est le confident, l'ami à qui tu n'oses pas demander le service que seul, peut-être, il peut te rendre. Qui t'a fait de la peine? Je t'en prie,

parle-moi comme tu parlerais à ton confesseur, et tu sais bien que l'aveu sincère des cœurs en tristesse ne va jamais sans absolution.

NOZETTE. — Que vous êtes bon, mon cher mari!

JORIANE. — Bon! Je ne sais pas. J'essaie de comprendre et d'être indulgent. Voilà tout. Vraiment, tu n'as rien à me dire?

NOZETTE. — Rien, sinon qu'il faut boire votre potion.

JORIANE. — Soit. Mais donnant, donnant. Si tu ne sors pas, je ne bois pas.

NOZETTE. — (*Elle lui donne le verre.*) Allons, buvez, buvez. Et je vais commander la voiture. (*Elle reprend le verre des mains de Joriane, monte au fond pour sonner; un domestique entre.*) Qu'est-ce?

SCENE II

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE. — Un Monsieur est là qui fait passer cette carte pour Monsieur.

JORIANE (*lisant*). — Gascard de Chalivoy, ingénieur en chef des travaux de S. M. le Shah de Perse, à Téhéran.

NOZETTE. — L'ami dont vous me parliez tout à l'heure?

JORIANE. — Parfaitement. Ce brave Chalivoy, je serai heureux de le revoir. Et voici qui lève tes scru-

pules. Je ne serai plus seul. Il me tiendra compagnie pendant ta promenade. Allons, va.

NOZETTE. — D'ailleurs, je ne tiens pas à écouter ce que vous allez dire ensemble, après le portrait moral que vous m'avez fait de M. de Chalivoy... Baptiste, dites au cocher que je sortirai tout à l'heure.

JORIANE. — Et priez M. de Chalivoy d'entrer. (*Fausse sortie de Baptiste.*) Attendez. Auparavant, il faut aider Madame à rouler mon fauteuil jusqu'à la table, parce que marcher jusque-là, je ne le pourrais pas. (*Baptiste et Nozette roulent Joriane jusqu'au côté droit de la table.*) Allez, maintenant. (*Baptiste sort.*)

NOZETTE. — (*Elle se penche sur le fauteuil de Joriane.*) Et l'on ne s'ennuiera pas trop pendant mon absence?

JORIANE. — N'aie pas peur, petite Nozette.

NOZETTE. — Alors, au revoir. (*Elle l'embrasse et sort par une porte à droite en faisant des signes de main amicaux.*) Au revoir.

LE DOMESTIQUE (*annonçant*). — M. Gascard de Chalivoy.

SCÈNE III

JORIANE, CHALIVOY

Chalivoy entre. D'abord il ne voit pas son ami. Le domestique le lui montre. Il fait un geste d'étonnement, puis descend en scène. Le domestique sort.

JORIANE *dans son fauteuil.* — Mon vieil ami! Pardon, si je ne suis pas allé à ta rencontre. Mes tristes jambes

ne me l'ont pas permis. Ce brave Gascard. Assieds-toi donc. Mais tu n'as pas changé, toi.

CHALIVOY. — Moi? Non. Toujours pareil. Toujours solide. Mais toi, mon pauvre camarade, qu'est-ce qui t'est arrivé?

JORIANE. — Je paie notre jeunesse, mon cher. Sur deux individus qui se sont amusés, tu t'en souviens, n'est-ce pas, il y en a un qui survit. C'est toi. La proportion est encore heureuse! Tous mes compliments. Je ne t'en veux pas. Je n'ai jamais été jaloux, et me réjouis volontiers de te voir si bien portant, tandis que je suis là, dans mon fauteuil, immobile.

CHALIVOY. — Tu es goutteux?

JORIANE. — Goutteux! Fi donc! Mieux que cela, ataxique...

CHALIVOY. — Ataxique, allons donc! Ce sont les médecins qui le disent.

JORIANE. — Ils ne se trompent pas toujours autant qu'on le souhaite. Ils parlent d'excès de jeunesse. Tu as été témoin. Et maintenant, tiens, lis, instruis-toi. Voici mes ordonnances.

CHALIVOY. — Oui des préparations de strychnine, et puis : s'abstenir. Diable!

JORIANE. — S'abstenir! le mot de la sagesse pour ceux qui ont abusé. Voilà, mon vieux. Et quand par hasard ma femme n'est pas là pour rouler mon fauteuil au devant des amis, on est reçu comme tu as été reçu : de dos.

CHALIVOY. — Ta femme? Comment? Tu es marié!

JORIANE. — Oui, mon cher, je suis marié.

CHALIVOY. — Depuis longtemps ?

JORIANE. — Depuis six ans. Ah ! la malheureuse ! Si j'avais su ! Mais ton départ pour la Perse m'avait laissé si triste, si esseulé, que l'amitié me manquant, je me suis décidé pour le ménage. Je me croyais encore vaillant, et puis, cette enfant, je l'adorais.

CHALIVOY. — Ta femme est plus jeune que toi?

JORIANE. — J'ai cinquante-cinq ans, elle en a trente. Fatigué de la vie galante, je l'ai épousée comme je serais retourné à ma jeunesse, tu sais où nous l'avons laissée. Aussi...

CHALIVOY. — Aussi ?

JORIANE. — Aussi, en moins d'un an, ce n'est plus un homme qu'elle a auprès d'elle.

CHALIVOY. — Allons donc !

JORIANE. — Le mari ! hélas, le mari n'existait plus. Ce qu'elle a eu, tu le vois, c'est un infirme.

CHALIVOY. — Est-ce qu'il me sera possible de présenter mes hommages à Mme de Joriane?

JORIANE. — Certainement, si tu as la patience de l'attendre.

CHALIVOY. — Avec plaisir.

JORIANE. — Veux-tu un cigare?

CHALIVOY. — Volontiers.

JORIANE. — Seulement, il faudra que tu ailles chercher la boîte... Là-bas, dans le bahut.

CHALIVOY (*remontant*). — Mme de Joriane est sortie?

JORIANE. — Elle est au Bois de Boulogne, à la Fête des Fleurs.

CHALIVOY (*redescendant*). — Seule? (*Ils se donnent du feu.*)

JORIANE. — Puisque je ne peux pas l'accompagner! Et puis j'aime mieux la savoir seule qu'en certaines sociétés qui s'étaient offertes pour lui servir de chaperon. Des messieurs pas scrupuleux, des femmes généralement intrigantes. On l'eût compromise et exploitée. Si bien que je lui ai conseillé de circuler toute seule, en garçon.

CHALIVOY. — En garçon! en garçon!... Et tu ne crains pas?

JORIANE. — On n'échappe jamais aux méchantes appréciations du monde; l'important est de ne pas les justifier. D'ailleurs, ma femme est toujours mieux protégée par sa solitude que par ses amitiés.

CHALIVOY. — N'empêche!

JORIANE. — Voudrais-tu que je fusse jaloux? D'abord, je n'en ai pas le droit. Mais je te demande pardon de te raconter mes misères. Et toi, qu'est-ce que tu es devenu? Mais quitte donc ton pardessus. Tu n'es pas en visite ici, tu es chez toi.

CHALIVOY (*ôtant son pardessus*). — Moi, ce que je suis devenu? Mais je suis resté ingénieur, toujours à Téhéran. Jusqu'ici le choléra m'a permis de venir à Paris, régulièrement tous les deux ans. Tous les deux ans je t'ai cherché. C'est seulement l'autre jour, dans un café, en lisant un journal judiciaire, que j'ai trouvé ton adresse, à propos de je ne sais quel procès. Tu es donc en procès?

JORIANE. — Oui, une contestation grave qui compromettait la majeure partie de mon avoir. Ce procès-là, c'est à Nozette que je dois de l'avoir gagné.

Chalivoy. — Nozette?

Joriane. — Oui, c'est ma femme que j'ai surnommée ainsi, de la Nozaie, la maison où je l'ai rencontrée. Après les plaideurs, les hommes de loi m'auraient sûrement dépouillé. Eh bien, c'est Nozette qui est allée chez les avocats, les avoués, les huissiers. Tu penses, un homme malade, j'étais à leur discrétion. Et je voudrais arriver à te faire comprendre quelle reconnaissance j'ai pour ma femme. Sans elle, détruit par la douleur et et achevé par les artifices du code, un jour serait vite venu, où l'on m'aurait trouvé, aux pieds de mon fauteuil, avec une balle dans la tête.

Chalivoy. — En voilà des idées. Voyons, tout n'est pas malheur dans l'infortune. Regarde ! Toi tu y rencontres une femme excellente et dévouée qui me conserve un camarade que moi, j'ai la chance de retrouver.

Joriane. — Mais, tout de même, quelle indignité dans ces amours de malade, quand je songe qu'aux effusions les plus sincères et les plus tendres, se mêle encore de l'intérêt et l'égoïste désir d'être soigné et défendu.

Chalivoy. — Laisse donc. Ton procès même a du bon, puisque c'est lui qui m'a révélé ton adresse. Ce brave Joriane! Alors je me suis dit : il faut aller le voir, et me voici.

Joriane. — Merci, mon cher Chalivoy. Et toi, qu'est-ce que tu fais à Paris?

Chalivoy. — Ce que je fais? je continue à mener la vie que nous menions ensemble, la vie que tu m'as enseigné à mener, car tu es mon aîné, et, dans le temps, tu fus un peu mon professeur.

JORIANE. — Flatteur, va!

CHALIVOY. — C'est vrai. Je ne manquais pas de dispositions. Aussi, comme je suis bien tes conseils! Et maintenant, aussitôt descendu du train, je prends une femme, jolie, s'il se peut, passionnée, je m'en charge. Je dépense avec elle mes deux années d'économies de toutes sortes. Quand je m'en vais, je l'assure de mon bon souvenir. Je l'embrasse, et nous sommes quittes. Tu vois, je ne manque pas à nos traditions.

JORIANE. — Ah! mon gaillard!

CHALIVOY (*s'asseyant*). — Pas si gaillard que je voudrais, mon ami. Cette fois-ci, j'ai eu trop de bonheur, et ma fidélité m'inquiète. Figure-toi que j'ai mis la main sur une femme!...

JORIANE. — Oh! une farceuse, comme les autres...

CHALIVOY. — Pas du tout.

JORIANE. — Allons! ne plaisante donc pas.

CHALIVOY. — Je ne plaisante pas. Bien au contraire.

JORIANE. — Alors, dis-moi que tu deviens sentimental. Voilà du neuf, par exemple. Chalivoy sentimental. Ta femme, elle est entretenue, voyons.

CHALIVOY. — Entretenue, je m'y connais, je ne crois pas.

JORIANE. — Mariée, alors?

CHALIVOY. — Elle porte une alliance, mais l'alliance ne prouve rien, et je n'imagine pas non plus qu'elle soit mariée.

JORIANE. — Une divorcée, peut-être?

CHALIVOY. — Elle n'en a pas l'air.

JORIANE. — Veuve, sans doute ?

CHALIVOY. — Oui et non.

JORIANE. — C'est qu'il y a des veuves dont le mari n'est pas mort.

CHALIVOY (*se levant*). — Je suis seulement certain que c'est une femme qui s'ennuie. On m'avait bien dit qu'il existait, à Paris, des femmes sans distraction, sans société, des provinciales sans province et des Parisiennes enfin qui ignoraient tout du plaisir et ne savaient rien de Paris.

JORIANE. — C'en est une ?

CHALIVOY. — C'en est une. Figure-toi, mon cher, qu'elle ne connaissait pas Saint-Cloud.

JORIANE. — Nozette, non plus, ne connaît pas Saint-Cloud !

CHALIVOY. — Aussi quel agrément pour moi que cette liaison ! Tout, à cause d'elle, m'est devenu intérêt, nouveauté, passion. Croirais-tu qu'elle n'avait jamais vu de première représentation ?

JORIANE. — Nozette, non plus, n'a jamais vu de première représentation.

CHALIVOY. — Aussi quel enchantement de tout lui apprendre ! Le joli spectacle que celui de ces sensibilités, de ces pudeurs étrangères aux autres femmes que je promenais les années précédentes. Au théâtre, elle tremble devant le contrôle, et, le rideau levé, rougit à l'idée de gagner, devant toute la salle, sa place aux fauteuils de balcon. Au restaurant, elle appelle le garçon « Monsieur. » Si bien que, grâce à elle, grâce au charme de ses gaucheries, ce Paris insupportable, ces théâtres aux pièces insipides, ces restaurants aux car-

tes invariables tout m'est apparu rajeuni, vivant, renouvelé.

JORIANE. — Je te comprends. En amour, l'éducation qu'on donne est plus réjouissante encore que celle dont on profite.

CHALIVOY. — Exquis, mon cher, et c'est une surprise que n'espérait plus guère un vieux blasé comme moi. Je la transforme, et le plus curieux, c'est que, elle aussi, elle me transforme.

JORIANE. — Pas possible.

CHALIVOY. — Tu te souviens, dans le temps, tu me l'as assez reproché : étais-je mal habillé! Eh bien, maintenant, regarde, c'est avec le vêtement à la dernière coupe et la cravate à la dernière mode que je retournerai à Téhéran. De sorte que, désabusée ou naïve, calculatrice ou sincère, séduisante quand même à cause de son innocence naturelle ou de l'artifice de son ingénuité, cette femme-là, je sens que je la quitterai moins aisément que les autres.

JORIANE. — Eh bien, et les principes ?

CHALIVOY. — Les principes sont en défaut, mon cher. Et puis, là-bas, à Téhéran, les liaisons ont été si éphémères, que j'ai peu à peu perdu la science des ruptures.

JORIANE. — Mais, j'ai toujours ma vieille expérience, moi, ma vieille expérience qui ne sert plus à rien. Si tu veux, comme jadis, je la mets à ta disposition.

CHALIVOY. — Je ne dis pas non.

JORIANE. — Tu sais comment la dame s'appelle?

CHALIVOY. — Je ne sais pas plus son nom qu'elle ne sait le mien. Elle s'est fait appeler « Pervenche ». Moi,

je lui ai dit m'appeler Gontran. Mais le mystère même, je crois, nous pousse à nous aimer davantage.

JORIANE. — Vous vous voyez souvent?

CHALIVOY. — Dans un petit appartement que j'ai loué. Nous nous sommes beaucoup vus, au début, deux ou trois fois par semaine. Mais depuis un mois, moins; beaucoup moins. Songe donc, mon congé expire prochainement. Il me faudra retourner à Téhéran. Alors, j'ai diminué le nombre de mes rencontres, et je commence à ne plus aller aux rendez-vous.

JORIANE. — Voilà déjà qui n'est pas mal.

CHALIVOY. — Oui, mais je me suis pourtant senti un coup au cœur, l'autre jour, quand elle m'a dit : « Va, je vois bien que tu m'habitues, et c'est ce qui me fait pleurer quand je ne suis plus auprès de toi ».

JORIANE. — Alors, elle pleure chez elle ?

CHALIVOY. — Elle le dit. Et le terrible, c'est que, sans en rien dire, moi aussi, je pleure chez moi.

JORIANE. — Comment toi, l'impitoyable Chalivoy !

CHALIVOY. — Moque-toi de moi si tu veux. Oui, je deviens sentimental, tu l'as bien dit, même c'est encore une nouveauté qui ne me déplaît pas. Sentimental, à ce point que, certains jours, je me demande sérieusement si je ne vais pas renoncer à tout, et donner ma démission pour rester auprès de « Pervenche ».

JORIANE. — Comme mari ?

CHALIVOY. — Comme mari ou comme amant, ainsi qu'il lui plaira.

JORIANE. — Alors, c'est grave.

CHALIVOY. — Très grave.

JORIANE. — Ah ! mon vieil ami. Voilà une de ces histoires d'autrefois qui me ramènent à nos trahisons du jeune temps. Vraiment ce qui t'arrive m'intéresse comme une aventure personnelle. Mais pour que je te donne le conseil décisif dont tu as besoin, il faut que je sache tout. Cette femme à la fois désordonnée et bourgeoise, tu l'as rencontrée où ?

CHALIVOY. — Dans l'endroit le plus invraisemblable, au bal de l'Opéra.

JORIANE. — Nozette, une fois dans sa vie, est allée au bal de l'Opéra.

CHALIVOY. — Madame de Joriane?

JORIANE. — Oui, Madame de Joriane. C'est une idée de provinciale. D'accord. Elle avait tant entendu parler du bal de l'Opéra qu'elle en rêvait peut-être d'une façon dangereuse. Le mieux était de le lui laisser voir dans sa plate réalité.

CHALIVOY. — Diable !

JORIANE. — Pourquoi diable! Ah! ça, mais tu es devenu un sauvage bien bourgeois, là-bas, au fond de tes pampas. Oui, Nozette est allée au bal de l'Opéra et costumée, encore.

CHALIVOY. — Costumée !

JORIANE. — Parfaitement. C'est moi qui avait mis cette condition. Elle portait un travestissement de garde-française.

CHALIVOY. — Un travestissement de garde-française?

JORIANE. — Tu sais, dans le temps, c'était encore une de nos perversions que le goût de ces déguisements où les sexes semblent se confondre. Alors, avant que Nozette monte en voiture, je l'ai priée de venir auprès

de moi, devant mon lit et je l'ai regardée longtemps. Je l'ai embrassée, et puis je me suis tourné la face contre le mur, pour ne pas gâter son bonheur, en lui montrant les larmes d'impuissance qui m'étaient venues aux yeux. Plus tard, je l'ai fait photographier dans son travestissement. Et tiens, je l'ai ici, son portrait, son portrait avec le costume où je l'ai aimée avec une idée de malade. Regarde. (*Il ouvre un tiroir et lui montre un portrait.*)

CHALIVOY (*surpris*). — Alors, ceci est le portrait de Mme de Joriane?

Voix de NOZETTE (*ouvrant la porte*). —Baptiste, vous servirez le thé sur le guéridon.

JORIANE. — Voici Nozette qui rentre, tu vas pouvoir juger.

SCÈNE IV

LES MÊMES, NOZETTE

JORIANE. — Nozette.

NOZETTE. — Mon ami.

JORIANE. — Viens que je vous présente l'un à l'autre. (*à Chalivoy*) Mme de Joriane, ma femme. (*à Nozette*) M. Gascard de Chalivoy, l'impitoyable Chalivoy, mon vieil ami.

NOZETTE . — Soyez le bienvenu, Monsieur.

CHALIVOY. — Madame... (*Ils se saluent avec cérémonie et embarras.*)

JORIANE (*avec un ton très simple*). — Je montrais ton portrait à Chalivoy, ma chère. N'est-ce pas, Chalivoy, qu'il est très ressemblant!

CHALIVOY (*sans oser regarder Nozette*). — Très ressemblant, en effet, oh! très ressemblant.

JORIANE (*remettant le portrait dans le tiroir*). — Eh bien, Nozette, tu es revenue bien vite; elle ne t'amusait donc pas plus que le reste, cette Fête des Fleurs?

NOZETTE. — La pluie s'est mise à tomber, classiquement, comme elle tombe toujours le jour de cette cérémonie. Alors, je suis rentrée. Si je vous gêne, je puis aller faire des visites.

JORIANE. — Du tout! Du tout! Tu ne nous gênes pas. Il ne se dit rien ici qui ne doive être dit devant toi. Et je suis très heureux que tu te rencontres avec ce vieil ami Chalivoy.

NOZETTE. — Mon mari m'a beaucoup parlé de vous, Monsieur. Vraiment, est-ce que vous êtes avec les femmes aussi impitoyable qu'il le prétend?

CHALIVOY. — Joriane exagère, chère Madame, il exagère, je vous assure. Il se souvient d'aventures qui ne sont plus d'aujourd'hui. Nous ne nous étions pas vus depuis bien longtemps, et nous avons tellement parlé du passé que j'ai peur que Joriane soit un peu fatigué. Aussi, je vous demande la permission de prendre congé, et de vous, et de lui. (*Il va prendre son pardessus et son chapeau.*)

JORIANE. — Eh bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais? Tu nous quittes? Mais pas du tout, tu ne m'as pas fatigué. Véritablement, on dirait que c'est ma femme qui te fait partir. (*Nozette est accoudée sur le fauteuil de*

son mari.) Voyons, est-ce que tu permettras qu'on ait l'air de prendre la fuite devant toi, petite Nozette? Allons, dis au Monsieur qu'il laisse là-bas son pardessus et son chapeau et qu'il prenne avec nous le thé de cinq heures.

NOZETTE. — Si M. de Chalivoy veut s'en aller, je ne puis lui savoir mauvais gré du soin qu'il prend de ménager votre santé.

CHALIVOY. — Nous avons beaucoup causé, et j'aurais peur en insistant..... (*à Joriane*) Allons. Au revoir.

JORIANE. — Eh bien, et le conseil que tu me demandais, tu n'attends pas que je te le donne?

CHALIVOY. — Tu me le donneras un autre jour, quand je reviendrai. Adieu.

JORIANE (*essayant de se lever*). — Je vois bien qu'il faudra que je me mette debout pour t'empêcher de t'en aller.

NOZETTE (*le rasseyant*). — Oh! mon ami, quelle imprudence! (*à Chalivoy*) Restez, Monsieur, puisque mon mari le désire.

CHALIVOY (*à Joriane*). — Puisque tu y tiens absolument. (*Il dépose son pardessus et son chapeau, puis il redescend en scène auprès de Joriane et s'assied.*) Mais si tu en souffres...

JORIANE. — D'accord, d'accord, puisque c'est moi qui l'ai voulu.

SCÈNE V

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE

LE DOMESTIQUE (*entrant avec un plateau*). — Voici le thé, Madame.

NOZETTE. — Vous mettrez une tasse de plus.

LE DOMESTIQUE. — Elle y est, Madame. (*Il sort*).

SCÈNE VI

DE JORIANE, DE CHALIVOY, NOZETTE

JORIANE (*pendant que Nozette sert le thé*). — Chalivoy a beau y mettre de la discrétion et prétendre qu'il me fatigue, au contraire. Il me racontait une histoire des plus divertissantes, une aventure avec une femme du monde à l'Opéra. Le mieux ce n'est pas la rencontre, c'est l'embarras de la rupture. Chalivoy ne sait plus comment se débarrasser de son amoureuse. Allons, va, continue. Dis tes scrupules. Venant de toi, ils sont excessivement réjouissants.

CHALIVOY. — Voyons! tu n'y songes pas. Devant Mme de Joriane!

JORIANE. — De qui sait délicatement tout dire, ma femme peut bravement tout entendre. Le cas est vraiment piquant et particulier. Et peut-être qu'elle aussi te donnerait un avis. Qu'en penses-tu, petite Nozette?

NOZETTE (*à Chalivoy*). — Du lait, Monsieur?

CHALIVOY. — Jamais.

NOZETTE (*même jeu*). — Du sucre?

CHALIVOY. — Si vous voulez bien.

JORIANE (*à Chalivoy*). — Eh bien, tu ne parles pas?

CHALIVOY. — J'attendais l'opinion de Mme de Joriane.

Moment de silence.

JORIANE. — Décidément, vous manquez d'initiative. Mais pourtant toi, au moins, Chalivoy, tu devrais te rappeler ce que jadis, nous avions coutume de dire, quand l'heure des fantaisies passée, arrivait l'heure des adieux.

CHALIVOY. — Qu'est-ce que nous disions? Je n'en sais plus rien aujourd'hui.

JORIANE. — Ah! nous ne faisions pas preuve d'une originalité extraordinaire. Nous avions trouvé dans un livre des phrases qui nous semblaient suffire au genre d'effusion commandé par les circonstances, et nous nous en servions effrontément.

CHALIVOY. — Oui, j'y suis à présent. Ce livre était, je crois, les « Liaisons Dangereuses ».

JORIANE. — Tu l'as dit. Deuxième volume, quatrième partie : la lettre que Valmont écrit à la présidente de Tourvel, sous la dictée de Mme de Mertreuil. Tu ne t'en souviens pas?

CHALIVOY. — Non. Pas du tout.

JORIANE. — Rappelle-toi la situation, elle ressemble à la tienne. « Un homme de ma connaissance, écrit Laclos, s'était empêtré d'une femme. Il avait bien, par

intervalles, le bon esprit de sentir que, tôt ou tard, cette aventure lui ferait tort, mais quoique il en rougît, il n'avait pas le courage de rompre. Alors une amie lui fit parvenir, comme un bon avis, une lettre comme un remède dont l'usage pourrait être utile à son mal ». Et que dit cette lettre?

CHALIVOY. — Je ne sais pas. Je n'ai pas ta mémoire.

JORIANE. — Tu l'as pourtant tellement copiée, cette lettre, que, à la longue, tu aurais dû la savoir par cœur. Eh bien, c'est celle où il est dit : « On s'ennuie de tout mon ange, c'est une loi de la nature. Ce n'est pas ma faute ». Après?

CHALIVOY. — Après? J'ignore, moi, ce qui vient après.

NOZETTE (*à Joriane*). — Voulez-vous encore du thé, mon ami?

JORIANE. — Non, non, le thé m'exciterait les nerfs. Mais si tu veux, tiens, pour suppléer au manque de mémoire de notre ami, aie donc l'obligeance d'aller chercher le livre.

NOZETTE. — Quel livre?

JORIANE. — Mais notre Évangile : « Les Liaisons Dangereuses ». Il est là dans la bibliothèque, à portée de la main, sur le deuxième rayon, je l'ai tenu tout à l'heure. (*à Chalivoy*) Je me flatte de posséder l'édition originale. Sur le dos de la reliure, le relieur a fait se becqueter des colombes : c'est assez ironique.

NOZETTE (*près de la bibliothèque*). Est-ce ce volume, mon ami?

JORIANE. — Non, pas celui-là. Le tome deux. Celui que tu tiens maintenant. (*Nozette apporte le livre.*)

Ouvre à la page 83, la lettre 142 et lis : C'est Valmont qui parle. Écoute Chalivoy.

NOZETTE. — « Si donc je m'ennuie aujourd'hui d'une aventure qui m'a occupé depuis quatre mortels mois, ce n'est pas ma faute ».

JORIANE. — Ah! tu lis mal, sans chaleur et sans accent. Ecoute l'impitoyable Chalivoy, il interprétera le texte avec plus de conviction. Allons Chalivoy, à ton tour. (*Il lui donne le livre*).

CHALIVOY (*lisant*). — « Si par hasard, j'ai eu autant d'amour que toi de vertu, ce qui est sûrement beaucoup dire, il n'est pas étonnant que l'un ait fini en même temps que l'autre ».

JORIANE. — Voilà le vrai ton de l'élégance et de la sincérité. Va, continue, c'est très bien.

CHALIVOY. — « ...Je sens que voilà une belle occasion pour crier au parjure. Mais si la nature n'a accordé aux hommes que la constance, tandis qu'elle donnait aux femmes l'obstination, ce n'est pas ma faute ».

JORIANE. — Je disais bien. Tout est là-dedans. Tout. Ensuite.

CHALIVOY. — « Adieu mon ange. Je t'ai prise avec plaisir. Je te quitte sans regret. Ainsi va le monde. Ce n'est pas ma faute »...

JORIANE (*reprenant le livre*). — Tu vois, pas besoin d'inventer, de se donner du mal. (*Il ferme le livre. Le livre tombe. Joriane semble défaillir.*)

CHALIVOY. — Joriane!

NOZETTE. — Mon ami!

JORIANE. — Taisez-vous. Taisez-vous ! Ce n'est rien. Seulement, tu avais raison, Chalivoy, ta visite et cette lecture m'ont un peu fatigué. Je me croyais plus fort. Mais, moi aussi, ce n'est pas ma faute. Maintenant, tu peux prendre congé. Fais tes adieux à Mme de Joriane. Tu vois, tu as eu raison de venir me demander conseil. Nozette, reconduis M. de Chalivoy. Moi tout ce que je puis faire, c'est de le regarder s'en aller.

CHALIVOY, (*suivi par le regard de Joriane, remonte accompagné par Nozette et dit.*) — Adieu, Madame.

NOZETTE. — Adieu, Monsieur.

Chalivoy sort. Silence.

SCÈNE VII

JORIANE, NOZETTE

Dans le silence qui suit le départ de Chalivoy, Joriane ramasse avec soin le tome des « Liaisons Dangereuses » *tombé à ses pieds et le pose sur la table. Six heures sonnent.*

JORIANE. — Nozette !

NOZETTE (*redescendant*). — Mon ami !

JORIANE. — Est-ce que ce n'est pas l'heure de ma potion?

Nozette. — Votre potion, mon ami, je vais vous la préparer.

(Elle remonte vers le bahut. Son mari la suit des yeux. Elle redescend vivement et lui tend le verre.)

Joriane. — Le sucre n'est pas encore assez fondu.

Nozette. (*Elle remue le sucre. Puis, posant le verre sur la table, elle tombe à genoux aux pieds de Joriane.*) — Pardon! Pardon ! (*Elle pleure.)*

Joriane (*avec une tendresse paternelle*). — Allons, ne pleurez pas, petite Nozette. Parce que je ne suis plus un homme, je n'ai pas le droit de me plaindre, si vous vous êtes souvenue que vous étiez une femme. (*Nozette sanglote).* Le sucre doit être fondu, à présent. Allez, donnez-moi ma potion. (*Nozette lui donne le verre. Après avoir bu, Joriane dit*) : Maintenant, remettez le tome en place. Vous voyez, ils rendent parfois service, ceux que vous appelez les mauvais livres.

Rideau

TOUT SE PAIE

Comédie en un acte

en vers

PERSONNAGES

RENÉ	35 ans
BERTHE.	25 ans
MADAME CORDULA	30 ans

UN DOMESTIQUE OU UNE BONNE

La scène à Paris, de nos jours

TOUT SE PAIE

Un intérieur élégant. Porte au fond. Porte à droite. A gauche, une cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

RENÉ, BERTHE.

BERTHE

Pour tout dire en trois mots, enfin, je suis jalouse.

RENÉ

Soit, mais la jalousie est un vice d'épouse
Qui ne peut s'acquérir hors du code civil;
Légitime en l'épouse, en l'amante, il est vil.
L'épouse a son excuse en cette tyrannie,
Elle défend son droit. Mais le tien, je le nie,
Car c'est un attentat contre la liberté.

BERTHE

Je surveille ta vie.....

RENÉ

.....Est-ce que j'ai tenté
Un seul jour de connaître et d'asservir la tienne?
Quand, feignant de remplir tes devoirs de chrétienne,
Tu prétends écouter la messe, et que tu sors,
Est-ce que tu m'as vu, derrière toi, dehors?
Libre quand tu le veux, tu vas où bon te semble.

Aux salles de spectacle où nous allons ensemble,
Ai-je l'air mécontent, lorsque, de ton fauteuil,
Tu parles aux voisins ou tu leur fais de l'œil ?
Tu peux aller, venir, rire, tourner la tête
A ton gré, sans jamais que je m'en inquiète.
Je te respecte assez pour respecter ton droit.
Mais je veux, en revanche, être libre aussi, moi.
Je fais ce qui me plaît, et nos droits sont les mêmes.

BERTHE

Mais non.

RENÉ

Absolument.

BERTHE

Et tu dis que tu m'aimes !
Je répugne à l'amant philosophe qui prend
Sur ce que je puis faire un air indifférent,
Me laisse entrer, sortir, sans souci, sans contrôle,
Ne surveille jamais mes pas, ni ma parole,
Et me laisse tout dire et tout faire, en pensant
Que la vertu suprême est d'être complaisant.
Nous vivons côte à côte, et tu me dois des comptes,
Ce que tu fais, je veux que tu me le racontes,
Car ton indifférence irrite ma fierté,
Et je n'accepte pas l'indigne liberté
De vivre auprès de toi, sur un pied d'étrangère.

RENÉ

Quelle indiscrétion !

BERTHE

Tant pis ! Si j'exagère,

Tant pis ! Je veux savoir, et toujours je saurai
Comment ton temps s'emploie et qui t'a rencontré.

RENÉ

Délicieux !

BERTHE

J'ai beau n'être que ta maîtresse,
Tout ce qui vient de toi, malgré toi m'intéresse.
Notre liaison vaut un lien conjugal,
Et nous vivons ensemble, et rien ne m'est égal,
Je saurai tout. Ce que tu fais. Ce que tu penses.

RENÉ

J'admire la façon dont tu me récompenses.
Et si, rompre en visière avec le préjugé
Donne des résultats pareils. Bien obligé !
Si le libre amour est à ce point incommode,
Qu'on me rende l'amour cellulaire du code
Où l'on peut s'égorger et dont les revolvers
Emplissent les journaux de sanglants faits divers ;
Tendresse de bourgeois qui serre une gâchette
Parce que, dans son dos, sa femme aime en cachette
Et punit le serment violé par la mort.

BERTHE

Le code a bien raison.

RENÉ

J'estime qu'il a tort !
Ne voulant devenir ni bourreau, ni victime
Avec soin, j'évitai l'union légitime
Et cependant, j'aurais trouvé dans maint raout
L'hiver, aux bains de mer, l'été, dans le mois d'août,

L'ingénue à l'affût d'un mari sur la dune.
Sans vanité, j'aurais pu jurer à plus d'une
Serments à la mairie et serments à l'autel ;
Elle aussi m'eût promis un amour immortel.
Sachant le sexe faible, et me sachant fragile,
Sur le code jamais, jamais sur l'Evangile
Je n'ai ni demandé, ni prêté de serment.
Au lieu d'être un époux, je ne fus qu'un amant.
J'ai vu par les leçons de mainte comédie
Qu'on s'ingénie en vain, que rien ne remédie
Au mal de l'adultère ; amants comme maris
Molière nous apprend qu'au piège ils sont tous pris.
J'ignore les fureurs d'Othello qui moleste
Sa moitié, dont le cœur lui paraît un peu leste.
Prenant paisiblement la femme comme elle est
Je fais ce que je veux, elle, ce qui lui plaît ;
Et si tu souffres mal autant de complaisance
N'étant pas mariés, mais nous avons l'aisance
De quitter le fardeau qui me semble si lourd.

BERTHE

Je pourrais te quitter sans quitter mon amour.
Je suis jalouse. Après ? Jalouse, et je le montre.
Je suis jalouse, quand la femme qu'on rencontre
Quand je suis à ton bras, passe et t'a regardé :
D'un peu de toi, mon cœur semble dépossédé.
Au théâtre, avec moi, jalouse spectatrice
La colère me prend, quand pour voir une actrice
Tu braques ta lorgnette au lointain du décor.
Je suis jalouse d'elle, et suis jalouse encor
Quand, certes sans penser à mal, par aventure,
Tu t'arrêtes pour voir dans une devanture
Des portraits féminins. Ces portraits exposés

Me font l'étrange effet de voler tes baisers.
Dans la boutique alors, revenant en cachette,
Celui qui semblait mieux te plaire, je l'achète,
J'arrache le carton, et je jette aux ruisseaux
Cette photographie infidèle — en morceaux,
Et vers l'égout vengeur j'aime à voir leurs descentes.
Je suis jalouse aussi de ces femmes absentes
Qui, dans ton lit banal, passèrent avant moi.
Oui, toutes, je les hais, et, sans savoir pourquoi,
Leur souvenir m'irrite. En vain, je m'y dérobe :
Je crois que, dans la chambre où nous sommes, leur robe
Me nargue, et que j'entends le bruit de leurs jupons.
Quand je parle, est-ce à moi, vraiment, que tu réponds ?
Je crois que tu réponds à quelque amour qui passe
Dans ta mémoire et qui t'appelle, dans l'espace.
Quand je suis près de toi, malgré tout, je sens bien
Que, tout plein du passé, ton cœur est loin du mien.
Auprès d'elles, c'est moi qui semble l'étrangère.
Je hais les bibelots qui sont sur l'étagère
Et jamais, ce n'est sans frisson que je les vois
Car ils furent jadis posés là, par leurs doigts.
Souvent, prise de peur, quand vient le crépuscule
De la glace où la nuit tombe, je me recule :
Leur visage est resté dans le tain du miroir !
Près des bouquets fanés, au fond de ton tiroir,
Jusqu'aux billets d'amour dont les phrases me hantent
Qui, pour mieux m'affoler, se réveillent et chantent !

RENÉ

Des lettres !

BERTHE

Celles-là qu'entoure un ruban vert.

RENÉ

Tu fouilles mon tiroir!

BERTHE

Dame! Il était ouvert.
J'ai regardé. J'ai vu. Me voilà renseignée.

RENÉ

C'est un vol!

BERTHE

Ne prends pas cette mine indignée.

RENÉ

Personne ne m'écrit...

BERTHE

Ne fais pas le niais.
Tu serais plus coupable encor, si tu niais.....

RENÉ

Mais de qui parles-tu?

BERTHE

Je parle de la dame
Qui, maintenant, de loin, par souvenir s'enflamme
Dans son coin de province, auprès de son mari,
La dame dont l'amour n'est pas encore guéri
Malgré le temps, et qui, pour le jour de ta fête,
T'écrit, d'une orthographe, un peu plus qu'imparfaite,
Des souhaits de bonheur en quatre grands feuillets.

RENÉ

Ces secrets sont à moi. Berthe, respecte-les!

Quand l'amitié survit à la tendresse morte,
Laisse le vieil amour dans sa tombe.

BERTHE

Qu'importe !
Est-ce moins ma rivale? Elle doit expier!
Dans sa chambre, tremblant qu'on vienne l'épier,
Il me semble la voir la bourgeoise modèle
Qui, par correspondance, au moins, est infidèle,
Et dans son encrier remuant le passé
Dit qu'elle pense à toi, sur du papier glacé.
Puis voici qu'elle sort, très digne, sous son châle,
Dans le petit pays, sous la petite halle,
Sa lettre dans sa poche, elle fait son marché
Et marchande son beurre en pensant au péché.
Et sa lettre, comment la jeter à la poste ?
Elle a peur qu'un voisin la rencontre et l'accoste,
Et qu'en la rue où l'herbe a verdi le pavé,
A l'abri d'un rideau doucement soulevé
Un indiscret la guette, et la voie, et bavarde.
Seul, un chien égaré passe. Elle se hasarde.
La boîte aux lettres baille à l'angle d'un vieux mur,
Elle y met son poulet. Il tombe. Et d'un air pur,
Le cœur moins oppressé, l'allure plus légère,
L'adultère commis, la bonne ménagère
Retourne en son logis où son mari grognon
Lui dit : Et quoi de neuf? Tu n'as rien appris? — Non.
Et tu n'as rencontré personne ? — Non personne.
Sur le ménage en paix, l'heure du dîner sonne
Et la dame dévote en sa perversité,
Murmure en se signant le : « Bénédicité ».
C'est charmant, et monsieur, le lendemain dès l'aube
Goûte, sans rien risquer, de l'amour qu'on dérobe.

RENÉ

Berthe, tu te tairas !

BERTHE

Me taire, comment donc !
Et pourquoi pas aussi te demander pardon ?
On me trompe, et je dois remercier, peut-être ?

RENÉ

Voilà bien de l'humeur pour une pauvre lettre
Lambeau d'un passé mort et qui date de loin !
Du fond de la province on ne te trompe point.
Laisse ces souvenirs et ces choses passées...

BERTHE

Non, tu n'es pas à moi, si je n'ai tes pensées,
Toutes, entends-tu bien, et c'est la trahison
Qui, dans ce papier-là s'installe à la maison.
Qu'importe le passé lointain, qu'importe la distance ;
Mon cœur n'en est pas moins trompé par la constance
De cette femme-là qui me vole en passant
Par culte du passé mon amour du présent.
Ces lettres, comprends donc, pour moi, sont un martyre
Tous les jours je me dis : « En secret il les tire
De leur cachette, et quand il ne me croit pas là
Il écoute la voix qui, jadis, lui parla ;
En tournant les feuillets, à mesure, il m'oublie ;
Et, dans leurs plis fanés, avant qu'il les replie
Tous les mots, un par un, il les a lus, relus ».
Mais c'est fini, mon cher, tu ne les liras plus.

RENÉ

Je ne les lirai plus ? Quelle plaisanterie !

BERTHE

Ne t'imagine pas que je mente ou je rie,
Aussi vrai que le soir tombe à l'heure qu'il est
Je te défends de lire encor un seul feuillet.

RENÉ

Je lirai, si je veux.

BERTHE

Vraiment.

RENÉ

Ne t'en déplaise !

BERTHE

Devant moi ?

RENÉ

Devant toi.

BERTHE

Tu peux lire, à ton aise.
Mais c'est du temps perdu, je connais tout par cœur.

RENÉ

Tu veux me provoquer, avec ton air moqueur.

BERTHE

Lis donc ! Tu ne lis pas ? Tu préfères peut-être
Que ce soit moi, qui te récite chaque lettre.
J'en ris en souvenir, tant le style est mauvais,
Et, si pour mal écrire, on donne des brevets,
Je les décerne à la dame de tes pensées.

RENÉ

Relisons, tous les deux, ces phrases méprisées :

Tu ne montreras plus tant d'amertume pour
Des lettres d'amitié...

BERTHE

D'amitié ! non, d'amour !

RENÉ

Tiens ! je vais les chercher.

Il monte au fond vers un secrétaire.

Et tu les verras telles
Que tu regretteras ta colère.

Il ouvre un tiroir.

Où sont-elles ?

BERTHE

Mais dans le portefeuille : à gauche, dans le coin.

RENÉ

Le portefeuille est là ! Les lettres n'y sont point.
Berthe, qu'en as-tu fait ?

BERTHE

Moi ! je me suis vengée !

RENÉ

Vengée, et de qui donc ?

BERTHE

De la femme rangée,
De l'épouse adultère et correcte qui vient
Avec ses souvenirs, me dérober mon bien.
De l'épouse hypocrite et que l'on croit austère
Qui, par l'intention, au moins, est adultère,
Et, coupable deux fois, vit criminellement

De corps avec l'époux, de cœur avec l'amant,
Et mène le devoir de front, et l'équipée.
Mais un autre est trompé, lorsque je suis trompée :
C'est l'aveugle mari qui n'a rien soupçonné
Et ne devine pas combien il est berné,
Comme on se rit de lui, combien on le bafoue.
Pour qu'il sache quel rôle abominable il joue,
Moi, je l'ai prévenu que la déloyauté
Au foyer conjugal s'asseoit à son côté.

RENÉ

Malheureuse !

BERTHE

Pourquoi donc serais-je clémente?
Elle m'a tourmentée, il faut qu'on la tourmente,
Qu'à présent son mari, jaloux à tout propos
Surveille sa conduite et trouble son repos,
Il faut qu'il soit jaloux, puisque je suis jalouse ;
Je me charge de toi. J'ai dénoncé l'épouse.

RENÉ

Misérable ! tu mens...

BERTHE

Va, va, ne cherche pas
Tes lettres, elles sont chez le mari. Là-bas
C'est de moi qu'il les tient.

RENÉ

Il les tient d'une infâme !

BERTHE

L'homme ne comprend rien aux raisons d'une femme.
Demande autour de toi, les femmes te diront
Que tout leur devient bon pour venger un affront.

René

Les hommes te diront que c'est une infamie.

Berthe

Les femmes répondront : « C'était son ennemie » !

René

Les hommes te diront : « C'est une lâcheté » !

Berthe

Les femmes répondront : « Elle l'a mérité » !
Notre morale à nous n'est pas celle de l'homme
Et d'ailleurs tout ceci vient de ta faute. En somme
Il fallait mieux cacher tes secrets, et c'est toi
Qui les mis sous ma main. Je n'ai fait que l'envoi.

René

Allons, ce n'est pas vrai. Tu tiens une gageure
Et tu veux m'éprouver!

Berthe

C'est vrai, vrai, je le jure.

René

Dis que, pour me punir, tu m'as épouvanté,
Qu'en se faisant cruel ton dépit s'est vanté,
Que ces lettres, d'abord, te croyant offensée,
Les envoyer, ce fut ta première pensée,
Que la réflexion t'est venue, et qu'alors,
Regardant ton projet, tu sentis des remords.
Dis que tu n'as pas eu l'effroyable courage
D'avertir un mari d'un passé qui l'outrage.

Berthe

Mais si ! Je te demande absolument pardon
Je ne t'ai pas menti. Tu te trompes.

René

Dis donc
Que ces lettres jamais tu n'as osé les prendre.
Tu les caches, voyons, et tu vas me les rendre.
C'est assez plaisanté ! C'est assez m'effrayer !
Donne-les moi ! de grâce ! Et là, dans le foyer,
Avec elles, bientôt, par le feu consumées,
Ta haine, et mon chagrin, s'en iront en fumées.

Berthe

Si tu veux tout brûler, va, dépêche-toi, cours !
Le paquet est parti.

René

Parti !

Berthe

Depuis huit jours.
« A Monsieur Cordula, maître-verrier. Adresse :
Au pâtis d'Argançon, par Champbeaunard, Cher. » Est-ce
Clair?

René

Effroyablement, et tu n'as pas pensé
Que par ces lettres-là je puis être accusé
D'avoir, par on ne sait quelle bassesse d'âme,
Dit au mari que j'eus, pour maîtresse, sa femme?
Et les preuves sont là, toutes contre moi.

Berthe

Non!
Tu n'es pas compromis, j'ai signé de mon nom :

René

Ton nom !

BERTHE

Et bien écrit, de ma belle écriture !

RENÉ

Ah! monstre. Je ne sais ce qu'a fait la nature
Quand elle te créa. Va t'en. Je te tuerais!

BERTHE

Frappe. Je n'en serai pas moins vengée, après.

SCÈNE II

LES MÊMES, UNE BONNE.

LA BONNE, *entrant.*

Monsieur.

RENÉ

Que me veut-on?

LA BONNE

Monsieur, c'est une dame...

RENÉ

Dame de charité?

LA BONNE

Peut-être... Elle réclame
Que Monsieur veuille bien l'écouter un instant.
Voici sa carte, et la réponse, elle l'attend.

BERTHE (*après avoir lu la carte.*)

Elle vient te trouver maintenant, la drôlesse!

RENÉ

Toi pour ta jalousie, et moi pour ma faiblesse
Voici le châtiment.

BERTHE

Madame Cordula!
Je vais la recevoir. Toi, ne reste pas là.
Et d'ailleurs, tu n'as rien à voir dans la querelle.
Elle a souffert par moi, j'avais souffert par elle,
Donc, nous allons régler le compte de nos torts
Et ce hasard est bon qui l'amène!

RENÉ

Mais.....

BERTHE (*le poussant hors de la scène.*)

Sors.

René sort. Berthe sonne, Madame Cordula entre. Elle est voilée.

SCÈNE III

BERTHE, MADAME CORDULA.

MADAME CORDULA

Alors, c'est bien de vous d'où me vient l'infamie?
C'est de vous?

BERTHE

Je l'espère.

MADAME CORDULA

Eût-il une ennemie,
L'homme ne descend pas à des moyens si bas.

BERTHE

J'ai pris ceux que j'avais, je ne me défends pas.

MADAME CORDULA (*montrant les lettres.*)

Ainsi, ces lettres là dont je souffre et je pleure
Vous les avez, comment dirai-je ?...

BERTHE

Tout à l'heure
Avant que vous veniez, j'avouais. — Oui c'est moi
Qui m'en suis emparée. — Oui, j'en ai fait l'envoi.
Oui, j'ai voulu vous perdre et je le dis sans honte.
C'est mon droit de maîtresse, et je n'en dois pas compte.

MADAME CORDULA

Donc, par haine et calcul, sans vous apitoyer,
Vous avez médité de troubler mon foyer?

BERTHE

S'il est détruit, tant mieux, car je tiens ma vengeance!

MADAME CORDULA

Ah! vous me traiteriez avec plus d'indulgence
Si vous saviez...

BERTHE

Je sais

MADAME CORDULA

Mais regardez-moi donc,
Car ma ruine, au moins, est digne de pardon,
Vous vous êtes trompée en me croyant jolie
Le miroir que voici me montrant bien vieillie
Dans ma face ridée et mes traits enlaidis
Ne reconnaîtrait plus la femme de jadis
La maladie hélas! l'a détruite au passage,
Dieu, pour me châtier, m'a frappée au visage
Et m'a, depuis longtemps, à tout jamais ôté
Ce que, dans mon orgueil, j'appelais ma beauté
Et j'en porte le deuil sous ma voilette noire.

BERTHE

Vous le dites!

MADAME CORDULA

Si vous ne voulez pas me croire,
Regardez, s'il vous plaît. *(Elle lève sa voilette).*
A présent croyez-vous.
Que ce visage plein de misère et de trous
Dont on ne parle plus, hélas! que pour me plaindre,
En moi, vous laisse encore une rivale à craindre?
Mettons-nous toutes deux, là, devant ce miroir
Et lorsque j'aurai, moi, la douleur de m'y voir
Vous y paraîtrez belle et bien faite pour plaire.
Pour calmer vos soupçons avec votre colère,
Coquetterie à part, j'accepte volontiers
Cette comparaison d'où viendront vos pitiés.

BERTHE *(éloignant Mme Cordula du miroir.)*
Non de grâce!

MADAME CORDULA

A présent, vous comprendrez peut-être
Que, si par désespoir, j'écrivais une lettre

A l'ami du vieux temps qui vous aime en ce jour
Je ne demandais pas l'impossible retour
Vers de vieilles amours aujourd'hui criminelles.
Ces lettres, c'était moi que j'évoquais en elles :
Je me rajeunissais dans le passé défunt.
Contiennent-elles un mot d'amour, un seul? Pas un !
Sur ma jeunesse j'ai mis des pages entières
Ainsi qu'une épitaphe aux morts des cimetières :
Pleurant, la plume en main, la femme que j'étais
Je n'espérais plus rien, et je me regrettais.

BERTHE

Ah! ces misères-là, si je les avais sues,
Ces lettres.....

MADAME CORDULA

Mon mari ne les a pas reçues

BERTHE

Vraiment, votre mari.....

MADAME CORDULA

Les bienfaisants hasards
Corrigent quelquefois les meurtriers écarts
Où se laisse emporter l'impatience humaine.
Alors que le facteur vint, pour une semaine,
Mon mari, par bonheur, était hors de chez soi.
Moi, j'ouvre le courrier pendant ce temps, c'est moi...

BERTHE

Vous !

MADAME CORDULA

Moi qui reçus tout, lettres et vilenie.
Il ignora ma honte avec mon agonie

Et son voyage fait, alors qu'il est rentré
Ne sut rien de l'affront, et que j'avais pleuré.
Il a dit : « Rien de neuf »? Et moi je me suis tue,
Le coupable, toujours, n'est pas celui qu'on tue.
En voulant me frapper quand même, il est certain
Que c'est lui, plus que moi, que vous auriez atteint.

BERTHE

Lui !

MADAME CORDULA

Lui, qui ne voit pas plus loin que sa famille
Et dont tout l'horizon se borne à la charmille
Qui borde le jardin du côté du ruisseau.
Il ne sait rien du monde, et ce n'est pas un sot.
Parce qu'un autre, hélas! m'a pu connaître aimante,
Dans son affection faut-il qu'on le tourmente,
Qu'on l'accable avec moi du poids de mon vieux tort
Et que, portant l'indigne croix d'un passé mort
Il souffre injustement des erreurs de ma vie ?
Ah ! de quel châtiment la tendresse est suivie !
Et comment l'homme auprès de qui l'on a dormi
D'abord indifférent devient-il ennemi ?
Près d'un nouvel amour qu'un instant il préfère
A l'amour d'autrefois, comment laisse-t-il faire
Contre la femme, hélas! dont il n'a plus souci
Les cruautés de cœur qui m'amènent ici ?

BERTHE

Je m'en suis accusée et m'excuse, Madame.

MADAME CORDULA

Oh ! ce n'est pas pour moi que je viens et réclame,
Je n'étais pas tranquille et j'avais bien pensé

Que j'aurais à payer ma dette du passé.
Rien ne reste impuni. Tôt ou tard, tout se paie.
J'ai pu paraître heureuse et je n'étais pas gaie,
Car j'avais pressenti mon chagrin d'aujourd'hui.
Mais mon mari n'a pas de comptes à rendre, lui.
Est-il donc criminel de m'avoir pour épouse ?
Doit-il être puni, si vous êtes jalouse !
Voulez-vous, maintenant, quand il s'asseoit tout seul
Sur le vieux banc de pierre, à l'ombre du tilleul,
Défendant du soleil, du vent et de l'averse,
Qu'il me croie à jamais infidèle, perverse,
Et que sur le gravier qui sable le chemin
Triste, il laisse tomber le journal de sa main
Pour sécher une larme en public contenue,
Et se jugeant sali, parce qu'il m'a connue,
Il doute, en souvenir de mes péchés anciens,
Si les enfants que nous avons sont bien les siens !
C'est pour lui que je prie et pour lui que j'implore,
Et puisque le hasard a voulu qu'il ignore
Ce que ces lettres ont de souvenirs d'amours,
Au nom de ma douleur, qu'il l'ignore toujours,
Madame, ayez pitié. Si vous avez une âme.

BERTHE (*jetant les lettres au feu*)

Regardez-les brûler, ces lettres. Que leur flamme
Purifie à la fois votre cœur et le mien.
De la faute et du crime, il ne reste plus rien,
Pas même un souvenir, à peine un peu de cendre...

MADAME CORDULA

Plus rien.

BERTHE

Et maintenant, veuillez faire descendre
Votre pardon jusqu'où va mon indignité.

MADAME CORDULA

Je vais prier afin qu'il vous soit évité
De gravir un calvaire pareil à mon calvaire,
Et pour que, l'avenir, ce créancier sévère,
Vous fasse quitte, vous, de ce que j'ai payé...
La vie a son grand livre où n'est jamais rayé
Tout le mal qu'on a fait. Un jour vient, la créance
Demandant son acquit arrive à l'échéance.
Votre amour d'aujourd'hui vous semble illimité,
Mais il n'est pas de cœur qui ne se soit quitté.
La jeunesse se fane et le désir se lasse.
Dieu vous garde qu'un jour, vous veniez à ma place,
Plaignant les mêmes torts, menant le même deuil
Gémir, à votre tour, dans le même fauteuil...
Car vous y reviendrez, je ne sais à quelle heure,
Pleurer les mêmes pleurs qu'en cet instant je pleure,
Et victime d'amour, redire exactement
Ce que je viens de dire. Et c'est le châtiment.
Je prierai le Seigneur pour qu'il vous en écarte.

BERTHE

Madame!

MADAME CORDULA

Et maintenant, permettez que je parte,
Mon mari m'accompagne et ne me croit pas loin.
Il aurait des soupçons s'il ne me trouvait point
A l'hôtel, en rentrant. Parfois, il trouve vite

De quoi s'inquiéter sans raison, et j'évite
Pour lui, ce qui pourrait ajouter des ennuis
A l'ennui de m'aimer encor, comme je suis.
Car il n'a pas connu ma démarche, et sincère
Je lui dirai tout.....

BERTHE

Tout?

MADAME CORDULA

Rien que le nécessaire;
Je quête quelquefois pour les pauvres. Ici
J'aurai fait mon métier de charité. Mais si,
Ses curiosités étant parfois très grandes,
Il demande la liste et veut voir les offrandes
Vous ferez, s'il vous plaît, ce que je vous dirai :
Donnez-moi votre aumône, et puis je m'en irai.
Les pauvres gagneront au moins à ma misère :
C'est pour des orphelins de l'Œuvre du Rosaire
Qui, hors de l'hôpital resteraient sans secours.
Malgré les charités, l'argent manque toujours,
Et, quel que soit le don, volontiers je l'accueille,

BERTHE (*allant vers le secrétaire*)

Voici le mien.

Elle ouvre le secrétaire et met un billet de banque dans le portefeuille vide où manquent les lettres. Puis le tendant à Mme Cordula.

Tenez!

MADAME CORDULA

Elle retire le billet de banque du portefeuille, et rendant le portefeuille à Berthe.

Gardez ce portefeuille.
Il renfermait jadis ces lettres de malheur

Et me rappellerait ma faute et ma douleur.

Mettant le billet de banque dans le carnet qu'elle tire de son réticule.

Grand merci. Maintenant... adieu... ma pauvre dame!

Elle sort. Berthe la reconduit.

SCÈNE IV

BERTHE, RENÉ (*rentrant*)

RENÉ

Eh bien !

BERTHE

Elle me laisse avec sa grandeur d'âme
La honte et le chagrin d'un éternel remord

RENÉ

Et les lettres?

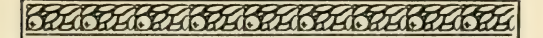
BERTHE (*montrant la cheminée.*)

Tu vois ce papier qui se tord :
Avec lui, désormais, par le feu consumée
Ma lâche jalousie est partie en fumée...
Mais je ne vivrai pas sans m'en ressouvenir
Et, tremblante d'effroi, je songe à l'avenir.
Si la prédiction qui me fut faite est vraie,
J'ai peur du châtiment...

RENÉ

Il viendra. Tout se paie !

RIDEAU



IL FAUT SE FAIRE UNE RAISON

Proverbe en un acte

en prose

PERSONNAGES

ERNEST	32 ans
LE GARÇON D'HOTEL..	35 ans
BERTHE	25 ans
HORTENSE.	30 ans

UN COMMISSAIRE DE POLICE

La scène à Paris, de nos jours

IL FAUT
SE FAIRE UNE RAISON

Une chambre d'hôtel meublé. — Lit d'un côté. Toilette, placard de l'autre côté. — Porte au fond. — Cheminée auprès du placard.

SCÈNE PREMIÈRE

ERNEST, BERTHE, LE GARÇON

ERNEST. — Alors, garçon, c'est ici?

LE GARÇON. — Ici.

ERNEST. — Le prix de la chambre?

LE GARÇON. — Vingt francs.

ERNEST. — Comment, vingt francs?

LE GARÇON. — Oui, Monsieur, c'est la plus belle chambre de la maison. On nous la demande beaucoup dans la journée. Et comme vous allez l'occuper deux heures.....

ERNEST. — Eh bien?

LE GARÇON. — C'est le temps de trois adultères. Alors, vous comprenez...

ERNEST. — Je comprends.

LE GARÇON. — Et puis. Est-ce que Monsieur n'a pas dit qu'il allait être surpris en flagrant délit par un commissaire, avec Madame?

BERTHE (*indignée*). — Ah! non! pas avec moi, par exemple.

ERNEST (*au garçon*). — Non. Je serai pris en flagrant délit : mais avec une autre personne. Celle-ci, c'est ma femme.

LE GARÇON. — Faites excuse. Mais Madame ou une autre, vous comprenez, pour nous, dans la maison, pour la police, c'est toujours une mauvaise note.

ERNEST. — Et la mauvaise note se paie... Tenez! (*Il lui donne de l'argent.*)

LE GARÇON. — Monsieur n'oubliera pas le garçon...

ERNEST. — Comment donc! (*Il fouille dans sa poche, puis s'adressant à Berthe.*) Je ne trouve que des grosses pièces. Dis donc, Berthe, as-tu de la monnaie?

BERTHE. — Je crois. (*Elle fouille dans son sac.*) Tiens, voici. Est-ce assez?

ERNEST (*au garçon, en lui donnant l'argent remis par Berthe*). Bien assez... C'est pour vous.

LE GARÇON. — Merci, Monsieur..... Monsieur ne désire pas qu'on lui monte des rafraîchissements?

ERNEST. — Deux chartreuses, si vous voulez.

LE GARÇON. — Parfaitement. (*Il s'en va, puis revient.*) Ah! j'oubliais de vous dire. Il y a là un grand placard. (*Il l'ouvre.*) Dans lequel, vous voyez, une personne peut tenir à l'aise.

ERNEST. — Le placard m'est égal : je n'ai rien à cacher.

LE GARÇON. — On ne sait jamais... (*Il ferme le placard*). Alors, vous dites : deux chartreuses?

Ernest. — Oui. Et si une dame demande M. Ernest, vous la ferez monter. C'est pour moi.

Le Garçon. — Alors, celle-ci, vraiment? non!

Ernest (*avec autorité.*) Si une dame demande M. Ernest, je vous répète de me l'envoyer. Allez.

Le Garçon. — Bien, Monsieur... On y va... on y va...

Il sort.

SCÈNE II

ERNEST, BERTHE

Berthe. — Alors, Ernest, c'est entendu. Tu persistes? Tu veux toujours que je te prenne en flagrant délit d'adultère?

Ernest. — Oui, ma petite Berthe, oui, je persiste. Je vous ai même amenée ici, dans cette chambre d'hôtel, pour qu'il n'y ait pas d'erreur. Vous avez le numéro : c'est le 19. Ma complice va venir. Maintenant, vous, allez chercher le commissaire. Je vous attends. (*Il s'assied.*)

Berthe (*câlinement*). — Voyons, Ernest, ce n'est pas sérieux, ce que tu dis-là.

Ernest. — Il n'y a pas d'Ernest qui tienne. C'est très sérieux. Vous m'avez trompé. Je vous ai surprise...

Berthe. — Tu aurais bien mieux fait d'aller à ton bureau, ce jour-là. Mais voilà, tu t'absentes toujours et ce n'est pas étonnant si tu n'as jamais d'avancement!

Ernest. — Je ne dis pas non. Mais comme je tiens à ne pas prolonger une situation ridicule...

Berthe. — Tu es bête.

Ernest. — J'ai été assez fier pour mettre les griefs de mon côté, et pour accepter d'être pris en flagrant délit, à mon tour, mais volontairement.

Berthe. — Naturellement. Vous autres, les hommes, vous voulez toujours avoir raison.

Ernest. — Nous avons raison, parce que vous, les femmes, vous vous amusez toujours à avoir tort.

Berthe. — Nous nous amusons ! Ah ! bien ! parlons-en ! Je me suis amusée, n'est-ce pas? Tu crois que je me suis amusée parce que je te trompais. Eh bien ! si tu veux savoir, mon petit, moi aussi j'ai été trompée.

Ernest. — Ça ne change rien à ma situation.

Berthe. — Non! mais si tu t'imagines que mon amant s'est bien conduit ! Et c'est ce que tu aurais dû comprendre, si tu avais été un mari délicat ! Les jours où j'étais insupportable; je l'étais, je ne dis pas non. Mais c'était sa faute.

Ernest (*se levant*). — Assez, n'est-ce pas. Pas de détails. Nous nous sommes suffisamment querellés chez nous, ne recommençons pas ici des discussions inutiles. Et puisque nous voilà d'accord par hasard sur ce point, au moins, que nous devons divorcer, faisons tranquillement ce qu'il convient de faire. La chambre d'hôtel est louée : la voici.

Berthe. — Elle est jolie, la chambre. Je te conseille de te flatter : on voit bien que tu n'as jamais eu de goût.

Ernest. — Ma complice est prévenue.

BERTHE. — On la renverra, ta complice.

ERNEST. — La justice est en route.

BERTHE. — On lui dira qu'il y a un non-lieu, à la justice...

ERNEST. — Et les frais? Est-ce qu'ils ne sont pas déboursés les frais? Est-ce que je n'ai pas donné vingt francs, tout à l'heure? Allons, Madame, quand vous voudrez; pour la dernière fois, je suis à vos ordres.

BERTHE (*toujours câline*). — Ernest! je t'en supplie, ne m'abandonne pas, au nom de notre amour passé !...

ERNEST. — Notre amour! mais puisque vous avouez vous-même qu'il est passé! (*Il s'éloigne de Berthe*). Allez chercher le commissaire....

BERTHE. — Tu vois. Tu ne veux rien entendre, comme toujours. Ensuite tu diras, n'est-ce pas, que c'est moi qui suis entêtée. Je t'en prie, Ernest, réfléchis.

ERNEST. — C'est tout réfléchi. Même, dépêchez-vous de partir, autrement vous risqueriez de vous rencontrer là avec cette dame que j'attends.

BERTHE. — C'est aimable pour elle de laisser entendre qu'elle ne peut pas se trouver dans la compagnie d'une femme honnête. C'est une de vos anciennes amies, je parie?

ERNEST. — Vous avez gagné.

BERTHE. — Une vieille maîtresse?

ERNEST. — Pas si vieille que ça.

BERTHE. — Ah ! très bien. Je comprends maintenant. J'aurais dû m'en douter. Vous avez été bien heureux

de cette circonstance pour la revoir. Pour renouer avec elle peut-être.

ERNEST. — Je n'en sais rien. L'important aujourd'hui, c'est qu'elle me débarrasse de vous.

BERTHE (*de plus en plus aggressive*). — Et ensuite vous vous embarrasserez d'elle. Elle me remplacera. Avouez-le donc. C'est ce que vous espérez. Et moi qui avais encore la sottise de faire des avances à Monsieur! Eh! vivez donc en concubinage avec elle, si tel est votre plaisir. Je ne vous empêche pas. Je le souhaite même de tout mon cœur, car se sera ma vengeance.

ERNEST (*tirant sa montre*). — L'heure avance, vous savez...

BERTHE (*toujours même jeu*). — Ah! vous n'avez pas besoin de regarder votre montre. Vous pouvez bien compter que je ne manquerai pas de l'aller chercher, le commissaire! C'est moi, maintenant, qui prétends divorcer à cause de votre conduite honteuse.

ERNEST. — Allez, je vous en prie...

BERTHE. — Oui, honteuse! Et quand je serai libre, je retournerai dans ma famille. Elle me l'avait bien dit, ma famille, quand tu me faisais la cour, que tu avais des instincts bas et que je ne serais pas heureuse avec toi.

ERNEST. — N'oubliez pas, s'il vous plaît, le numéro de la chambre.

BERTHE. — Si tu avais eu un autre caractère, est-ce que j'aurais fait des bêtises?

ERNEST. — C'est au premier étage.

BERTHE (*pleurnichant un peu*). — Et nous n'en serions pas au point où nous en sommes.

Ernest. — C'est le numéro 19.

Berthe (*toujours même jeu*). — Le 19, oui... je sais bien. Mais, c'est joliment ta faute, va, si maintenant je suis obligée d'aller chercher le commissaire.

Elle gagne la porte du fond.

Ernest. — D'accord... Et je vous serai reconnaissant d'amener ce magistrat le plus tôt possible.

Elle sort.

SCÈNE III

ERNEST

Ernest (*seul. Il redescend en scène et travaille à donner à la chambre un air de désordre*). — Voilà ! le seau de toilette à moitié plein. Des serviettes qui traînent... (*D'un ton satisfait.*) Ce n'est pas mal ! (*Après réflexion.*) Ah ! le lit, maintenant ! n'oublions pas le lit. (*Il défait le lit.*) Eh ! mais ! c'est très bien ainsi. Le commissaire aura l'illusion de la réalité... (*Tirant sa montre.*) Voyons, voyons, Hortense, ma vieille, qu'est-ce que tu fais ? Tu n'arriveras donc jamais à l'heure aux rendez-vous ?

Entre Hortense.

SCÈNE IV

ERNEST, HORTENSE

Hortense (*entrant. Elle est vêtue d'une fourrure assez luxueuse; une mantille couvre ses cheveux*). — M. Ernest, s'il vous plaît ?

ERNEST. — Hortense ! enfin ! C'est toi..... (*Il lui donne une poignée de main*). Ah ! tu es gentille d'être venue.

HORTENSE. — Comment gentille ? Je suis reconnaissante, voilà tout. Service pour service. Dans le temps, tu m'as fait admettre à l'hôpital. Après les hommes qui vous y poussent, ceux qui vous y font entrer, on ne les oublie jamais. Donc tu m'as promis que pour moi il n'y aurait pas de conséquences, qu'il lui suffirait, à ta femme, de constater ma présence avec toi. Eh bien, je suis prête et me voilà... On a beau être ce qu'on est...

ERNEST. — Voyons, Hortense !

HORTENSE. — Je dis les choses comme elles sont, mon cher. Ce n'est point l'honnêteté qui nous a fait nous rencontrer, n'est-ce pas ? autrement, nous ne nous serions jamais ni connus, ni quittés. Nous n'en sommes pas moins restés de bons camarades.

ERNEST. — Et tu le prouves... Aussi, maintenant, Hortense, il faut te déshabiller.

HORTENSE. — Comment donc ! (*Elle ôte son manteau de fourrure et apparaît vêtue d'un peignoir.*) Voilà la femme annoncée à l'extérieur.

ERNEST. — Ah ! tu es en peignoir.....

HORTENSE. — J'ai pensé que ce négligé était plus compromettant.

ERNEST. — Et maintenant, ôte ta mantille. (*Il s'approche d'Hortense.*)

HORTENSE. — Non ! non ! J'aime mieux que tu ne m'aides pas ! (*Elle ôte sa mantille, seule devant la glace, et se met de la poudre de riz*). Maintenant je suis présentable... Es-tu content ?

Ernest. — Oui : mais il faut ébouriffer un peu tes cheveux...

Hortense. — Voilà le défrisement demandé.

Ernest. — Et ouvrir un peu ton peignoir, s'il te plaît.....

Hortense *(toujours obéissante)*. — Tu penses à tout. (*Elle dégrafe un peu son peignoir en haut*). Est-ce ça ?

Ernest. — Parfait. Maintenant, nous sommes en mesure.

Hortense (*redescendant en scène*). — Et il verra ce qu'il veut voir, le commissaire. Est-ce qu'il va bientôt venir ?

Ernest. — Mais, dans un instant, j'espère. (*Il s'assied sur le lit. — Un silence.*)

Hortense. — Dis donc, là, pendant que nous avons le temps, tu permets que je te demande un conseil !

Ernest. — Tout ce que tu voudras, mais dépêche-toi.

Hortense (*au pied du lit, debout*). — Eh bien, voici. Je voudrais que tu me dises s'il faut que je reste avec mon amant ?

Ernest. — Pourquoi ne resterais-tu pas avec lui ?

Hortense. — Ah ! voilà... C'est que ce n'est vraiment pas malin va, ce qu'ils font, dans la politique. Mais tu ne m'écoutes pas.

Ernest. — Je te demande pardon : mais je croyais entendre des pas dans l'escalier.

Hortense. — Mais non ! mais non ! Ce n'est pas encore le commissaire. Ne t'inquiète pas. (*Elle est allée à la porte qu'elle a entr'ouverte, ensuite elle redescend s'appuyer au lit*). Figure-toi que lui, mon amant, il

était dans une société pour le « défrichement des terres incultes de France ».

ERNEST. — Il y a de quoi s'occuper.

HORTENSE. — Une belle affaire. J'ai entendu des gens qui s'y connaissaient et qui en parlaient comme toi. Oui, mais voilà, cette année, il paraît qu'il y a des choses qui se sont passées à la Chambre, et alors.....

ERNEST. — Il t'a donné moins d'argent ?

HORTENSE. — Juste ! Tu as deviné ! Ce qui m'ennuie, c'est que ce vieux-là, il est commode, gentil, marié. A peine s'il vient me voir deux ou trois fois par semaine.

ERNEST. — Excusez du peu.

HORTENSE. — Oh ! c'est surtout parce qu'il me trouve plus gaie que son épouse. Et malgré son âge, tu sais, il n'est pas trop déplaisant pour une jeune femme. Mais voilà, l'argent lui manque. Il me dit toujours que plus tard il touchera de beaux dividendes. En attendant, pour le présent, voyant que j'étais là presque sans le sou, à côté de lui, l'autre jour il m'a dit : mon enfant, je connais les nécessités de la vie, et comme je serais très ennuyé de savoir que vous me trompez, si vous m'aimez bien, comme je le crois, vous devriez chercher une place.

ERNEST. — Eh bien ! mais, il a raison, cet homme. S'il s'est bien conduit avec toi, tu aurais tort de mal agir envers lui. Précisément, j'ai des amis dans le commerce, si tu veux, je te donnerai un mot pour un grand magasin.

HORTENSE. — Etre employée dans un magasin ! Ah ! non ! merci alors. J'aimerais mieux être concierge. Au moins, je serais assise.

Ernest. — Alors, tu ne veux pas de ma recommandation ?

Hortense. — Je ne te demande pas de recommandation. Je te demande s'il faut que je garde mon ancien amant.

Ernest. — Pourquoi ancien ? Il n'est donc plus tout seul ?

Hortense. — C'est que, vois-tu, chez une de mes amies, j'en ai trouvé un autre.

Ernest. — Tu m'en diras tant.

Hortense. — Un commissionnaire en marchandises. Un homme très riche, celui-là, qui m'a déjà donné de l'argent pour un chapeau, pour une robe, pour la fourrure qui est là. (*Elle l'apporte sur le pied du lit.*) Elle est belle, tu sais. Il offre de me payer ma bonne, mon loyer, seulement.....

Ernest. — Lui aussi il veut que tu travailles.

Hortense. — Oui, lui aussi, il veut que je me place. Tu ne trouves pas ça démoralisant, toi ?

Ernest. — Mais s'il est riche, celui-là, pourquoi diable veut-il que tu trouves un emploi ?

Hortense. — Mais parce que, lui aussi, il a peur d'être trompé.

Ernest. — En voilà des prétentions.

Hortense. — Et si tu pouvais te douter combien il est ennuyeux ! C'est un homme qui demande toujours de la correction. Quand il vient, il faut toujours qu'il me trouve en toilette. Tiens, donne-moi une cigarette. Il est passé chez moi, cette après-midi, et il y a deux heures que je n'ai pas fumé...

Ernest (*lui offrant des cigarettes*). — C'est du turc.

Hortense. — Toujours ton sale tabac! (*Elle allume sa cigarette.*) Je sais bien qu'il tient à moi, depuis le jour où à Maisons-Laffitte, malgré le froid, il m'a forcée de me baigner devant ses amis, pour leur montrer mes formes. Ils ont tous déclaré que je lui faisais honneur. Mais pourtant là, vrai, toi qui me connais, est-ce que tu me vois dans un magasin?

Ernest. — Il y a des magasins où on a l'air d'aller et où on ne va pas. Des maisons complaisantes où, quand un jaloux vient vous demander, on répond toujours que vous êtes en courses. C'est ce qu'on m'a dit souvent, à moi, dans l'atelier où tu travaillais, tu te souviens, quand je t'ai connue. Ces maisons-là, je m'en fie à toi, tu les trouveras bien toute seule, et tu n'as pas besoin de ma recommandation.

Hortense. — Tu as raison. Ce serait peut-être la meilleure combinaison. D'ailleurs, il ne se défiera pas, du moment que j'éviterai de m'afficher. Et il sait bien qu'on ne me rencontre jamais ni aux Folies-Bergère, ni au Moulin-Rouge, ni au Casino de Paris. Il saura ce que c'est que d'avoir une femme convenable. Je garderai l'autre avec lui, n'est-ce pas?

Ernest. — Dame!

Hortense. — Parce que l'autre, au fond, vois-tu, il a beau ne pas rouler sur l'or, j'ai toujours de l'estime pour lui.

Ernest. — Il faut se faire une raison.

Hortense. — Tout de même, ce que tu es immoral! C'est joli, ce que tu me dis là. Mais j'aurais dû m'en douter : tu n'as jamais eu de pudeur. Enfin, je te

remercie tout de même du conseil que tu m'as donné. (*Elle regarde sa cigarette.*)

ERNEST. — Tu veux du feu ?

HORTENSE. — Non, merci. Tiens, tu me dégoûtes avec tes cigarettes..... (*Elle jette la cigarette dans la cheminée.*) Mais dis donc, il ressemble aux pâtissiers, il ne vient guère vite, ton commissaire...

ERNEST. — Il va venir, ma chère Hortense.

HORTENSE. — Tu penses : si je n'ai pas de considération à garder, je n'ai pas de temps à perdre. Il abuse.

On frappe à la porte.

ERNEST. — Entends-tu? On frappe.

HORTENSE. — C'est le commissaire, probablement. Allons, de la tenue..... (*elle dégrafe plus largement son corsage. A Ernest, qui reste immobile auprès d'elle.*) Mais qu'est-ce que tu fais là comme une souche? Couchons-nous. Prenons une attitude tendre. (*Elle force Ernest à se coucher.*) Ah ! je te reconnais bien : il a toujours tout fallu te dire... Et puis, parle-moi. Dis-moi des choses aimables..... Mais il ne dit pas au nom de la loi, le commissaire.

Ernest couché, Hortense assise sur le lit.

ERNEST. — Il va le dire, ma chère Hortense.

HORTENSE. — Mon cher Ernest !

ERNEST. — Tu l'aimes bien, ton Nénest?

HORTENSE. — Autrement, serais-je ici ? (*Elle ôte son peignoir.*)

ERNEST. — Chérie !

HORTENSE (*assise sur le lit*). — Bébé ! Tiens ! Tiens ! Tiens ! (*Elle simule des baisers sur sa main*). Et puis,

prends donc un air éreinté pour que ta femme soit renseignée. (*Nouveau simulacre de baisers. On frappe à nouveau.*)

Ernest. — Mais entrez donc, nom d'un chien !

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GARÇON

Le Garçon (*entrant avec un plateau*). — Pardon du dérangement, mais c'est la chartreuse.

Ernest. — Mettez-la sur la cheminée.

Le Garçon (*regardant Hortense*). — Il avait raison, le monsieur, ce n'est pas la même dame que tout à l'heure.

Hortense. — Alors, ce n'est pas la justice ?

Ernest. — La justice est lente. Lis plutôt les auteurs.

Hortense. — Dans ce cas, je remets mon peignoir. (*Elle se rajuste.*)

Le Garçon (*sortant*). — Monsieur, Madame, la compagnie...

SCÈNE VI

ERNEST, HORTENSE

Ernest (*se levant*). — Veux-tu boire ?

HORTENSE. — Ça nous fera toujours passer un moment.

ERNEST (*à la cheminée*). — A ta santé.

HORTENSE (*auprès de lui*). — A la tienne, Etienne. (*Elle boit, puis avec un cri.*) Ah ! ne bois pas. Pouah ! Ça, de la chartreuse ? Jamais de la vie : c'est du sale raspail.

ERNEST. — C'est la chartreuse laïque.

HORTENSE. — En voilà une bêtise de mettre de ça dans les alcools. Au lieu de cet empoisonnement-là, elle aurait bien mieux fait de venir, ta femme.

ERNEST. — Elle est comme toi. Elle n'est pas toujours exacte. (*Un temps.*) Dis donc, Hortense, puisqu'elle nous laisse encore du répit...

HORTENSE. — Quoi?

ERNEST. — Moi aussi, je voudrais te demander un conseil.

HORTENSE. — Donne-moi ma fourrure, veux-tu? J'ai pris froid tout à l'heure.

ERNEST (*lui donnant sa fourrure*). — Voilà !

HORTENSE. — Et puis, tu permets que je m'étende, à cause de mes reins. Oh! en tout bien, tout honneur.

ERNEST. — Couche-toi si tu veux. Entre nous, ca n'a plus d'importance.

HORTENSE. — Comme tu dis. (*Elle s'étend sur le lit.*) Maintenant, je t'écoute.

ERNEST. — Eh bien ! voilà ! Je voulais te demander si je fais bien de divorcer d'avec ma femme?

HORTENSE. — Vous êtes vraiment étonnants, vous autres, les hommes. Quand vous êtes célibataires,

vous n'avez qu'une idée, vivre en concubinage. Vous vous mariez, et vous n'avez plus qu'une idée : vous séparer de vos femmes.

ERNEST. — Nos femmes ! si tu savais !

HORTENSE. — Vos femmes, elles sont ce que vous les faites. Enfin, qu'est-ce que tu lui reproches à ta femme ?

ERNEST. — Tu te doutes bien qu'elle m'a trompé.

HORTENSE. — Parfaitement. Mais c'est peut-être aussi que tu l'as embêtée.

ERNEST. — Moi !

HORTENSE. — Si tu es resté tel que je t'ai connu... Tu n'étais pas toujours bien amusant... Ta femme, je parie que tu l'as trop respectée.

ERNEST. — Moi !

HORTENSE. — Mets-moi l'édredon sur les pieds, veux-tu ?

ERNEST. — Voilà... voilà.

HORTENSE. — Merci. Mais comprends donc dans quel embarras vous les mettez, vos femmes. Vous vous mariez tous en ayant la réputation de mauvais sujets. Tu penses. On a beau avoir payé cher pour qu'elles paraissent bien élevées, vos vices les font toujours un peu rêver. Et puis, quand elles comptent sur elles ne savent quelles fantaisies, vous vous conduisez comme des collégiens. Vous leur cachez tout. Elles veulent connaître... Alors, va te promener : quand elles se dérangent, c'est vous qui les avez perdues, et vous n'avez que ce que vous méritez.

ERNEST. — Voilà que si j'ai été trompé, c'est ma faute, maintenant !

HORTENSE. — C'est ta faute. Allons, viens ici que

je te confesse. Tu peux bien tout me dire, à moi, une vieille amie. Approche ici. Mets-toi à genoux, fais ton *mea culpa* et réponds. Ta femme, tu ne l'as jamais menée que dans des endroits?...

ERNEST. — Convenables... je m'en flatte.

HORTENSE. — Tu ne lui as laissé voir que des personnes...

ERNEST. — Honnêtes... J'en réponds.

HORTENSE. — Tu ne lui as laissé lire que des romans...

ERNEST. — Moraux... tu penses bien.

HORTENSE. — Alors, frappe-toi la poitrine et dis : c'est ma faute, ma très grande faute.

ERNEST (*se relevant*). — Non, par exemple, je ne dirai pas : c'est ma faute, ma très grande faute.

HORTENSE. — Tu vois bien cependant que c'est toi qui l'as embêtée?

ERNEST. — Tu crois?

HORTENSE. — Je crois.

ERNEST. — Tu as peut-être raison. Le fait est que si elle ne s'amusait pas plus que moi... mais je croyais bien agir. Alors, c'est pour ça qu'elle m'aurait trompé?

HORTENSE (*se levant peu à peu*). — Dame ! mets-toi à sa place. Mais n'empêche, va, tu peux ne pas avoir été drôle, elle peut t'avoir été infidèle.

ERNEST. — Eh bien?

HORTENSE. — Elle t'aime tout de même.

ERNEST. — Tu en as une audace d'affimer qu'elle m'aime tout de même !

HORTENSE. — Il n'y a rien de tel que de changer d'affection. L'affection nouvelle nous rend plus chère l'affection que nous avons quittée.

ERNEST. — Par exemple ! Tu voudrais me soutenir que ma femme... Ah ! non ! c'est trop fort !

HORTENSE (*s'avançant peu à peu sur le lit et s'appuyant sur le pied comme sur une chaise*). — C'est organisé comme ça, l'amour. Ainsi, moi, dans le temps, quand j'allais chez Gustave.

ERNEST. — Gustave !

HORTENSE. — Oui, Gustave. Ton ami intime. Eh bien ! quand j'étais auprès de lui, il me semblait que je t'aimais mieux.

ERNEST. — Assez ! assez ! Je te dispense du reste de tes confidences. Je ne te demande pas si tu m'as trompé. Je te demande si je fais bien de quitter ma femme qui me trompe.

HORTENSE (*s'asseyant sur le lit*). — Qu'il s'agisse d'elle ou de moi, c'est toujours la même chose. Tu n'en étais pas plus malheureux, mais moi, je n'en étais pas plus heureuse. Nous n'étions pas toujours d'accord avec Gustave. Figure-toi qu'il me reprochait de ne pas être honnête... Tu penses, il étudiait pour être substitut : il fallait bien qu'il ait l'air moral ; moi, ça me taquinait. Aussi j'avais toujours plaisir à revenir auprès de toi. Toi, au moins, tu ne me disais pas ces choses-là.

ERNEST. — J'ai eu tort de ne pas les dire, grand tort. Ah ! si j'avais su !

HORTENSE. — Qu'est-ce que tu aurais su ? Rien que ce qui t'aurait déplu, et pas du tout ce qui me chagrinait, au fond. Ah ! on voit bien que tu ne les connais

pas, les transes de l'adultère, les craintes d'être surveillée, les peurs d'être surprise. Va, si ta femme ne s'est pas plus amusée que moi, tu peux lui pardonner, elle a eu plus d'inquiétude que de plaisir.

Ernest. — Pas du tout, pas du tout. Je suis ici pour divorcer et je divorcerai.

Hortense (*debout*). — Allons donc ! Si ta femme t'était devenue indifférente, tu pourrais essayer de la quitter; mais toi-même tu vois bien que tu l'aimes encore, puisque tu es jaloux d'elle. (*Marchant vers Ernest.*) Si elle venait ici, toute seule, sans le commissaire, et qu'elle sache câlinement te sauter au cou, comme ça. (*Elle se pend au cou d'Ernest.*) Comme je faisais les soirs où nous étions fâchés?

Ernest (*la repoussant*). — Allons ! assez ! voyons ! pas d'enfantillages.

Hortense. — Tu vois bien que tu l'aimes encore, ta femme, puisque, même par plaisanterie, tu ne peux pas souffrir d'être embrassé par une autre.

Le Commissaire (*derrière la porte*). — Au nom de la loi, ouvrez.

Ernest (*effrayé*). — C'est le commissaire !

Hortense. — Et ta femme, probablement. Il n'y a pas de surprise, puisque nous les attendions.

Ernest. — Hortense! Je t'en prie ! Veux-tu me rendre un service?

Hortense. — Puisque je suis venue exprès.

Ernest. — Eh bien ! cache-toi. J'aime mieux que ma femme ne nous trouve pas ensemble.

Hortense. — Mon pauvre ami..,

LE COMMISSAIRE (*toujours dehors*). — Au nom de la loi, s'il vous plaît.

ERNEST (*à Hortense*). — Tiens là! il y a un placard. (*Il ouvre le placard.*) Va ! va !

HORTENSE (*poussée par Ernest*). — Refais donc au moins le lit. Ah ! tu n'étais pas né pour le crime, toi !

Ernest va vers le lit. Hortense entre dans le placard, mais n'a pas le temps de fermer la porte. — Le commissaire entre.

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE COMMISSAIRE

LE COMMISSAIRE (*apercevant Hortense*). — Inutile de vous cacher, madame.

ERNEST (*épouvanté*). — Nous sommes pris.

LE COMMISSAIRE (*à Ernest*). — Vous êtes bien M. Hector Laverdan ?

ERNEST. — Non, monsieur.

LE COMMISSAIRE (*à Hortense*). — Et vous, madame, vous êtes bien la nommée Héloïse Boitel ?

HORTENSE. — Non, monsieur.

LE COMMISSAIRE (*à Hortense*). — Comment, c'est vous ! Et ça va bien. (*Il lui donne une poignée de main.*) Toujours en flagrant délit d'adultère, donc. Voilà la troisième fois que je vous prends depuis six semaines. C'est une spécialité, alors !

Hortense. — Chacun la sienne. Et puis, on a des amis.

Le Commissaire (*à Ernest et à Hortense*). — Approchez, que je constate. Il ne s'agit pas de tromper la justice. En effet, on m'avait dit une dame brune.....

Hortense. — Ça n'est pas du tout ça.

Le Commissaire. — Avec un monsieur blond.....

Hortense (*montrant Ernest*). — Ça n'est pas du tout ça.

Le Commissaire. — Vous avez raison. Ça n'est pas du tout ça. Mais alors, je ne suis donc pas ici dans la chambre 27 ?

Ernest. — Non, c'est la chambre 19.

Hortense. — Vous vous serez trompé d'étage.

Le Commissaire. — C'est vrai, je n'avais pas pensé qu'il y avait un entresol. Je vous demande infiniment pardon ; mes hommages, belle dame. (*Il embrasse la main d'Hortense.*)

Hortense (*le reconduisant*). — Vous veniez probablement pour l'adultère du dessus.

Le commissaire sort.

SCÈNE VIII

HORTENSE, ERNEST

Ernest (*abattu sur le lit*). — Ouf !

Hortense (*descendant en scène et se laissant tomber sur une chaise*). — Ouf !

ERNEST. — J'en ai eu une peur!

HORTENSE. — Et moi!

ERNEST. — Ça a beau n'être pas pour vous...

HORTENSE. — On a beau en avoir l'habitude, ça bouleverse toujours. Tu vois comme elle a dû s'amuser, ta femme!

ERNEST. — Pourtant, si Berthe était entrée là, avec le commissaire, qu'est-ce que je serais devenu, moi?

HORTENSE. — Tu serais devenu un homme divorcé.

ERNEST. — Un homme sans famille.

HORTENSE. — Un homme qui, dans les cafés des boulevards, le soir, aurait pris un bock et la femme qui se trouve à côté...

ERNEST. — Quelle existence! quel avenir!

HORTENSE. — Quand je te le disais. Reste donc avec ta femme comme je reste avec mon amant. Au moins, on est sûr du lendemain, et c'est de la tristesse qu'on connaît..... Adieu. Tiens, donne-moi ma mantille.

ERNEST (*lui donnant sa mantille*). — Alors tu t'en vas?

HORTENSE. — Et toi, tu ne tiens pas à me voir rester. Avoue. Ta femme va venir et tu aimes mieux que je ne sois plus auprès de toi. Adieu.

ERNEST. — Adieu. A une autre fois.

HORTENSE. — A une autre fois... Mais il m'a desséché le gosier, ton commissaire... Veux-tu, donne-moi un peu de raspail.

ERNEST. — Volontiers. (*Versant.*) Mais tu n'en voulais pas tout à l'heure.

Hortense (*buvant*). — Comme tu ne voulais pas de ta femme. Comme je ne voulais pas de mon amant. Mais bah, j'ai soif! Il faut se faire une raison. (*Elle boit.*) Et maintenant : adiousas signor!

Elle sort rapidement.

SCÈNE IX

ERNEST

Ernest (*seul. Il refait le lit et remet les serviettes en ordre*). — Maintenant, remettons les serviettes dans leurs plis. Voilà. Refaisons la couverture du lit. C'est très bien. De cette façon, ma femme ne saura pas qu'une femme est venue ici. (*On frappe*). Entrez, entrez ! ah ! vous pouvez entrer.

SCÈNE X

ERNEST, BERTHE

Berthe (*entrant vivement*). — N'aie pas peur, Ernest. C'est moi.

Ernest. — Toi !... Eh bien ! et le commissaire?...

Berthe. — Je n'en ai pas amené de commissaire.. Et toi, où est ta complice ?

Ernest. — Tu vois, il n'y a pas plus de complice que de commissaire.

Berthe. — C'est vrai. (*Elle ouvre le placard vide*). Ah ! tant mieux ! Vois-tu, si ça avait été pour de bon, c'est moi qui aurais été vexée.

Ernest. — Et moi, crois-tu que tu ne m'as pas mis dans les transes !

Berthe. — Ah ! je n'en suis pas fâchée. Et que cette aventure, au moins, te serve de leçon.

Ernest (*tendrement*). — Tu sais bien qu'on ne peut pas se passer de toi, méchante.

Berthe. — Et moi, monstre, où serais-je allée, si tu m'avais quittée ?

Ernest. — Tu avais une famille, toi.

Berthe. — Ah ! non ! par exemple. Je m'y ennuyais trop avant d'être mariée ; quand j'ai pensé que je risquais de retourner auprès d'elle, j'ai bien mieux aimé te pardonner, Ernest. Il faut se faire une raison.

Ernest. — Oui, il faut se faire une raison, ma chère Berthe.

Berthe. — Mon cher Ernest !

Ernest (*l'attirant du côté du lit*). Tu ne m'embrasses pas ?

Berthe. — Ah ! non ! non ! pas dans cette vilaine chambre. Nous nous embrasserons mieux à la maison.

Ernest. — C'est vrai. Ici, je crois que nous ne sommes pas à notre place. Viens.

Au moment où Ernest et Berthe ouvrent la porte pour sortir, le garçon apparaît.

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE GARÇON

LE GARÇON. — Pardon, monsieur; pardon, madame. Tiens, cette fois, c'est la même!

ERNEST. — Qu'est-ce que vous voulez encore?

LE GARÇON. — Vos deux heures sont passées. En bas, on demande la chambre, et, à moins d'un supplément...

ERNEST. — Allez au diable avec votre supplément! La chambre est libre, nous partons.

LE GARÇON. — Dans ce cas, veuillez passer de ce côté, par le corridor à gauche. Il y a une sortie par la maison d'à-côté.

BERTHE *à Ernest.* — Allons! viens! viens!... (*Sur la porte*). O mon chéri.

ERNEST. — O mon amour!

Ils s'embrassent et sortent.

SCÈNE XII

LE GARÇON

LE GARÇON (*seul, après avoir inspecté la chambre*). — Comment diable ont-ils fait pour ne rien déranger?... Enfin, puisque tout est resté en ordre... On peut dire à l'autre adultère qu'il peut monter.

RIDEAU

LA MANDRAGORE

Comédie en III actes, en vers
d'après la pièce de
MACHIAVEL, qui fut
représentée, en 1520,
devant le pape
LÉON X, au
Vatican

PERSONNAGES

LUCRÈCE, femme du docteur Nicia..	20 ans
LA MÈRE DE LUCRÈCE..	50 ans
LE DOCTEUR NICIA..	60 ans
CALLIMAQUE, amant de Lucrèce..	25 ans
FRÈRE TIMOTHÉE	50 ans

La scène à Florence, en 1520

LA MANDRAGORE

Un intérieur bourgeois à Florence. — Dans un coin de la pièce, une madone, devant la niche de laquelle brûle une lampe. — Fenêtre ouvrant sur des jardins, au delà desquels on aperçoit les monuments d'une grande place.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

CALLIMAQUE, LE DOCTEUR NICIA, TIMOTHÉE

CALLIMAQUE

Mettant une fiole sur la table.

Donc, docteur Nicia, voici la mandragore,

NICIA

Grand merci ! Mais veuillez me répéter encore
Quel extrait on en tire et quel est son effet.
Je fus, au temps jadis, botaniste parfait
Sachant les qualités et les défauts des plantes ;
L'âge, en venant, rendit mes facultés plus lentes.
La mémoire s'en va, la science la suit,
Si bien que je sais mal discerner aujourd'hui,
A moins qu'un professeur ou qu'un livre ne m'aide,

Quelle herbe est un poison, quelle autre est un remède.
Suppléez, Callimaque, à mon triste savoir.

CALLIMAQUE

Je vais vous renseigner. D'ailleurs, c'est mon devoir,
Puis je suis très flatté que, moi, docteur de France,
Et passant, au hasard d'un voyage, à Florence,
Le docteur Nicia, de mon mérite instruit,
M'ait fait l'honneur de l'appeler auprès de lui,
Et souhaite de moi le curatif dictame
Qui, radicalement, devra guérir sa femme.

NICIA

Tout l'honneur est pour moi.

CALLIMAQUE

Non, maître, il est pour moi.
Or donc, la mandragore est une herbe qui croît
Dans les terrains pierreux que le soleil calcine
Et l'ardeur du soleil dépose en la racine,
Un suc qui la rend propre à provoquer l'amour.
On concentre ce suc. Il est excellent pour
Combattre l'impuissance, et, forçant la nature,
Donne aux gens sans enfants de la progéniture.

NICIA

Vous aidez ma mémoire et maintenant, je sais :
Elle a toujours donné de merveilleux succès.

CALLIMAQUE

Ces succès, bien souvent, dépassant l'espérance,
Ont fourni des dauphins au royaume de France.

NICIA

Ils ont même guéri de la stérilité
Mainte princesse dans mainte principauté.

CALLIMAQUE

D'augustes rejetons elle emplit l'Italie.
Comme vous m'avez dit votre mélancolie,
Que, malgré vos efforts redoublés volontiers,
Lucrèce, votre femme, inapte aux héritiers,
Vous laissait sans enfants et restait sans grossesse,
Pour que cette atonie interminable cesse,
Mystérieusement, suivant votre désir,
J'ai, de la mandragore, extrait cet élixir.
Décidez votre épouse à le boire et j'espère
Que cette drogue là, bientôt, vous rendra père,
Dans neuf mois au plus tard, peut-être auparavant.

NICIA

Au temps de ma jeunesse, on était moins savant ;
Ces inventions-là nous étaient inconnues
De tirer, comme vous, les enfants des cornues
Et d'avoir de l'amour traité chimiquement
Les produits qu'on désire en supprimant l'amant.

CALLIMAQUE

Il faut un amant, même avec la mandragore,

NICIA

Un amant?

CALLIMAQUE

Ou, du moins, quelqu'un qui collabore,
Et c'est précisément la nuance à saisir.

NICIA

Je défends d'employer cet ignoble élixir
Qu'on en donne à Lucrèce, et que Lucrèce y goûte !
Moi vivant, elle n'en boira pas une goutte.
Elle est honnête femme, et pour qui me prend-on ?

CALLIMAQUE

Donc point de mandragore et point de rejeton.

NICIA

Non point de rejeton et point de mandragore.

CALLIMAQUE

Votre délicatesse est juste et vous honore,
Le scrupule, pour être admirable, est trop grand,
Ne m'avez-vous pas dit que certain vieux parent,
Triste de voir, en vous, s'éteindre sa lignée,
Vous imposa d'avoir, à date désignée,
Un enfant qui pourrait perpétuer son nom,
Le vôtre en même temps ? — Vous n'avez pas dit non !

NICIA

J'acceptai malgré moi, mais aussi, comment faire ?
On ne fait pas toujours les choses qu'on préfère.
Si j'avais refusé, mon parent, mécontent,
M'eût supprimé l'argent dont je vis ; à l'instant
Il m'eût sur mes vieux jours réduit à la misère ;
Pour obéir, j'ai fait plus que le nécessaire ;
Je n'ai rien épargné, Lucrèce en est témoin.
Est-ce ma faute à moi, si ma jeunesse est loin,
Si j'ai, dans mes espoirs, présumé de ma force
Et si la sève enfin a manqué sous l'écorce
De l'arbre vieillissant qui ne peut plus fleurir ?
Mais ce n'est pas de faim que je voulais mourir !

CALLIMAQUE

Les rois de l'univers pour faire boire aux reines
L'extrait de mandragore aux vertus souveraines,
Ont fait moins de façons, ô maître Nicia.
L'empereur Charles-Quint, quand on l'initia
Aux vertus de ce suc, ne se crut pas infâme
D'en verser, de sa main, un grand verre à sa femme.
D'autres l'ont imité qui tous vous valaient bien.

NICIA

Ne pourriez-vous trouver un plus digne moyen
De procurer l'enfant et de sauver la rente.
J'ai, sur l'Adriatique, un reste de parente ;
Chez elle, j'enverrai ma femme aux bains de mer,
J'ai lu, je ne sais où, que la vague et que l'air,
L'air surtout par le sel qui flotte avec la brise,
Provoque la grossesse et qu'il la favorise.
J'en pourrais essayer. Docteur, qu'en dites-vous ?

CALLIMAQUE

Pour un homme d'honneur, vous n'êtes pas jaloux.
Vous dites vrai, votre mémoire est affaiblie
Et comme, après un an, aisément elle oublie
Que madame Lucrèce, aux mêmes bains de mer,
Près de certain galant vous rendit très peu fier,
Si bien que vous l'avez en grand hâte emmenée.
Elle retrouvera l'amant de l'autre année,
Et, mandragore à part, ils besogneront bien
Pour faire du travail ne vous rapportant rien,
Et vous aurez l'amant sans avoir la grossesse.
Avec mon procédé l'inquiétude cesse.
Prenez la mandragore, allez, et c'est le mieux.

NICIA

Le système du monde est vraiment vicieux
Et la création est une œuvre bornée.
Dieu fit la femme après la sixième journée
Et la fit, étant las de se donner du mal,
Moins bien qu'il ne créa la plante et l'animal.
Ma Lucrèce, contrainte aux amours interdites,
Que n'est-elle semblable aux fleurs hermaphrodites?
Elle devrait avoir, tel le colimaçon,
Deux sexes différents, car de cette façon
Elle-même pourrait se féconder sans crainte ;
Elle aurait engendré sans adultère étreinte,
Son âme n'aurait pas risqué les feux d'enfer,
Et mon honneur, à moi, n'en aurait pas souffert.

CALLIMAQUE

Afin de dissiper le souci qui vous hante,
Sachez l'autre vertu spéciale à la plante :
Elle épargne la femme et l'amoureux en meurt,
Car toujours la semence a tué le semeur.
La mandragore, au lit, volontiers s'évapore,
Et très subtilement, suintant de chaque pore,
Au contact naturel de la peau, son venin
S'infuse au corps de l'homme, hors du corps féminin.
L'homme, ainsi que le roi trépasse chez l'abeille,
Meurt quand l'œuvre d'amour se termine.

NICIA

A merveille,

Vous voulez que je sois proxénète et bourreau,
Et que je sois trompé par surcroît ; non, c'est trop !
La science serait une horrible sornette,
S'il fallait s'en servir en cessant d'être honnête.

CALLIMAQUE

Je vous attendais là. Vous auriez bien raison,
Si votre expérience excitait du soupçon;
Et si Florence, un jour, en était avisée,
Elle provoquerait la honte et la risée.
Mais qui donc parlera? Certes, ce n'est pas vous.
Pour votre suppléant en vos devoirs d'époux,
Il vient, puis disparaît; il décède, on l'enterre,
Et dans la tombe, il est bien forcé de se taire.
Un secret est gardé quand la mort le défend!
Nul ne saura jamais d'où viendra votre enfant :
Le cimetière excelle à garder le silence.

NICIA

Mais qui voudra jamais risquer la pestilence
Et votre mandragore et le *De Profondis*?

CALLIMAQUE

L'estomac affamé rendra les cœurs hardis.
Parmi les vagabonds pullulant sur la place,
Combien n'en est-il pas que l'existence lasse?
Va-nu-pieds, malandrins, bohémiens, flibustiers,
Si vous alliez les voir, si vous les consultiez,
Tous seraient empressés à remplir votre office.
De leurs jours malheureux faisant le sacrifice,
Du premier au dernier aucun ne sera long
A remplir, pour vous plaire, un rôle d'étalon.
Ils courront à l'amour qui vient, vaille que vaille.
Sous leurs habits troués l'idéal les travaille,
Et beaucoup, en dormant, le soir, sur les pavés,
Ont, couchés sur le dos, les yeux au ciel levés,
Imploré, dans la nuit, une vague tendresse.
C'est juste ce qu'il faut pour madame Lucrèce.
Leur dévouement est sûr si l'on y met le prix.

NICIA

Il faudrait en prendre un, s'il le faut.

CALLIMAQUE

Je l'ai pris.

NICIA

Vous l'avez pris ?

CALLIMAQUE

Pour vous, il eût été maussade
D'entrer dans le détail d'une telle ambassade.
Je l'ai menée à bien.

NICIA

Mon brave ami, merci.

CALLIMAQUE

L'homme de vos espoirs viendra, ce soir, ici,
Et vous remplacera pendant une nuitée.
Il vous sera conduit par frère Timothée.
Justement, je les vois, ils sont tous deux là-bas.

NICIA (*se lève et veut aller à sa fenêtre*)

Voyons ! l'homme est-il bien ?

CALLIMAQUE (*repoussant Nicia*)

Ne le regardez pas !

NICIA

Pourquoi ?

CALLIMAQUE

Si vous mettez le nez à la fenêtre
Votre coadjuteur pourrait vous reconnaître !
L'œuvre auquel il consent est un œuvre secret,
Allez-vous vous montrer ; alors autant vaudrait

Lui dire votre nom et le nom de Lucrèce.
Votre honneur à tous deux, par votre maladresse,
Deviendrait compromis.

NICIA (*condescendant*)

Oui, vous avez raison.
Mais dites-moi, ce gueux a-t-il bonne façon?
Le jugez-vous gaillard?

CALLIMAQUE

Oui

NICIA

D'aimable figure?
A votre avis est-il? vous comprenez...

CALLIMAQUE

J'augure
Qu'il est d'âge et de taille à faire mieux que vous
Et tant qu'il vous plaira, la besogne d'époux.

Sonnerie lointaine de cloche.

CALLIMAQUE (*à la fenêtre*)

Au loin, le couvre feu, déjà tinte à la cloche.
Avec l'ombre et la nuit le suppléant approche
Il est docile. Il attendra, dans un réduit,
Le moment d'accomplir ce qu'on attend de lui.
Le frère le soutient et le dirige. Et comme
Un bandeau très épais couvre les yeux de l'homme,
Il ne devine pas dans quel endroit il vient.
Dans quel logis va-t-il coucher? il n'en sait rien;
Et demain, reconduit loin d'ici, dès l'aurore,
Ses regards, sans bandeau, ne verront rien encore,

Sinon l'argent touché pour le bonheur qu'il eut.
Donc, voici le sauveur et voici le salut.
Le temps est excellent, ce soir, la lune est pleine,
Et madame Lucrèce, avalant d'une haleine
La drogue que voici, dans un mois, je réponds
Que vous allongerez ses cordons de jupons,
En regardant grossir votre espoir d'être père.
Il faut la décider.

NICIA

Oui, mais j'en désespère
Lucrèce n'entend rien en dehors de l'honneur.

CALLIMAQUE

En plaçant son honneur avant votre bonheur,
Elle n'agirait pas en épouse fidèle.
Du reste, nous pourrons dépêcher auprès d'elle
Le frère Timothée. Il est son confesseur.
C'est un homme de sens, de tact et de douceur,
Habile à dissiper les scrupules d'une âme ;
Mieux que vous il saura parler à votre femme.
On l'emploiera plus tard, mais vous, parlez d'abord.

NICIA

J'y pense : on pourrait faire intervenir encor
Sa mère. Elle a sur elle une influence extrême
Et pense comme vous.

CALLIMAQUE

Mais agissez vous-même
Et faites prévaloir votre seul ascendant.

NICIA

J'accepte le flacon, alors.

CALLIMAQUE

En attendant,
Moi, je vais chapitrer le frère Timothée ;
Quelque somme d'argent, aux discours ajoutée,
Excitera son zèle et c'est l'essentiel.

Entre Timothée.

TIMOTHÉE

Puissiez-vous tous entrer dans les grâces du ciel,
Mes frères, et que Dieu, toujours, vous tienne en joie.

NICIA (*regardant le flacon*)

Dire que ce liquide inconnu qui rougeoie,
Si Lucrèce le boit, a la propriété
De m'assurer demain une postérité !
Me voilà satisfait et triste, tout ensemble :
Mon avenir s'assure et pourtant il me semble
Que j'ai comme un remords qui me glace le cœur.
Je vais tuer un homme avec cette liqueur,
Et cette mandragore illogique me navre
De créer un enfant en faisant un cadavre.

CALLIMAQUE

Allez, et décidez Lucrèce, sans retard.

Exit Nicia

SCÈNE II

CALLIMAQUE, TIMOTHÉE

TIMOTHÉE

Pour un moine dévot, quel indigne avatar !
Je sens la vérité de la vieille sentence :

Un mauvais compagnon conduit à la potence.
Callimaque, mon cher, pour un homme de Dieu,
Vous me faites jouer un bien singulier jeu,
Car aider les amours d'autrui n'est pas mon rôle.

CALLIMAQUE

Tu préfères les tiens, mais je te paierai, drôle !
Persiste à me servir dans mon incognito.

TIMOTHÉE

Je suis très scrupuleux, seigneur, mais c'est plutôt
La peur de la prison que du ciel qui me trouble.

CALLIMAQUE

Tiens, voici cent ducats. Tu toucheras le double
Si tu mets, cette nuit, Lucrèce dans mes bras.

TIMOTHÉE

Hélas! votre largesse accroît mon embarras;
La puissance d'argent est toujours obéie.
Que ne suis-je resté dans ma pauvre abbaye,
A réciter mon bréviaire et mes *aves*
Plutôt que d'écouter vos discours dépravés
Et de prêter mes mains dévotes et vénales
Au triomphe de vos charnelles saturnales,
L'œuvre de chair, en mariage seulement,
Etant permis.

CALLIMAQUE

L'Eglise et son commandement
Par mes façons d'agir n'est pas contrariée.

TIMOTHÉE

Je ne vous comprends pas.

CALLIMAQUE

Lucrèce est mariée.

TIMOTHÉE

Lucrèce est mariée! Alors c'est différent;
Le péché, désormais, devient beaucoup moins grand.
Le cas fut, autrefois, jugé par un concile
Et les docteurs pensant qu'il est bien difficile
D'atteindre à la vertu complète, par pitié,
Pardonnent au pécheur ne péchant qu'à moitié.

CALLIMAQUE

Conserve tes sermons pour le temps de carême.
Tu sais que je connais Lucrèce et que je l'aime
Et que son vieil époux défend fort sa vertu.
Le travestissement promis, l'apportes-tu?
Cet habit sous lequel, ce soir, à la chandelle,
Incognito, je dois, enfin, m'approcher d'elle,
L'as-tu dans ton bissac, ô moine mendiant?

TIMOTHÉE

Je suis prêt, pour vous plaire, à tout expédient,
Et ce flasque bissac, — hélas! que le vulgaire,
Quand, en ville, je vais quêter, ne remplit guère,
Tant le monde se gâte et devient mécréant —
Des habits souhaités a gonflé son néant.
Et comme tout travail mérite récompense,
Si vous savez payer, je saurai de sa panse
Tirer, à votre guise, habits, barbe et bandeau.
Voici tout l'attirail.

CALLIMAQUE (*s'habillant*)

Prends encore ce cadeau,
O frère complaisant à l'amour en détresse!

Et si, par toi, Lucrèce enfin est ma maîtresse
Va! je restaurerai, dans ta communauté
L'autel du Dieu vivant tombant de pauvreté,
Et je redorerai la châsse et la Madone.
Regarde un peu l'aspect que cet habit me donne?
Le costume est-il bon à duper le barbon?

TIMOTHÉE

Certes, vous avez l'air d'un parfait vagabond.

CALLIMAQUE

Alors tu ne crains pas que Nicia soupçonne
Qu'il sera trompé par Callimaque en personne?
Je suis méconnaissable en cet ajustement?

TIMOTHÉE

Vous n'avez pas du tout le galbe d'un amant.

CALLIMAQUE

Lucrèce saura bien me deviner dans l'ombre.

TIMOTHÉE

Elle est au courant?

CALLIMAQUE

Non. Et pour que sans encombre
Mon projet réussisse, il faut, si son mari
D'invention ainsi que du reste tari
Et manquant d'argument comme de stratagème
Ne peut la décider, la décider toi-même;
Et j'ai compté sur toi, religieux farceur.

TIMOTHÉE

Elle m'écoutera. Je suis son confesseur.
Peut-être il vaudrait mieux qu'elle fût prévenue.

CALLIMAQUE

Elle en profiterait pour jouer l'ingénue.
De grâce, ne dis rien. Tu verras autrement
De quel feint désespoir, quel feint emportement
Elle refuserait d'être notre complice.
Afin que mon projet amoureux s'accomplisse
Il faut la ménager, parce que sa vertu
Ne veut pas défaillir sans avoir combattu.
Le scandale plutôt que la faute l'irrite,
Car Lucrèce autant qu'elle est belle, est hypocrite :
L'amour lui semblerait fade sans le remord.
Il faut laisser du champ à ses confiteor
Et qu'elle joigne enfin, cédant après la lutte,
A l'orgueil du combat le plaisir de la chute.
Mais j'entends approcher Nicia. — Plus un mot.

SCÈNE III

LES MÊMES, NICIA, LUCRÈCE

NICIA (*entrant et voyant Callimaque déguisé*)

Quel est cet inconnu?

TIMOTHÉE

Seigneur, *Ecce homo!*

NICIA

Oui, mais il est encor trop tôt pour qu'il paraisse.
Rien ne peut s'accomplir sans l'aveu de Lucrèce,
Et son consentement me semble hasardeux.
Pour que je la décide, éloignez-vous tous deux.

Callimaque et Timothée sortent.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor que précédemment.

SCÈNE PREMIÈRE

LUCRÈCE, NICIA

NICIA

Allons, ne faites pas la prude et la pécore.
La mandragore est là, buvez la mandragore;
Vous savez ses vertus, et le galant attend.

LUCRÈCE

Jamais!

NICIA

Jamais?

LUCRÈCE

Jamais!

NICIA

Ne résistez pas tant.
Je suis votre mari. Faites ce qui m'agrée.
Buvez la potion, et point de simagrée!

LUCRÈCE

Vous voulez m'éprouver. Dites la vérité?
Si vous n'avez pas foi dans mon honnêteté,
Pourquoi me proposer des choses d'épouvante?
Faites mieux. Dans la tombe enfermez-moi vivante
Ou bien murez sur moi les pierres d'un cachot;
Mais, ou tombe, ou prison, je vous crierai bien haut
Que, pour ma vertu seule injustement punie,
Je suis honnête femme et qu'on me calomnie.

NICIA

Là, là. Remettez-vous; ne criez pas si fort,
Et qui vous parle ici de prison ou de mort?
Et qui vous dit encore que vous n'êtes pas chaste?
La querelle est ailleurs. L'âge qui me dévaste
Me rend, vous le savez, impuissant à l'amour.

LUCRÈCE

Je le sais.

NICIA

C'est mon deuil. D'autre part, il faut pour
Le maintien de mon nom et l'honneur de ma race
Qu'il me naisse un enfant. C'est ce qui m'embarrasse.
Si j'étais jeune encor, je ne remettrais point
A d'autres qu'à moi seul, ce plaisir et ce soin,
Et si, pour engendrer, il suffit que l'on aime,
L'enfant qu'on vous fera, je l'aurais fait moi-même.
Vous voyez mes regrets, comprenez mes raisons.

LUCRÈCE

Sainte Vierge du ciel!

NICIA

Laissez vos oraisons.
Si le ciel répondait, il vous dirait de m'être
Agréable et de vous complaisamment soumettre.

LUCRÈCE

Quoi, subir cette honte? Allons, vous êtes fou!

NICIA

Je suis vieux et ne suis pas jaloux. Voilà tout!

LUCRÈCE

Vous me déshonorez et vous n'avez pas honte?

NICIA

J'avais votre dégoût. Et quand je le surmonte
Vous pouvez bien le surmonter à votre tour.
Ne mettons point d'honneur aux choses de l'amour.
L'honneur est un vieux mot à duper le vulgaire,
La nature l'ignore et ne s'en émeut guère,
Et, dans le grand travail de sa fécondité,
Se rit de la morale et de l'honnêteté;
Ses mains, ses larges mains cyniquement sereines,
Sèment sur l'univers les amours et les graines.
Pourquoi troubler son ordre et déranger sa loi ?
Faisons ce qu'elle fait. J'estime, quant à moi,
En savant que je suis, qu'une puissance unique
Régit la vie humaine avec la botanique ;
Et les femmes ainsi sont semblables aux fleurs :
Leurs beautés sont à nous, mais le fruit vient d'ailleurs.
Imitons sa sagesse et suivons son exemple.
Que votre honnêteté qui s'indigne contemple
Autour de chaque fleur dans le jardin qui dort

Les pollens inconnus flotter en nappe d'or.
Accuse-t-on la plante? Est-ce qu'on incrimine
Les pollens que le vent pousse hors de l'étamine
Vers des pistils lointains? Eux-mêmes, les pistils,
En s'offrant à l'amour se déshonorent-ils
Pour accueillir le germe envolé des anthères
Et sont-ils criminels et sont-ils adultères?

LUCRÈCE

A vos raisonnements subtils je n'entends rien.
Moi, je ne suis pas fleur : je suis femme de bien,
Femme de bien je veux rester. Ma renommée,
Si je vous écoutais, serait vite entamée.
Nul ne la salira, j'en jure par la croix.

NICIA

Mais nous ne crierons pas l'affaire sur les toits!
Et votre renommée, autant qu'à vous, m'est chère.
L'homme qui va venir n'est rien qu'un pauvre hère
Qui fait, pour de l'argent, n'importe quels métiers,
Empoche son salaire et se tait volontiers.
L'argent rend aisément les misères muettes.
Il viendra vous trouver sans savoir qui vous êtes,
Et les deux yeux bandés. Puis, le matin venu,
Il s'en ira de même, et ni vu, ni connu,
Qui donc saura jamais son passage? — Personne.
Je n'en soufflerai pas un mot, et je soupçonne,
Que vous, vous n'irez pas le dire aux carrefours.

LUCRÈCE

Mais les saints l'entendront, les saints ne sont pas sourds
Et le ciel qui voit tout verra notre infamie.

NICIA

Vous craignez de pécher, rassurez-vous, ma mie.
Ce que je veux de vous deviendrait un péché
Si mon auxiliaire était un débauché,
Et si j'avais pris, pour jouer mon personnage,
Quelque Français expert dans le libertinage,
Ou si je vous donnais à quelque Florentin,
Les sens incendiés d'avoir lu l'Arétin,
Et prêt à pratiquer les poses déshonnêtes
Que des graveurs lascifs montrent en leurs vignettes.
Mais l'homme de mon choix est un homme balourd
Et sans raffinement dans le travail d'amour.
Donc, ne redoutez pas enfer ou purgatoire :
Vous allez accomplir une œuvre méritoire,
Et, quand vous concevrez l'enfant dont j'ai besoin,
En me faisant plaisir, vous ne pécherez point.
Quand je suis indulgent, Dieu serait-il sévère?
Je prends le mal pour moi. Mais vous, buvez ce verre.
Cette drogue est aimable au goût et sans odeur.

LUCRÈCE

Non, je ne boirai pas l'oubli de ma pudeur.
Non, je ne boirai pas cette boisson infâme
Qui peut tuer un homme et peut perdre mon âme,
Et je remets au ciel le soin de châtier
Votre honteux moyen d'avoir un héritier.

NICIA

Votre honneur, autrefois, était un peu moins rude.
Près de certain galant vous faisiez moins la prude,
Quand je vous surpris...

LUCRÈCE

Moi! C'est faux!

NICIA

Aux bains de mer.

LUCRÈCE

Vous vous moquez ?

NICIA

Non pas, car si j'avais souffert
Vos duos, quand le soir tombait sur la falaise...

LUCRÈCE

Vous mentez !

NICIA

Vous m'auriez trompé, ne vous déplaise,
Et peut-être fait pire et sans mon agrément.
Je mis fin aux duos.

LUCRÈCE

Monsieur !

NICIA

En ce moment,
Mon oncle n'avait pas encore fait connaître
Sa despotique impatience à voir renaître
Sa race, et n'ordonnait pas que j'eusse de fils.
Votre escapade, alors, eût été sans profits.
Les temps ont bien changé.

LUCRÈCE

Mais ma vertu demeure.

NICIA

Je réclame, aujourd'hui, d'être trompé sur l'heure,
Car je me vois contraint d'accepter, à présent,

Ce qui, l'été dernier, me semblait déplaisant.
Quant à votre adultère, hélas ! je me résigne.
Résignez-vous aussi, de grâce !

LUCRÈCE

C'est indigne !

NICIA

Goûtez, puisqu'il le faut, des plaisirs interdits.
Trompez-moi, comme vous m'auriez trompé jadis.
Je prépare, en pleurant, ce triste épithalame.

LUCRÈCE

J'ai dit non, et c'est non !

NICIA

Ah ! voilà bien la femme !
Son cerveau, pour le mal toujours souple et dispos,
Ignore le talent de faillir à propos.
Puisque vous persistez à faire l'entêtée,
Je vais vous envoyer le frère Timothée.
Aux choses de l'amour, il est un très grand clerc.

LUCRÈCE

Timothée ?

NICIA

En votre âme, il saura bien voir clair.
Je l'envoyai chercher. Votre mère l'amène.
C'est un homme savant et de morale amène,
Qui sait concilier, après mûr examen,
Les intérêts du ciel et l'intérêt humain.
Je vous laisse avec lui pour qu'il vous convertisse.

LUCRÈCE (*à Timothée qui entre avec la mère*)
J'ai foi dans votre cœur et dans votre justice,
Mon père !

SCÈNE II

LUCRÈCE, SA MÈRE, FRÈRE TIMOTHÉE

TIMOTHÉE
Dieu vous ait en sa garde, ma sœur.

LUCRÈCE
Mon père, je voudrais...

TIMOTHÉE
Oui, votre confesseur
Sait ce que vous voulez de son expérience.
Votre mari m'a dit quel cas de conscience
Vous tourmente. Le cas est des plus délicats;
Aussi, toute la nuit, j'examinai le cas.
J'ai lu tous les auteurs avec leurs commentaires ;
Je n'en ai pas trouvé blâmant les adultères
Quand ils sont commandés par la nécessité.

LUCRÈCE
Est-ce possible ?

TIMOTHÉE
Plus d'un exemple en est cité.
Vous, épouse fidèle entre les plus fidèles,

Vous avez bien le droit d'imiter des modèles
Qu'avant vous imita toute la chrétienté.

LUCRÈCE

Voyons, vous plaisantez ?

TIMOTHÉE

Je n'ai point plaisanté.
De scrupule en scrupule, une âme cahotée
Peut toujours s'en fier à frère Timothée.
Il saura la conduire en son chemin ardu.

LUCRÈCE

Mais vous ne savez pas ou vous n'avez pas dû
Comprendre ce qu'on veut de moi !

LA MÈRE

Ce qu'on exige

LUCRÈCE

L'abomination en va jusqu'au prodige,
Tout de bon. Vous savez ce que mon mari veut?

TIMOTHÉE

Je sais qu'il ne faut pas vous fâcher pour si peu.

LUCRÈCE

Mais c'est le déshonneur !

TIMOTHÉE

Les choses, pour le sage,
Changent d'aspect selon l'angle qu'il envisage.
Quantité de malheurs, — effroyables de loin, —
Examinés de près, ne l'épouvantent point.

LUCRÈCE

Donc, vous me conseillez...

TIMOTHÉE

Suivez cette méthode.
Ce qui paraît souvent difficile, — est commode,
Et l'on juge excellent ce qui semble anormal.
L'effroi qu'on prend du mal est pire que le mal.

LA MÈRE

J'ai déjà dit cela, mais elle est si têtue !

LUCRÈCE

Tranchons le mot ; il faut que je me prostitue
Et lorsque mon mari est impuissant et sot,
Qu'il est faible d'amour et de raison, il faut
Que, pour le noble but de prolonger sa race,
Qu'un autre le remplace et qu'un autre m'embrasse.
Il faut qu'il se survive en devenant cocu ;
Et vous voilà d'accord afin que son écu
Ait la bâtardise à son chef, Dieu m'en garde !

TIMOTHÉE

Donc, pour en revenir à ce qui vous regarde,
Vos scrupules... Eh bien ! les auteurs que j'ai lus
Ont tous, sur ce point-là des avis absolus.
Ils autorisent tous ce qui vous scandalise.

LUCRÈCE

Et vous pensez comme eux ?

TIMOTHÉE

Les pères de l'Eglise, —
Consultez-les, au choix — prêchent en leur latin,

Qu'entre le bien certain et le mal incertain,
C'est le bien qu'il faut prendre. Or, madame Lucrèce
Agirait non point par vertu, par maladresse
En se privant d'un bien immédiat et sûr
Par crainte d'un dommage hasardeux — et futur.

LA MÈRE

Or le bien est certain.

TIMOTHÉE

Vous deviendrez enceinte.

LUCRÈCE

Enceinte !

TIMOTHÉE

Je dis bien, et, par cette œuvre sainte,
Vous suscitez une âme à Dieu notre Seigneur;
Ou je me trompe fort, ou c'est un grand bonheur.

LUCRÈCE

Par pitié !

TIMOTHÉE

Regardons l'envers de l'axiome,
Le danger. Il se peut sans doute que cet homme
Meure, qui suppléera votre époux sous le drap.

LUCRÈCE

Vous croyez à sa mort?

TIMOTHÉE

Non, il en reviendra,
Car le contre et le pour se discutent encore
Dans ce monde où rien n'est certain, la mandragore

A ses hasards ainsi que le reste ; souvent,
Tel qui sut l'affronter est demeuré vivant.

LUCRÈCE

Mais mon mari pourrait risquer cette hypothèse!

TIMOTHÉE

On comprend cependant qu'il ne soit pas très aise
D'exposer sa personne en croyant au danger.
Quant à l'acte en soi-même, il ne faut pas songer
Que ce soit un péché!

LUCRÈCE

Donc, si quelqu'un m'accole
Sans être mon mari, c'est sans péché?

TIMOTHÉE

L'Ecole
Enseigne qu'un péché résulte de l'esprit
Qui dirige le corps. Déplaire à son mari
C'est là le vrai péché, c'est la faute mortelle.
Votre condition, Dieu merci, n'est pas telle.
Soumise à votre époux jusque dans sa rigueur,
Laissez-vous devenir heureuse à contre-cœur.
Jouissez du plaisir et laissez-lui la honte.
Dieu qui voit les vertus du monde et qui les compte
Ne vous fera pas moins d'accueil au Paradis.

LUCRÈCE

Non, jamais!

TIMOTHÉE

Dans la Bible, on apprend que jadis
Les trois filles de Loth, nos antiques aïeules,
Ne se montrèrent point dévotement bégueules

Au point de refuser le commerce de chair
Avec leur propre père. Il leur était très cher.
Leur amour filial lui rendit grand service.
Le but était louable; ainsi donc point de vice.
Vous ne pécherez pas plus qu'elles n'ont péché.
Parce que vous aurez, une nuit, découché,
Vous vous imaginez que l'enfer et sa flamme
S'apprête à vous brûler pour jamais. Non, Madame.
Le ciel ne précipite aux feux de Belzébuth
Que les pécheurs pervers qui font le mal sans but.
Vous, votre but est bon : avoir de la famille.
Je réponds du pardon.

LA MÈRE

Ecoute bien, ma fille ;
Le frère Timothée excelle en bons conseils.

LUCRÈCE

Vous voulez que je cède à des avis pareils?
Ma mère, y songez-vous?

LA MÈRE

Faut-il qu'on vous contraigne
Pour suivre les leçons que ce saint homme enseigne?

LUCRÈCE

Quoi! perdre ma vertu?

LA MÈRE

Lorsque tu te défends,
Songe quel sort attend la femme sans enfants.
Un jour vient où la mort de son mari la laisse
Sans appui pour traîner sa tremblante vieillesse,
Car ses anciens amis, las de s'apitoyer,

L'abandonneront vite auprès de son foyer,
Qui la verra mourir, solitaire et marrie.

LUCRÈCE

Mère des affligés, Sainte Vierge Marie,
Puisqu'on n'a jamais vu que les endoloris
En s'adressant à vous se soient jamais mépris,
Mon cœur se brise, hélas! et ma vie est finie.
A mon âme attristée et presque à l'agonie,
Ne descendrez-vous pas apporter du secours!
O Seigneur tout-puissant, Roi des nuits et des jours,
Père compatissant de toute la nature,
Est-ce que je serai la seule créature
Mise hors de ta justice éparse en l'univers?
Les poissons dans la mer, dans la terre, les vers
Mêlent leurs humbles voix aux grandes voix des anges,
Exaltent ta bonté, célèbrent tes louanges.
Le bruit de ta pitié remplit le firmament.
Seigneur! Seigneur! pourquoi n'ai-je que le tourment,
Quand les plus petits ont le bonheur et la joie!
Regarde-moi, Seigneur, je t'en prie, et m'envoie
Ton céleste secours à l'heure du péril.
Au nom du Père, au nom du Fils.

TIMOTHÉE

Ainsi-soit-il!

LUCRÈCE

Ah! le voici venu le secours que j'espère
Et quelque ange du ciel a pris vos traits, mon père,
Pour me sauver du mal.

TIMOTHÉE

Comme votre maman,
Je crois que sans tarder, sans pourquoi ni comment,

Vous devez accorder ce que l'on vous réclame;
Vous ne damnerez pas davantage votre âme
En changeant de mari pendant quelques instants,
Que lorsque vendredi, carême et quatre-temps,
Malgré l'Eglise et Dieu, secrètement friande,
Vous négligez le jeûne et mangez de la viande.
C'est un péché, d'accord, mais aussi vous savez
Que les péchés, par l'eau bénite, sont lavés.
Le goupillon rend l'âme aussi blanche que neige.

LUCRÈCE

Que Jésus, votre fils, m'entende et me protège
O Vierge immaculée !

TIMOTHÉE

Immaculée, hé hé...
Pourtant, par l'Esprit Saint, Joseph fut suppléé :
L'exemple vient de haut, la leçon est très claire,
Et vous voyez par là que l'Eglise tolère
Le changement d'époux quand il en est besoin
L'Evangile le dit. Ne le suivrez-vous point?
D'avance il vous excuse et parle par ma bouche.
Ecoutez mes conseils, ne soyez pas farouche.

LUCRÈCE

Un moine! vous ! tenir de semblables propos !

TIMOTHÉE

Un exégète adroit met son âme en repos
Quand il explique un texte avec un peu d'adresse :
Faites ce que vous dit l'Evangile, Lucrèce.

LUCRÈCE

Vous prétendez qu'il faut boire la potion ?

LA MÈRE

Boire ou ne boire pas. Voilà la question
Moi, je suis pour qu'on boive...

LUCRÈCE

Hélas!

LA MÈRE

La médecine
Ne vous veut pas de mal avec cette racine
Dont le suc, pour l'amour, est très substantiel.

LUCRÈCE

Est-ce vous qui parlez?

LA MÈRE

Moi-même. Plût au ciel
Qu'autrefois ces produits qu'aujourd'hui l'on débite
Aient été distillés dans une cucurbite.
Pour avoir du plaisir, je les aurais tous bus.
Les amants de mes bras seraient sortis fourbus,
Pleins d'heureuse fatigue et de concupiscence.
On n'exige point tant de votre complaisance,
Mais buvez.

LUCRÈCE

Non, jamais!

LA MÈRE

O liquide d'amour!
Si je n'avais pas peur d'être trop vieille pour
Eveiller à présent les tendresses d'un homme,
Comme je te boirais sans hésiter, et comme
Dans le flacon vidé je ne laisserais rien!

TIMOTHÉE

Lucrèce, allons buvez, car c'est pour votre bien.

LA MÈRE

Pour votre bien tout seul, hélas !

LUCRÈCE

Je vous salue,
Marie, ô vierge et mère entre toutes élue.

LA MÈRE

Voici la mandragore et laissez vos *aves*.

TIMOTHÉE

Votre mari l'ordonne.

LA MÈRE

Et moi, je veux. Buvez.

LUCRÈCE (*buvant*)

Le péché soit pour vous.

LA MÈRE

D'accord.

TIMOTHÉE (*regardant le flacon*)

Plus une goutte.

LA MÈRE

Bien. Mais comme la Vierge, ici, verrait, sans doute,
En persistant à regarder de ce côté,
Des spectacles blessants pour sa pudicité,
Afin que sa vertu ne souffre aucun dommage,
Mon père, vers le mur, retournons son image.

TIMOTHÉE

Eteignons la veilleuse. On y verra bien moins,
Et l'on pèche bien mieux en péchant sans témoins.

La mère aidée de frère Timothée retourne la statuette.

LA MÈRE

Voici l'homme qui vient. Je vais ouvrir la porte.

Callimaque apparaît les yeux bandés.

TIMOTHÉE *(à Lucrèce)*

Je vais prier le ciel pour qu'il vous rende forte !

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor que précédemment.

SCÈNE PREMIÈRE

CALLIMAQUE, LUCRÈCE

CALLIMAQUE

N'ayez pas peur, Lucrèce, et donnez-moi la main.

LUCRÈCE

Si vous avez encore quelque chose d'humain,
Si vous avez des yeux pour voir, et, pour entendre,
Des oreilles, s'il vous reste encore un cœur tendre,
Si vous croyez qu'au ciel le mal est châtié,
Comprenez ma misère et m'ayez en pitié.
Je suis, vous le voyez, une humble créature,
Qu'un mari criminel pousse à la forfaiture.
Au nom de la justice et de mon cœur martyr,
Epargnez-moi, de grâce, et laissez-moi partir.

CALLIMAQUE

Voilà de bons propos. J'aime assez que l'amante
Avant l'effusion s'effraie et parlemente,

Et fuie à l'instant même où l'on croit la saisir :
L'amour qui temporise avive le plaisir ;
La plus belle, souvent, devient la plus rebelle.

LUCRÈCE

Ah ! s'il en est ainsi, j'ai honte d'être belle.
Vous m'avez vue? Où donc ? Je ne sors pas souvent,
Mais si, sur le chemin qui conduit au couvent
Où je vais à confesse et je fais mes neuvaines,
Le feu d'amour soudain s'alluma dans vos veines,
Quand le hasard vous fit passer à mon côté,
Du mal qu'elle a causé, châtiez ma beauté.
Si j'ai pu, malgré moi, vous inciter au vice,
J'accepte que, par vous, le ciel vengeur sévisse
Et, même inconscients, punisse mes péchés.
Prenez ces yeux pervers et me les arrachez,
Et si ma bouche appelle aux baisers, cette bouche
Que la poix enflammée et la brûle et la bouche,
Et la rende à jamais muette aux doux aveux.
Si mes cheveux vous ont séduit, que mes cheveux
Dénoués en flot d'or dans la nuit de l'alcôve,
Tombent sous les ciseaux, et que ma tête chauve
Ressemble aux crânes morts exhumés des tombeaux !
Et si, par aventure, en mon corps en lambeaux,
Il demeurait encore quelque charme pour plaire,
Acharnez, sur ce reste, un reste de colère.
Enlaidie à jamais, j'accepte avec bonheur
De voir disgrâcier mon corps, – non mon honneur !

CALLIMAQUE

Votre vertu, Lucrèce, aisément déraisonne.
Vous parliez autrement, jadis ; votre personne

Etait, aux bains de mer, moins hostile à l'amour.
Souvenez-vous.

LUCRÈCE

De quoi ?

CALLIMAQUE

Dans le déclin du jour,
A l'heure où le ciel gris se mêle à la mer grise,
Redoutant l'escapade et craignant la surprise,
Sur la plage où l'oiseau de mer jette son cri,
Vous erriez, et très loin — et sans votre mari.
Vous ne marchiez pas seule, au milieu du silence,
Et pour tromper l'époux avec sa surveillance,
La vague, complaisante aux amants épiés,
Sur le sable, effaçait la trace de vos pieds.
Vous croyant bien cachée à l'abri d'une roche,
Et ne repoussant plus le galant qui s'approche
Vous n'avez pas osé lui défendre d'oser.
Le phare, en s'allumant, éclaira son baiser,
Le vôtre, avec effroi, s'arrêta sur vos lèvres,
En gagnant, avec peine, la falaise où les chèvres
Paissaient, vous n'avez plus parlé dans ce soir-là.
Votre mari jaloux avec vous s'en alla
Le lendemain. Pourquoi ? Vous le savez peut-être.

LUCRÈCE

Ce que mon confesseur n'a jamais pu connaître,
Ces intimes secrets par moi si bien gardés,
Pour les savoir, qui donc êtes-vous ?

CALLIMAQUE

Regardez.
C'est moi qui vous ai dit autrefois : Je vous aime.

LUCRÈCE

Callimaque !

CALLIMAQUE

Eh bien ! oui, Callimaque lui-même.

Il ôte son bandeau.

LUCRÈCE

Fuyez ! Si mon mari vous trouvait aujourd'hui
Près de moi...

CALLIMAQUE

Près de vous, c'est lui qui m'a conduit.
J'ai connu son dessein, j'exploite sa sottise.
Quand, toujours travaillé de l'étrange hantise
D'avoir un héritier, son projet saugrenu
Etant de vous livrer même au premier venu,
En ce premier venu, je me grime à sa guise :
Le frère Timothée aidant, je me déguise.
Nicia, n'ayant vu sous mon accoutrement,
Qu'un gueux propre à tout faire, et non pas un amant,
M'ouvre enfin sa maison qu'il tenait si bien close;
Et c'est grâce à ses soins imbéciles que j'ose
Venir vous réclamer le baiser qui m'est dû.
Depuis l'été dernier je l'ai bien attendu,
Lucrèce. (*Il embrasse Lucrèce.*)

LUCRÈCE

Malheureux, j'ai bu la mandragore !

CALLIMAQUE

La mandragore ?

LUCRÈCE

Hélas !

CALLIMAQUE

C'est une farce encore
Et vous voyez un nouveau tour de ma façon.

LUCRÈCE

Alors, ce que j'ai bu?

CALLIMAQUE

Ce n'est pas un poison !
Pour tromper Nicia jusqu'en sa botanique,
Je lui persuadai que cette plante unique,
En liqueur concentrée, est un médicament
Favorable à l'amour et nuisible à l'amant.
De plus, je le prévins que son suc s'évapore,
Et très subtilement sortant de chaque pore
Pour tuer le galant, fuit le corps féminin.
Acceptant les vertus, il eut peur du venin,
Et craignant les effets mortels de la racine,
Il s'en alla chercher sur la place voisine
Quelqu'un qui, dans vos bras, osât le remplacer.
Me voici. Vous pouvez me rendre mon baiser :
Si j'en meurs, ce sera, non de mal, mais de joie.

LUCRÈCE

Callimaque adoré, c'est le ciel qui t'envoie !
Car Dieu, certainement, pour me venger, là-haut,
Aveugla mon époux et le fit idiot.
Il a, pour notre amour, tout concerté d'avance.
Avec lui, Timothée était de connivence ;
Ma mère interprétait sa sainte volonté,
En donnant ces conseils que mon cœur révolté,
Sourd aux célestes voix, naïf jusqu'au blasphème,
Repoussait, sans savoir qu'il venait de Dieu même ;
Et puisque le Très-Haut par leur bouche parla,

J'obéis. Le baiser que tu veux, le voilà,
Callimaque !

CALLIMAQUE

Lucrèce !

LUCRÈCE

Il faut bien se soumettre.
Puisque Dieu l'a voulu, sois à jamais mon maître !
Aimons-nous, aimons-nous, puisqu'ils le veulent tous,
Et cette nuit d'amour, que mon stupide époux
Imaginait devoir être unique en ma vie,
Par d'autres nuits d'amour sera bientôt suivie,
Oui, le bonheur présent aura des lendemains.
Tu reviendras ici par de dignes chemins,
Non point comme un voleur qui se cache et se grime,
Et qui marche à l'amour ainsi qu'on marche au crime,
A pas sournois, vêtu d'un travestissement,...
Non ! non ! Tu reviendras me voir ouvertement.
Je veux que mon mari tout en reconnaissance
Accepte en sa maison tous les jours ta présence.
Tu seras avec lui compère et compagnon.
Puisqu'il t'employa pour perpétuer son nom
C'est le moins qu'en savant déférent, il honore
Le grand docteur qui sut trouver la mandragore.
Puisqu'il nous fait aimer dans l'ombre, faisons mieux :
Sans qu'il soupçonne rien aimons-nous sous ses yeux !

CALLIMAQUE

Lucrèce de mon cœur !

LUCRÈCE (*à la fenêtre*)

Le jour vient, il me semble,
On aurait du soupçon en nous voyant ensemble.
Tu vins incognito, va, pars incognito.

CALLIMAQUE

Adieu, Lucrèce, adieu !

Il remet son bandeau.

LUCRÈCE

Non pas, mais à tantôt.

SCÈNE II

LES MÊMES, NICIA (*qui se heurte à Callimaque*).

NICIA (*une lampe à la main*)

Qui va là?... Bien, c'est vous. Hé! le coquecigrue,
S'il vous plaît, il est temps de regagner la rue.
L'ouvrage est fait ?

LUCRÈCE

Bien fait :

NICIA

Alors, donnant, donnant,
Voici l'argent promis. Décampez maintenant :
Emportez ce secret avec vous dans la terre.

CALLIMAQUE

Je suis homme d'honneur et jure de me taire.

Il sort, en affectant de chanceler,

SCÈNE III

LUCRÈCE, NICIA.

NICIA

Avez-vous remarqué les effets du poison?

LUCRÈCE

Hélas!

NICIA

J'ai du remords pour ce pauvre garçon.
Comme la mandragore aisément l'extermine!
Il m'épouvante avec la pâleur de sa mine,
Et j'admire, avec peur, à quel point le galant,
Si gaillard à l'entrée, est faible en s'en allant.
C'est moi qui l'ai tué par amour pour la vie...

LUCRÈCE

Il ne tient pas debout. En chemin, il dévie.

NICIA

Et je crains le succès d'un remède malsain
Qui me fait père, hélas! et me fait assassin.
J'ai beau penser alors que cet homme chancelle,
Que sa condition de moribond est celle
Où j'eusse été réduit en n'étant pas prudent,
Qu'à sa place j'aurais pu mourir. Cependant
Je ne me défends pas d'une envieuse idée.
Il vous a possédée! Il vous a possédée!
Ce que je ne peux faire, ô Lucrèce au beau corps;

Et c'est joyeusement qu'il pourra, chez les morts,
Dans son rêve assouvi, se changer en squelette.

SCÈNE IV

LES MÊMES, CALLIMAQUE

CALLIMAQUE (*entrant. Costume de docteur.*)

La mandragore agit et la cure est complète.
Vous aurez un garçon.

NICIA

Mais, entre nous, je crois
Que l'homme de hasard en prit plus d'une fois.

CALLIMAQUE

Vous aurez deux garçons, alors. Double baptême!

LUCRÈCE

Le docteur Callimaque inventa ce système,
Et c'est grâce à l'esprit de cet homme de l'art
Que vous aurez bientôt, en devenant vieillard,
Des fils pour appuyer vos pas et leur faiblesse.

NICIA

A quoi bon deux bâtons? Je n'ai qu'une vieillesse.
Un seul aurait suffi.

LUCRÈCE

Ne vous plaignez de rien,
Ne vous reculez point du bonheur quand il vient,

Puis, au savant docteur, donnez sa récompense :
Il l'a bien méritée.

NICIA

Encore que je pense
Qu'il m'a fait trop heureux; à ma table, ce soir,
Pour le mieux honorer, je veux le faire asseoir.
Dans la ville partout, je ferai son éloge
Et de plus, je prétends qu'en ma maison il loge.

CALLIMAQUE

Je ne sais si je dois ; et l'honneur qu'on me rend
Pour un mince travail est un loyer trop grand
Tout le mérite ici vient de la mandragore.

NICIA (*à Lucrèce*)

Insistez.

LUCRÈCE

Vous feriez, en hésitant encore,
D'un jour de grand bonheur, un jour de grand chagrin.

CALLIMAQUE

Vrai, vous me confondez !

NICIA

Vous serez le parrain
De mes enfants futurs. Ils vous devront la vie.
Acceptez.

CALLIMAQUE

Non, c'est trop.

LUCRÈCE

C'est moi qui vous convie.

NICIA

Et moi, je vais aller chercher dans mes celliers
Derrière les fagots de vieux crus oubliés.
Ces crus sont excellents, votre science est haute.
Au savant Callimaque, on les boira, mon hôte.

CALLIMAQUE

Si j'étais seul en jeu, je refuserais, mais
Par respect d'intérêts plus fiers, je me soumets.
Puisque de la science, ici, je suis l'image,
Au nom de la science, acceptant votre hommage,
Je prendrai, près de vous, logement et repas.

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MÈRE, FRÈRE TIMOTHÉE

LA MÈRE

Et frère Timothée?

LUCRÈCE

On ne l'oubliera pas.

TIMOTHÉE

Et vous aurez raison, car sa misère est grande.
La recette n'est plus productive à l'offrande,
Le culte délaissé ne fournit que très peu,
Et le couvent vit mal, quand on refuse à Dieu.
Puisqu'il me fut donné, dans un cas d'exégèse,
D'émettre, par bonheur, un avis qui vous plaise,

Un avis délicat entre les délicats,
La consultation vaut bien quelques ducats.

LUCRÈCE (*lui donnant une bourse*)

Comment donc !

TIMOTHÉE

Je m'en vais prier Dieu qu'il accorde
A vos grands cœurs sa grâce et sa miséricorde,
Et que la mandragore, exerçant sa vertu,
Vous donne des enfants à couches-que-veux-tu !

LA MÈRE (*à frère Timothée*)

Remercions le ciel ! — Pour que la Vierge voie
Ce dénoûment où tout s'achève dans la joie,
Et qui, pour ses regards, n'a plus rien de blessant,
Tous deux, retournons-la dans sa niche, à présent.

La mère et frère Timothée montent au fond et retournent la Vierge devant laquelle, à genoux, ils disent des actions de grâce.

Pendant ce temps, Nicia, Lucrèce et Callimaque s'avancent vers le public et disent chacun à son tour.

NICIA

Si parmi vous il est des sages,
Qu'ils retiennent les seuls passages
Où la sagesse aura parlé ;
Pour l'amateur de gaillardise,
Qu'en souriant, il se redise
Le couplet qu'il trouva salé.

LUCRÈCE

J'espère ainsi que cet ouvrage
Des sages aura le suffrage

Avec le suffrage des fous.
De la sorte, la comédie
Ne peut manquer d'être applaudie
Et nous serons satisfaits tous.

CALLIMAQUE

Daignez la bien accueillir, comme
Elle fut accueillie, à Rome
Par Léon Dix, — le Pape — quand,
Un jour de gaîté, notre Maître
Machiavel, osa la mettre
Sur la scène du Vatican.

RIDEAU

SOIR DE FÊTE

Comédie en un acte

en prose

PERSONNAGES

HECTOR LESCRINIER..	74 ans
HIPPOLYTE LE MAZU (personnage muet)	70 ans
AMÉLIE LESCRINIER	72 ans
MADEMOISELLE CHARPILLENNE..	68 ans
MADAME VEUVE BANCE	25 ans

A Paris, en 1892

SOIR DE FÊTE

Un appartement bourgeois des plus modestes. A droite, un lit en acajou. A gauche, un autre lit également en acajou ; l'un et l'autre ont à leur chevet une table de nuit ronde, aussi en acajou. — Porte à gauche, au fond. — Au fond, en face, une cheminée ; à droite et à gauche de la cheminée, les portraits, grandeur nature, de M. et Mme Lescrinier, quand ils étaient jeunes (costumes de 1842). De chaque côté de la cheminée, un buffet, un secrétaire. Sur la cheminée un calendrier éphémérides, avec cette date : 5 mai. — A gauche, au premier plan, une fenêtre. — A droite, au même plan, un baromètre. — Indication du spectateur. — Au milieu, une table recouverte d'une toile cirée.

Au lever du rideau, M. Lescrinier est assis auprès de la fenêtre. Il tient un journal et lit aux dernières lueurs du soleil couchant. Mme Lescrinier, au milieu du théâtre, met des tasses sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE

M. LESCRINIER, Mme LESCRINIER

MME LESCRINIER (*posant, une à une, des tasses sur la table*). — Lescrinier?

LESCRINIER (*lisant le journal*). — Ma bonne?

MME LESCRINIER. — La nuit tombe, Hector, et tu

devrais cesser de lire. Dans tes lectures, tu perdras ce qui te reste d'yeux, à ton âge...

LESCRINIER. — Laisse-moi, Amélie. Je n'ai rien dit quand, tout à l'heure encore, tu travaillais à un ouvrage de broderie. La vue n'est déjà plus si bonne, à ton âge...

MME LESCRINIER. — Aussi, j'ai quitté ma broderie. Allons, à ton tour, quitte ton journal.

Elle tente de lui enlever le journal des mains.

LESCRINIER (*se défendant*). — Non, non. Attends que je finisse le feuilleton.

MME LESCRINIER. — Tiens, au lieu de lire ton feuilleton, aide-moi à préparer notre petite réception.

LESCRINIER. — Quelle réception?

MME LESCRINIER. — Tu n'as donc pas regardé la date de ton journal?

LESCRINIER. — Non.

MME LESCRINIER. — Eh bien, regarde le calendrier; c'est aujourd'hui le 5 Mai.

LESCRINIER. — Oui, c'est vrai, le 5 Mai. Après?

MME LESCRINIER. — Eh bien, c'est aujourd'hui l'anniversaire de notre mariage; et en t'intéressant aux chimériques aventures de personnages que tu ne connais pas, tu oublies...

Mme Lescrinier a pris le journal des mains de son mari. Peu à peu, à gauche, elle s'est approchée du secrétaire ouvert.

LESCRINIER. — Mets bien le journal, sur la pile, avec les autres, pour que je le retrouve sans peine.

MME LESCRINIER (*plaçant le journal*). — Là, tu vois, il est là, sur le secrétaire, près de tes lunettes.

LESCRINIER. — Merci... Et qu'est-ce que tu disais, que j'oublie?

MME LESCRINIER. — Tu oublies que nos deux derniers amis, M. Le Mazu et Mlle Charpillenne, comme ils ont coutume de faire chaque année, à pareille époque, viendront passer la soirée, prendre le thé et jouer au loto avec nous. Les tasses sont mises, le loto est prêt. La concierge montera tout à l'heure et nous apportera un gâteau et du malaga. Tiens, veux-tu me donner la théière en argent?

LESCRINIER. — La théière de cérémonie. Où est-elle la théière?

MME LESCRINIER. — Là, devant toi, en haut, sur la dernière étagère du buffet.

LESCRINIER. — Hé! Hé! Il paraît qu'on va mettre les petits pots dans les grands.

Il est arrivé auprès du buffet, au fond, monte sur une chaise, étend le bras : la théière tombe.

MME LESCRINIER. — Quoi donc? Qu'est-ce qui se passe?

LESCRINIER. — C'est ma douleur... Quand j'ai voulu lever le bras pour prendre la théière, pas moyen... Le temps va changer, vois-tu.

MME LESCRINIER. — Et voilà la théière toute bossuée.

LESCRINIER. — Et ma douleur revenue.

MME LESCRINIER (*tenant la théière*). — Un ustensile qui nous servait depuis si longtemps!...

LESCRINIER (*se tenant l'épaule*). — Ma douleur, je croyais bien que j'en étais quitte; il y avait si longtemps que je n'en avais souffert!

Mme Lescrinier. — Une théière qui datait de 1842, l'époque de notre mise en ménage ; c'était Le Mazu qui nous l'avait donnée.

Lescrinier. — Et Mlle Charpillenne aussi.

Mme Lescrinier. — Oui, ils s'étaient cotisés. Ils s'étaient cotisés aussi pour nous faire faire nos portraits en peinture.

Elle montre les portraits pendus au mur du fond.

Lescrinier. — Oh ! je souffre, je souffre !

Mme Lescrinier. — Mon pauvre ami.... veux-tu que je te frictionne?

Lescrinier. — Tu veux bien?

Mme Lescrinier (*le frictionnant*). — Si je veux ! Maintenant, te sens-tu un peu mieux?

Lescrinier. — Oui et non ; ça me fait toujours mal, cependant je suis plus à l'aise. (*Allant au baromètre en remettant sa manche d'habit*). Parbleu ! je m'en doutais, le baromètre baisse, le beau temps, ne durera pas.

On frappe à la porte.

Lescrinier. — J'entends des pas dans l'escalier. Est-ce que ce seraient déjà nos invités?

Mme Lescrinier. — Nous sommes prêts. Ils peuvent entrer.

SCÈNE II

LES MÊMES, Mme BANCE

Mme Bance (*entrant. Elle est de physionomie éveillée, dans une toilette de deuil*). Voilà le malaga, et puis voici le gâteau.

Mme Lescrinier. — Tiens! Comment c'est vous, mademoiselle Robet?

Mme Bance. — Madame veuve Bance, s'il vous plaît!

Lescrinier. — C'est vrai, nous oublions toujours que vous avez été mariée.

Mme Bance. — Oh! pas longtemps; j'ai été si vite veuve!

Mme Lescrinier. — C'est ce qui cause souvent notre erreur; nous avons peine à nous figurer que vous n'êtes plus la petite fille que nous avons vu naître.

Lescrinier. — La petite fille que nous avons vu jouer dans la loge de sa maman la concierge, car il y a trente ans que nous sommes ici, locataires dans la maison.

Mme Lescrinier. — Nous y sommes venus à l'époque où Lescrinier et moi, à cause de mauvaises affaires, nous avons préféré quitter notre maison de commission.

Mme Bance. — Oh! je sais bien, et depuis ce temps-là vous n'avez pas cessé d'habiter le même appartement...

Mme Lescrinier. — Mais comment se fait-il que vous soyez ici, aujourd'hui, et que vous ayez fait nos courses. Vous vous êtes donc dérangée pour venir nous souhaiter notre cinquantième anniversaire.

Mme Bance. — Pas tout à fait. Vous savez bien, puisque vous me connaissez depuis vingt-cinq ans : j'ai toujours été franche. Maman est malade, aujourd'hui, elle ne peut pas quitter sa loge. Elle, non plus, n'est plus jeune...

MME LESCRINIER. — Pourtant, elle avait, comme de coutume, fait notre ménage, ce matin... le ménage qu'elle fait depuis trente ans !

MME BANCE. — Mais, dans l'après-midi, ses douleurs l'ont reprise.

LESCRINIER. — Elle est comme moi. Il y a si longtemps qu'elle en souffre !

MME BANCE. — Et elle se désolait, la pauvre femme, à cause de ses malheureuses jambes qui refusaient de la porter : c'est ce qui l'a empêchée d'aller, comme les autres fois, vous chercher le gâteau et le malaga de votre anniversaire. Alors, comme j'étais venue la voir, c'est moi qui me suis chargée de la commission. Et voilà.

Elle montre ce qu'elle a apporté.

MME LESCRINIER. — Croyez-vous que tout cela soit aussi bon que d'ordinaire?

MME BANCE. — Pourquoi pas? Je m'y connais, allez, il y a des jours où, moi aussi, je suis gourmande.

LESCRINIER. — D'ailleurs, si la marchandise était mauvaise, tant pis pour vous, car il faudra que vous en mangiez.

MME LESCRINIER. — Oui, puisque vous remplacez votre maman, vous viendrez comme elle, les autres années, boire à notre santé un petit verre de malaga.

LESCRINIER. — Nous y comptons absolument.

MME BANCE. — Je ne dis pas non; mais pas maintenant, par exemple : il faut que j'aille allumer le gaz dans l'escalier. Comptez sur moi, à dix heures, quand je monterai pour l'éteindre.

MME LESCRINIER. — N'ayez pas peur, du reste, on vous gardera votre part.

LESCRINIER. — Une grosse part pour vous et votre pauvre maman.

Pendant ce dialogue, la nuit est venue peu à peu, Mme Lescrinier prend une lampe, la pose sur la table et se dispose à l'allumer.

MME BANCE. — Vous permettez que je vous aide? (*On frappe à la porte*). Mais je crois qu'on frappe.

Elle ouvre la porte ; une petite vieille entre.

SCÈNE III

LES MÊMES, Mlle CHARPILLENNE

MLLE CHARPILLENNE. — On peut entrer, n'est-ce pas? On ne risque pas de vous surprendre ; vous n'êtes plus des amoureux...

MME LESCRINIER. — Ah ! voilà Mlle Charpillenne.

LESCRINIER. — Bonjour Mademoiselle Charpillenne.

MLLE CHARPILLENNE. — Bonjour, ma chère amie. (*Elle embrasse Mme Lescrinier.*) Bonjour, cher ami. (*Elle embrasse M. Lescrinier.*)

MME LESCRINIER. — Eh bien, et votre mois de Marie, Mademoiselle Charpillenne, vous l'avez donc encore une fois manqué pour nous?

LESCRINIER. — C'est gentil, ça, de nous préférer au bon Dieu.

Mlle Charpillenne. — Oh! je ne vous préfère pas, je vous fais marcher ensemble. J'arriverai en retard, voilà tout, comme j'arrive en retard depuis trente ans le même jour du mois de mai. J'en serai quitte pour ne pas entendre le chant des motets, ni le sermon non plus. Je serai encore assez à temps dans l'église pour assister au salut solennel et à la bénédiction; je reviendrai ensuite faire avec vous le petit loto accoutumé. Et ça va bien?

Lescrinier. -- Toujours mes douleurs...

Mlle Charpillenne. — Toujours, alors... Et Le Mazu, il n'est pas encore arrivé?

Mme Lescrinier. — Non, pas encore.

Lescrinier. — C'est même extraordinaire.

Mlle Charpillenne. — Oui, c'est très extraordinaire.

Mme Bance (*qui a fini d'allumer la lampe.*) — Maintenant, je vous laisse.

Mme Lescrinier. — Vous ne voulez pas goûter tout de suite à notre gâteau?

Mme Bance. — Non, non, merci, je ne peux pas. Il faut que je m'en aille; pendant que je m'amuse ici, la loge est sans garde. (*Prenant les mains de M. et Mme Lescrinier et les réunissant dans les siennes*). Ah! mon bon Monsieur et ma bonne Dame, comme vous êtes gentils comme ça, cœur à cœur, l'un auprès de l'autre! Penser que si Bance n'était pas mort, après cinquante ans, nous aurions pu célébrer un anniversaire comme le vôtre. Décidément, dans la vie, on a bien raison de dire : il n'y a pas de bonheur pour tout le monde... A tout à l'heure!

Elle sort. Au loin, une horloge sonne dans la nuit qui augmente.

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins Mme BANCE

MLLE CHARPILLENNE (*au fond*). — Qu'est-ce qui sonne?

MME LESCRINIER. — On dirait huit heures.

LESCRINIER. — Oui, c'est bien huit heures, l'heure à laquelle, jadis, arrivait toujours Le Mazu.

MME LESCRINIER. — Il était si ponctuel.

MLLE CHARPILLENNE. — Comment se peut-il faire qu'il nous manque de parole aujourd'hui.

MME LESCRINIER. — Il demeure si loin, maintenant, que lorsqu'il vient encore nous rendre visite, il est obligé de coucher à Paris, où il a gardé un petit pied-à-terre.

LESCRINIER. — Quelle singulière idée il a eue d'aller habiter là-bas, à Neuilly-Plaisance, si loin de toute station de chemin de fer!

MLLE CHARPILLENNE. — Quand c'est si ennuyeux de déménager et de quitter toutes ses relations!

LESCRINIER. — C'est bien mauvais signe quand, à nos âges, on éprouve ainsi, sans raison, le besoin de changer de place.

MME LESCRINIER. — Oui, c'est ordinairement qu'on n'est pas loin de partir, une fois pour toutes, pour le voyage dont on ne revient pas.

LESCRINIER. — La dernière fois que Le Mazu a dîné ici, je ne lui ai pas trouvé bonne mine.

Mlle Charpillenne. — Malade! vraiment vous croyez qu'il serait malade?

Mme Lescrinier. — Dame, ma chère amie, la maladie est si naturelle.

Lescrinier. — Surtout à nos âges.

Mlle Charpillenne. — C'est vrai, vous avez raison, à nos âges...

Mme Lescrinier. — Mais qu'est-ce que vous cherchez donc dans votre sac, Mademoiselle Charpillenne? vous êtes là qui bouleversez tout : votre chapelet, votre paroissien, votre mouchoir, vos socques?

Mlle Charpillenne. — Ce que je cherche! Mais le petit cadeau que j'ai coutume de vous faire, tous les ans, à pareille époque.

Lescrinier. — Cette bonne demoiselle Charpillenne!

Mme Lescrinier. — Je parie que vous avez encore fait des folies.

Mlle Charpillenne. — Mais pas du tout!

Elle tire un flacon enveloppé dans du papier.

Lescrinier. — Alors, qu'est-ce que c'est que ça?

Mlle Charpillenne. — Ça?

Mme Lescrinier. — Oui, ça?

Mlle Charpillenne. — Ça, c'est un remède dont j'avais vu l'annonce dans le journal : c'est pour les rhumatismes. Moi j'ai essayé de cette liqueur-là : quelques gouttes dans un verre d'eau, quand on sent que la crise va se déclarer. Ça m'a fait beaucoup de bien. Alors, je me suis dit : j'en ferai cadeau d'une fiole aux Lescrinier, pour leur fête. Et voilà. Est-ce que l'autre fois, vous ne vous plaigniez pas de votre bras?

Lescrinier. — Comme vous dites, hélas!

Mme Lescrinier. — Et, pas plus tard que tout à l'heure, il a fallu que je le frictionne.

Mlle Charpillenne. — Eh bien, faites-lui boire de ça. La dose est inscrite sur l'étiquette, et vous me donnerez des nouvelles de la guérison.

Mme Lescrinier. — Cette bonne demoiselle Charpillenne!

Lescrinier. — Merci, Mademoiselle Charpillenne.

Mlle Charpillenne. — Ne me remerciez pas, allez. De temps en temps, il faut bien se rendre quelques services. (*Elle remet les objets dans son sac, puis, descendant en scène.*) Mais, tout de même, il n'arrive pas vite votre Le Mazu.

Lescrinier. — Il est pourtant près de huit heures et demie.

Mme Lescrinier. — Qu'est-ce que vous voulez? nous nous résignerons à faire notre petite fête sans lui.

Mlle Charpillenne. — Ecoutez, on dirait qu'on entend monter dans l'escalier.

Mme Lescrinier. — Je ne reconnais guère son pas.

Lescrinier (*allant à la porte et l'ouvrant*). — C'est toi, Le Mazu?

La porte est ouverte toute grande sur la nuit de l'escalier. Grand silence.

Lescrinier. — Nous nous étions trompés.

Mme Lescrinier. — Il n'y a personne!

Mlle Charpillenne. — Personne! (*Montant vers la fenêtre et regardant dans la rue.*) Dans la rue non plus, là-bas, nulle part, il n'y a personne.

Lescrinier (*fermant la porte d'un air découragé*). — A l'heure qu'il est, maintenant, je crois bien que Le Mazu ne viendra plus.

Mme Lescrinier. — Il faut en prendre notre parti ; mettons-nous à table, ça le fera peut-être venir. Mademoiselle Charpillenne, voulez-vous vous placer à côté de mon mari, à sa droite.

Mlle Charpillenne. — Alors, je coupe le gâteau; on va lui laisser sa part à ce pauvre Le Mazu... Mais comment se fait-il qu'il n'ait pas prévenu?

Mme Lescrinier. — Un homme si délicat.

Lescrinier. — C'était un fidèle, pourtant.

Mlle Charpillenne. — Jusqu'ici, jamais il n'avait manqué.

Mme Lescrinier. — Et quelquefois même, vous vous souvenez, il allait jusqu'à faire des vers.....

Lescrinier. — C'était presque un poète, tout employé à l'Assistance Publique qu'il était, et je comprends très bien le gouvernement qui l'avait nommé officier d'Académie.

Mlle Charpillenne. — Et farceur, avec cela ! C'est lui qui, dans sa recette de chaque soir, au contrôle des théâtres, avait imaginé de recueillir pour moi les pièces de vingt centimes en argent, pour que je les donne à la quête dans les églises, parce qu'à la lueur des cierges, le soir, elles faisaient autant d'effet que les pièces de dix sous.

Lescrinier. — La vérité est qu'il n'aimait pas les prêtres.

Mlle Charpillenne. — Ce n'était pourtant pas qu'il manquât de religion.

Mme Lescrinier. — Oui, mais il croyait que l'une peut bien aller sans les autres.

Mlle Charpillenne. — Vous vous souvenez des belles chansons qu'il nous chantait là-dessus.

Lescrinier. — Pardieu ! si je m'en rappelle (*chantant*) :

Je n'eus jamais laissé faire
Un autre que le curé,

Mme Lescrinier

D'un autre que du vicaire
Je ne l'eus pas enduré.

Mlle Charpillenne

C'est la faute du vicaire
C'est la faute du curé.

M. et Mme Lescrinier avec Mlle Charpillenne (*ensemble*)

C'est la faute du vicaire
C'est la faute du curé.

Lescrinier. — Et maintenant, nous voici tout seuls à chanter la chanson que nous répétions en chœur avec lui.

Mme Lescrinier. — J'avais bien remarqué que depuis le temps où il était forcé de prendre sa retraite, il faisait peine à voir.

Mlle Charpillenne. — Il était comme moi, il se courbait.

Lescrinier. — Dame, nous avons été à l'école ensemble; il est comme moi : il y a longtemps qu'il a cessé d'être jeune.

Mlle Charpillenne. — Quel dommage, un si bel homme !

Lescrinier et Mme Lescrinier. — Ah ! Mademoiselle Charpillenne ! voyons, mademoiselle Charpillenne !...

Mlle Charpillenne. — Je dis un bel homme, comme j'aurais dit autre chose, simplement pour dire la vérité ; mais, au fond, depuis longtemps que vous me connaissez, Le Mazu, pas plus qu'un autre, allez.....

Mme Lescrinier. — Je vous en prie, Mademoiselle Charpillenne, ne mentez pas, puisqu'on ne vous demande pas de confidences.

Mlle Charpillenne. — Vous ne me croirez pas si vous voulez, c'est-à-dire que, pour ce qui est de l'amour, depuis vingt ans que je vais à confesse, je ne sais vraiment pas de quoi m'accuser.

Mme Lescrinier. — Vraiment ? En êtes-vous bien sûre ?

Lescrinier. — Quand on fait sérieusement son examen de conscience, on trouve toujours des fautes à se reprocher. Vous n'êtes pas une dévote convaincue, Mademoiselle Charpillenne, et je vous soupçonne d'aimer Dieu seulement pour le mouvement matériel qu'il donne à votre individu.

Mlle Charpillenne. — Je ne m'en défends pas, Monsieur Lescrinier. Je ne suis pas une savante, moi, et quand je me suis trouvée seule, sans famille et sans distraction, j'ai seulement cherché dans la religion une occupation qui tranquillise mon intelligence en attendant l'éternel repos de mon corps. Mais qu'est-ce que vous versez donc là, qu'en voilà plein mon verre ?

MME LESCRINIER. — C'est du malaga.

MLLE CHARPILLENNE. — Oh ! merci, merci, permettez que je vous en rende un peu, car vous m'en avez donné au delà de ma suffisance.

Elle verse dans la verre de M. Lescrinier.

LESCRINIER. — C'est pour boire à vos amours, Mademoiselle Charpillenne.

MLLE CHARPILLENNE. — Aux vôtres aussi, monsieur Lescrinier, aux vôtres aussi, ma chère amie, à vos cinquante ans de ménage !

Ils trinquent, boivent silencieusement, puis reposent sans rien dire, leurs verres sur la table. — Un temps.

MME LESCRINIER (*à M. Lescrinier*). — Tu ne reprends pas de gâteau ?

LESCRINIER. — Ma foi non ; c'est drôle, je ne sais pas si toutes les deux vous êtes comme moi, mais je ne le trouve pas fameux, ce gâteau. Qu'en penses-tu Amélie ?

MME LESCRINIER. — Moi non plus, je ne le trouve guère d'un goût excellent. Qu'en pensez-vous, Mademoiselle Charpillenne ?

MLLE CHARPILLENNE. — Je vous demande pardon de ma franchise. Je n'osais pas vous le dire et refuser le nouveau morceau que vous m'avez offert, mais je dois avouer que ce gâteau ne me fait pas l'effet d'être bon du tout.

MME LESCRINIER. — C'est pourtant le même gâteau que les années précédentes.

LESCRINIER. — Allons, buvons un coup pour faire passer le mauvais goût ; trinquons à la santé de Le Mazu.

TOUS LES TROIS. — A la santé de Le Mazu!

Ils trinquent et boivent d'un air dégoûté.

MME LESCRINIER. — Je ne l'avais pas remarqué tout d'abord, mais ce vin, non plus, n'est pas bon.

MLLE CHARPILLENNE. — On dirait qu'il a je ne sais quelle saveur qui ressemble à de l'amertume.

LESCRINIER. — C'est ma foi vrai... Il me semble que cet inconvénient doit venir du bouchon.

MME LESCRINIER. — Jamais, pour notre anniversaire, nous n'avons eu d'aussi piètre marchandise.

LESCRINIER. — C'est que la fille de la concierge ne sait pas acheter.

MLLE CHARPILLENNE. — Et puis, qui sait? Les choses dont nous nous plaignons aujourd'hui ne sont peut-être pas plus mauvaises qu'elles n'étaient les années précédentes. Si nous les jugeons ainsi, c'est sans doute nous qui avons changé : elles nous paraissent moins agréables parce que quelqu'un n'est pas là avec qui nous avions coutume et plaisir de les partager, et nous les trouvons aujourd'hui si médiocres par cette raison seule qu'elles sont privées de la compagnie de Le Mazu.

LESCRINIER. — Ah ! Le Mazu, Le Mazu, toujours Le Mazu, encore Le Mazu; vous avez beau dissimuler, vous voyez bien qu'il vous tient au cœur le bel employé! Voilà un péché dont il faudra vous confesser, Mademoiselle Charpillenne; cela s'appelle, je crois, la concupiscence. Comme tout se découvre à la longue! Pendant des années, vous avez caché vos préférences, et aujourd'hui, pourtant, le fond de votre cœur s'est montré. Malgré vous, vous aimez l'ami Le Mazu. Ne

dites pas non, vous vous êtes trahie et on ne vous en veut pas d'une tendresse bien légitime; vous étiez libre : lui était un beau garçon et passait pour un galant homme. Eh ! mais, en attendant le bon Dieu, vous pouviez plus mal choisir. Très joli, l'ami Le Mazu, très joli, l'ami Le Mazu.

Pendant cette apostrophe, Mlle Charpillenne s'est levée de table, est remontée, a pris son sac, et s'est disposée à sortir.

MME LESCRINIER. — Vous vous en allez, Mademoiselle Charpillenne?

MLLE CHARPILLENNE. — Moi, non, pas tout à fait. Je vais aller au mois de Marie assister aux dernières prières, et je reviendrai tout à l'heure, faire, comme d'ordinaire, notre petite partie de loto.

MME LESCRINIER *(à son mari)*. — Elle dit qu'elle reviendra, mais elle ne reviendra pas. Tu vois bien que tu la chasses, avec tes plaisanteries déplacées.

MLLE CHARPILLENNE. — Chassée, moi? par lui? Si vous croyez que je m'occupe de ce qu'il peut dire..... Jamais de la vie. Je me hâte de m'en aller parce que l'office va finir, voilà tout. Mais, préparez les cartons avec les numéros, et vous verrez, si dans un instant, je ne reviens pas faire la partie avec vous. Ce n'est pas à nos âges que les maisons nous chassent et qu'on les quitte : elles ont trop besoin de compagnie. Qui sait, quand je vais revenir, si je n'aurai pas la surprise de trouver ici Le Mazu?

LESCRINIER. — Eh bien, c'est ça, ajoutez une petite prière à vos prières quotidiennes pour que le Ciel nous l'envoie, afin de faire le quatrième. A tout à l'heure.

MLLE CHARPILENNE *(sortant)*. — A tout à l'heure.

SCÈNE V

M. LESCRINIER, Mme LESCRINIER

LESCRINIER. — Le Mazu par-ci, Le Mazu par-là, elle est insupportable avec son Le Mazu, cette demoiselle Charpillenne ; c'est notre ami et c'est le sien, d'accord, mais, à l'entendre parler, on dirait vraiment que, dans le monde, personne n'existe, excepté Le Mazu.

MME LESCRINIER. — Comment dis-tu cela?

LESCRINIER. — Je dis que, à entendre Mlle Charpillenne, pour elle, sur terre, on croirait vraiment qu'il n'y a jamais eu que Le Mazu.

MME LESCRINIER. — Pour elle, n'est-ce pas, et c'est ce qui te met si fort en colère...

LESCRINIER. — Je ne suis pas en colère, et je ne me plains pas. Je constate, voilà tout.

MME LESCRINIER. — Et qu'est-ce que tu constates?

LESCRINIER. — Je constate que, avec ses insistances sur ce monsieur, Mlle Charpillenne tient une conduite blessante.

MME LESCRINIER. — Blessante, et pour qui?

LESCRINIER. — Pour toi et pour moi, pour nous deux. Nous sommes pour elle d'aussi vieux amis que Le Mazu, quand le diable y serait. Nous l'accueillons, nous l'hébergeons, voilà des années qu'elle mange à notre table. Qu'elle ait eu un coup de cœur pour Le Mazu, je ne discute pas, c'est son affaire, mais par politesse, au moins, sinon par gratitude, elle devrait nous épargner de nous faire sentir ses préférences.

Mme Lescrinier (*tendrement et avec compassion*). — Mon pauvre ami ! Alors, tu vas te montrer jaloux, maintenant, à ton âge?

Lescrinier. — Jaloux, moi, jaloux... Jaloux, et de qui, je te prie?... D'abord, où prends-tu que je sois jaloux?

Mme Lescrinier (*toujours même jeu*). — Voyons, ils ne sont donc pas encore finis tous ces vieux enfantillages?

Lescrinier. — Je ne te comprends pas, Amélie, je ne sais pas ce que tu veux dire en me parlant d'enfantillages?

Mme Lescrinier. — Maintenant que nous voilà vieux et que tout a décru en nous, de nos forces pour vivre, elle seule a donc survécu la faculté de commettre des sottises et de m'assurer de la peine?

Lescrinier. — Jamais je n'ai fait de sottises.

Mme Lescrinier. — Et jamais tu ne m'as fait de peine, n'est-ce pas? mon pauvre ami ! Alors, pourquoi, après tant d'années, raviver le souvenir des misères oubliées, et parler d'aventures sur lesquelles, moi, aux jours anciens de mes tristesses, je me suis tue, afin de de ne pas leur donner d'importance. De l'importance, j'avais travaillé à ce qu'elles n'en aient pas, à ce qu'elles n'en aient jamais... Pourquoi leur en donner aujourd'hui par tes plaisanteries inutiles et par ton imprudence ?

Lescrinier. — Allons, bon, voilà qu'il est imprudent maintenant de plaisanter le jour de son anniversaire.

Mme Lescrinier. — Non, mais il est imprudent de laisser voir que tu es jaloux de Le Mazu.

LESCRINIER. — Ma parole! je crois que tu deviens folle, Amélie.

MME LESCRINIER. — Tu es jaloux de Le Mazu parce que Mlle Charpillenne, dans le temps, a été ta maîtresse. C'est même à cette époque que tu as commencé à négliger notre commerce et qu'il a périclité.

LESCRINIER. — Mlle Charpillenne, ma maîtresse!

MME LESCRINIER. — Oui, je sais, tout est bien fini et depuis longtemps. Mais tu croyais au moins être resté dans son souvenir, et tu souffres, en ce moment, de ce que sa pensée même t'a quitté, et qu'elle est maintenant occupée vers un autre.

LESCRINIER. — Tu mens, Amélie.

MME LESCRINIER. — Tu es franc, malgré toi, et tu viens de te trahir.

LESCRINIER. — Je te répète que tu mens.

MME LESCRINIER. — Va, ne t'emporte pas. Aujourd'hui, ça n'en vaut pas la peine. Est-ce que je me suis emportée, moi, quand j'ai eu la certitude de tes relations avec Mlle Charpillenne?...

LESCRINIER. — Encore une fois, je te le répète, Amélie, que jamais Mlle Charpillenne...

MME LESCRINIER. — N'insiste pas, je t'en supplie... Après tout, qui sait? c'était peut-être ma faute. L'honnêteté de la femme ne suffit pas toujours au bonheur de l'homme. Il lui faut aussi je ne sais quoi d'imprévu que nous sommes malhabiles à fournir. Nous sommes gaies quand on aimerait nous voir tristes, tristes alors qu'on souhaiterait nous trouver gaies. Je m'en suis bien rendu compte. Alors, tu es allé chercher ailleurs de la gaîté, sans doute, et de la tristesse aussi que tu croyais venir

mieux à leur heure... et c'est pourquoi je me suis toujours défendu de rien dire.

LESCRINIER. — Tu n'as rien dit, parce que tu te trompais et que vraiment il n'y avait rien à dire.

MME LESCRINIER. — Il y avait pourtant de quoi souffrir. En ai-je supporté de tes fraudes et de tes mensonges ! Tout nombreux qu'ils aient été, ils ne l'ont donc pas usée cette langue, qu'elle en peut débiter encore! (*Avec tendresse et un apitoiement toujours croissants*). Voyons, Monsieur Lescrinier, t'imagines-tu encore que je n'avais rien surpris de vos manèges? Tu avais beau sembler prendre des précautions, mais il y a des riens, des gestes, des inflexions de voix, une inclinaison sur le bras que l'on donne qui révèlent, clair comme le jour, la galanterie d'un homme pour une femme. En vain, il essaie de dissimuler : tout le décèle, même sa réserve, car il y a des manières de respect plus significatives encore que des aveux.

LESCRINIER. — Au lieu de dire tout ça, tu ferais mieux de débarrasser la table : ce serait plus utile.

MME LESCRINIER (*qui s'était arrêtée un instant d'enlever le petit couvert, reprend son travail autour de la table, et dit*). — Ça, n'empêche pas. Je débarrasse en même temps. Crois-tu que les détails les plus indifférents en apparence ne m'aient pas renseignée? Crois-tu que je n'ai pas deviné ce qui se passait, quand, sans raison, tu as fait reculer l'heure du déjeuner de onze heures du matin à une heure de l'après-midi.

LESCRINIER. — C'était à cause de mes rendez-vous d'affaires.

MME LESCRINIER. — C'était uniquement à cause de tes rendez-vous avec Mlle Charpillenne. Tu

déjeunais avec elle, et, revenu à la maison, avec moi, je ne sais pas où tu trouvais de la faim pour manger encore. Ton estomac de ce temps-là était meilleur que ton estomac d'aujourd'hui, Monsieur Lescrinier.

LESCRINIER. — C'est à peine si ce que tu me reproches-là m'est arrivé dix fois.

MME LESCRINIER. — Oh! je ne te reproche rien. N'empêche que je n'avais aucun doute aussi sur l'endroit où tu allais, les soirs où, sous prétexte de connaissances à faire et de relations à entretenir, tu te mettais en habit noir. Tu me laissais seule à la maison et tu allais retrouver Mlle Charpillenne.

LESCRINIER. — J'allais aussi où je t'avais dit!

MME LESCRINIER. — Oui, mais pas longtemps, et seulement pour te créer un alibi. Tu t'es bien fatigué, mon pauvre homme. C'est comme à l'époque où nous sommes allés à la campagne, au Plant-Champigny, Mlle Charpillenne passait la belle saison chez d'autres amis, en face, à Chennevières...

LESCRINIER (*l'interrompant*). — Alors, elle n'avait pas le droit d'aller à Chennevières?

MME LESCRINIER. — La fantaisie t'a pris, — et elle était coûteuse, — la fantaisie t'a pris d'acheter une longue-vue pour contempler les horizons, disais-tu, et pour chercher l'heure exacte aux clochers d'alentour. T'imagines-tu m'avoir dupée? J'ai bien vu, va. Quand tu regardais le paysage, c'est que Mlle Charpillenne était au bout de ta lorgnette. Tu t'étais entendu avec elle, car, je l'ai bien remarqué, c'était toujours à la même heure que tu regardais l'heure.

LESCRINIER. — C'est dans ton imagination que tu as vu ces choses. Et le soir, n'est-ce pas, c'était encore

Mlle Charpillenne qui était au bout de la lorgnette quand je restais dans le jardin à regarder les étoiles?

Mme Lescrinier. — Le soir, souvent, on voyait des feux de Bengale, rouges, sur le côteau, en face. La première fois, j'ai cru à un incendie : j'ai eu peur, et tu m'as dit que j'étais bête. Puis, les feux ont recommencé, et j'ai compris ensuite que c'étaient là des signaux de rendez-vous. Jamais on ne les apercevait, sinon la veille des jours où tu prenais le train pour aller à Paris, soi-disant, mais où réellement, tu t'en allais en face, à Chennevières, retrouver Mlle Charpillenne.

Lescrinier. — Ce n'est pas vrai! de mauvaises langues t'ont trompée. J'allais réellement à Paris.

Mme Lescrinier. — Tu as pu me mentir, mais tu n'as pas pu me tromper. Tu te dénonçais même par tes tendresses; tu essayais de dissimuler tes trahisons, mais c'était un aveu que l'excès même de tes caresses. Sans t'en douter, tu t'accusais toi-même par l'insistance que tu mettais à me poursuivre de baisers, et tu t'es bien abusé sur les raisons qui, dès cette époque, m'ont déterminée à faire lit à part.

Lescrinier. — Lit à part! lit à part! Je crois bien, tu en parles à ton aise, mais je sais, moi aussi, pourquoi tu consentais à vivre séparée de moi la nuit, tandis que pendant le jour, nous donnions au monde la comédie d'être étroitement unis.

Mme Lescrinier. — J'ai tout fait pour que nous ayons l'air d'un bon ménage.

Lescrinier. — Bon ménage tant que tu voudras! c'est que de ton côté tu avais su trouver des consolations.

Mme Lescrinier. — Trouvé ?... *douloureusement*, Non!...

Lescriner. — Tu as cherché alors?

Mme Lescrinier. — Oui.

Lescrinier. — Tu as l'audace d'avouer?

Mme Lescrinier. — Tu avais bien une maîtresse!

Lescrinier. — Et tu as eu un amant.

Mme Lescrinier. — J'ai failli en avoir un.

Lescrinier. — Qui? Tu me diras qui?

Mme Lescrinier. — Que t'importe! puisqu'il ne s'est rien passé!

Lescrinier. — Veux-tu me dire qui? Je suis le maître, et qui est-ce, qui?...

Mme Lescrinier. — Que te fait de savoir, et qu'exiges-tu que je te dise? Ces choses-là sont mortes; la peine dont tu m'as fait souffrir était si près de moi que c'est auprès de moi que j'en ai cherché l'adoucissement.

Lescrinier. — Auprès de Le Mazu?

Mme Lescrinier. — Tu l'as dit, c'était auprès de Le Mazu.

Lescrinier. — Ah! toujours Le Mazu!

Mme Lescrinier. — Oui! qu'est-ce que tu veux? Les misères de la vie dirigent mal les consciences et l'on ne sait guère où l'on va, quand on regarde le chemin au travers de ses larmes.

Lescrinier. — Enfin, tu es allée chez Le Mazu! Ah! qu'il ne remette pas les pieds ici, celui-là! Comment, un vieil ami d'enfance, un homme qui, avec moi, avait mis mes parents au cercueil! un employé à qui, quand il avait dû entrer à l'Assistance Publique, j'avais prêté l'argent de son cautionnement! Ah! il fait bien de ne

pas venir ce soir : sachant ce que je sais maintenant, je le jetterais à la porte...

Mme Lescrinier. — Mlle Charpillenne aussi était de mon intimité; nous avions fait notre première communion ensemble ; un jour qu'elle avait dû se marier, c'était sur mes économies que je lui avais prêté le petit argent de sa dot. Et cependant, malgré ce que je savais, je l'ai toujours traitée comme une amie.

Lescrinier. — Mais voyons, Le Mazu était laid, avec son nez qui semblait ne plus avoir de cartillages. La tache qu'il portait sur la figure, il avait beau laisser croire que c'était un grain de beauté; la vérité, pardieu, tout le monde le voyait bien, c'était une verrue, tu m'entends, c'était une verrue.

Mme Lescrinier. — Mlle Charpillenne portait le plus souvent les vieilles robes que je lui donnais et qu'elle faisait reteindre ; sous ma défroque, elle avait l'air d'une bonne, et c'est cet air de domestique qui probablement t'a séduit.

Lescrinier. — Tais-toi. Sous tes habits elle te ressemblait, et cette ressemblance, parfois, m'a causé des remords. Mais, toi, toi, c'est sans doute l'œil louche de Le Mazu et son regard faux derrière ses lunettes qui t'ont entraînée hors de ton devoir?

Mme Lescrinier. — Je n'ai pas trahi mon devoir : je le jure ; mais ce n'est pas ma faute.

Lescrinier. — Alors, si tu dis vrai, si tu n'es pas coupable, à quoi bon me torturer par des cruautés inventées et des aveux imaginaires.

Mme Lescrinier. — Je n'ai pas été coupable, je le jure, mais je jure aussi que j'avais l'intention de l'être.

Lescrinier. — Avec Le Mazu, n'est-ce pas. Eh bien, tous mes compliments, ma chère, tu avais bien choisi ; tu ignorais sans doute qu'il courait après toutes les femmes. A l'Assistance Publique, dans son bureau, il n'y regardait pas. En leur donnant des bons de pain, il les prenait comme elles se présentaient : celles qui avaient faim, les brunes, les blondes, les veuves et les vierges... celles-là même qui étaient...

Mme Lescrinier. — Chut ! Félicite-toi, Lescrinier, ce sont celles-là qui m'ont sauvée.

Lescrinier. — Sauvée ?

Mme Lescrinier. — Oui, sauvée !... Oh, tu peux me croire, jamais, je t'assure, je ne m'étais montrée coquette à l'endroit de Le Mazu. Jamais je ne lui avais laissé soupçonner que j'étais capable... mettons que c'était de l'aimer. Alors un dimanche d'hiver où tu m'avais laissée seule pour aller retrouver Mlle Charpillenne, je me suis trouvée si particulièrement malheureuse que je suis montée chez Le Mazu, espérant sa rencontre, le cœur battant, et toute ma personne prête à l'adultère. J'ai frappé à sa porte ; sa femme de ménage était sortie, il m'a crié d'entrer. J'ai tourné la clef qui se trouvait sur la serrure, et j'ai vu alors qu'il était au lit, malade.

Lescrinier. — Pardieu ! je crois bien, Le Mazu, il passait sa vie à se soigner, et si tu savais de quoi !

Mme Lescrinier. — Plus tard, je l'ai compris et l'en ai remercié. Ce jour-là, il soupçonna quel désir ou plutôt quel désenchantement m'amenait près de lui. Il lui suffisait de vouloir. Dans l'instant, j'aurais été à lui. Assis sur son séant, il me serrait à pleins bras, et répétait : comment, c'est vous... je vous tiens ! je vous tiens ! Il m'embrassait et je ne me défendais pas. Mais

tout à coup, il m'a repoussée en disant : Mais non ! mais non ! Pourquoi faut-il que ce soit impossible !... Si j'avais su... si j'avais su !... Je n'ai pas deviné d'abord ce qu'il entendait par là, mais j'ai bien vu qu'il pleurait à chaudes larmes. Comme en même temps, il se plaignait d'avoir soif, je lui ai versé de la tisane dans une tasse ; il a bu, puis tous les deux, sans nous parler, nous avons sangloté l'un auprès de l'autre.

LESCRINIER, — Malheureuse ! Et tu as osé rentrer ?

MME LESCRINIER. — Pourquoi ne serais-je pas rentrée ? Quand j'ai vu ce que, à l'heure de la réalisation devenaient nos rêves, j'ai pensé à toi. J'ai pensé que toi non plus tu n'avais pas dû être toujours heureux dans tes galanteries, et le désespoir m'a rendue indulgente. La veille, avant mon aventure, l'envie m'avait tourmentée de l'insulter, de la battre et de la mettre à la porte, ta maîtresse. J'ai réfléchi que du scandale en serait résulté : les voisins auraient trouvé trop d'agrément dans ma colère et notre existence risquait d'en demeurer irrémédiablement dérangée. Aussi, quand Mlle Charpillenne est entrée ici, le soir du même jour où moi, de mon côté, j'étais allée chez Le Mazu, je n'ai pas cessé de lui faire bonne mine, et il y a trente ans que ma bonne mine continue. Tout à l'heure, Mlle Charpillenne peut revenir, qu'est-ce que ça me fait ? J'ignore, maintenant, si elle a mérité d'être chassée, tant sa personne, depuis longtemps, m'est devenue lointaine et étrangère.

LESCRINIER. — Ainsi, ma pauvre Amélie, tu as toujours su, tu sais ?...

MME LESCRINIER. — Je ne sais plus si j'ai su. Heureusement que l'on oublie, puisque une heure finit

toujours par sonner, comme l'heure où nous sommes, où les tristesses, à force d'être longues perdent de leur amertume. La vie nivelle tout si bien, que nous nous trouvons peu à peu à ce point de ne plus nous souvenir même si jamais nous avons connu la douleur. Alors, pourquoi ne pas se conduire, dans le présent, avec la même indifférence dont nous regarderons nos aventures, plus tard, dans l'avenir. (*Se retournant et, d'un geste lassé, montrant les portraits pendus au mur, les portraits de M. et Mme Lescrinier quand ils étaient jeunes*)... Ce sont les gens que nous étions jadis et que voici qui ont provoqué et subi ces misères, des gens à qui nous ne ressemblons plus, et que nous avons peine à reconnaître... Allons, va, Lescrinier, taisons-nous comme ils se taisent, et prépare les cartons du loto.

LESCRINIER. — Mais il faudrait d'abord enlever la théière ?

MME LESCRINIER. — Oui, tu peux la remettre en place.

Lescrinier prend la théière ; Mme Lescrinier enlève le reste du petit couvert ; un bruit est entendu : celui de la théière que M. Lescrinier vient de laisser tomber en l'élevant pour la remettre en place.

LESCRINIER. — Allons, bon !

MME LESCRINIER. — Quoi, encore ! Tu m'as fait une peur !

LESCRINIER. — C'est encore la théière ; je ne peux pas lever le bras à cause de ma douleur... Ce que je souffre !...

MME LESCRINIER. — Veux-tu que je te frictionne ?

LESCRINIER. — Tu m'as déjà frictionné tout à l'heure, et, tu vois, tes soins n'ont servi de rien.

Mme Lescrinier. — Si tu prenais du médicament apporté par Mlle Charpillenne... Veux-tu?

Lescrinier. — On peut toujours essayer (*Mme Lescrinier prépare le médicament*). Tu vois la dose?

Mme Lescrinier. — Oui, oui, elle est inscrite sur l'étiquette de la bouteille : deux cuillerées à bouche pour les adultes. (*Lui tendant un verre*) Tiens, bois!

Lescrinier (*prend le verre et regarde sa femme, puis, d'un air ennuyé, il dit*) : Alors, tu m'en veux?

Mme Lescrinier. — T'en vouloir, et pourquoi?

Lescrinier. — Ça se voit bien que tu m'en veux, car, aujourd'hui, tu ne goûtes pas comme autrefois, Amélie!

Mme Lescrinier (*lui prenant le verre à la main*). Aujourd'hui, comme les autres fois, puisque ça te fait plaisir, Hector! (*Elle boit un peu, puis lui rendant le verre*) : Du courage, à ton tour.

Lescrinier (*après avoir bu, rendant le verre à sa femme*). — Merci, je te suis bien reconnaissant, ma chère Amélie, car malgré tout, tu es restée auprès de moi, pour me soigner dans ma vieillesse.

Mme Lescrinier. — Ne m'en sais aucun gré, va, mon cher Hector (*ramassant la théière et la remettant en place*), je n'ai pas tant de mérite. Evidemment, sans le savoir, j'avais l'âme fabriquée d'un métal pareil au métal de cette vieille théière. La vie l'a entamée, faussée et bossuée, sans cependant arriver à la détruire. Comme elle, j'ai résisté, et je continue à servir. (*Ces derniers mots ont été coupés par de légers coups frappés à la porte*). Entrez.

SCÈNE VI

LES MÊMES, Mme BANCE

Lescrinier. — Si c'est toi, Le Mazu, tu viens vraiment à une belle heure!

Mme Lescrinier. — Non, ce n'est pas Le Mazu, c'est Mme Bance qui vient éteindre le gaz dans l'escalier et chercher son morceau de gâteau avec son verre de malaga. Asseyez-vous donc, Madame Bance.

Mme Bance. — Merci, ma bonne dame, maman, en bas dans sa loge, se trouve plus malade et je ne veux pas la laisser seule.

Mme Lescrinier. — Ça ne peut pas vous empêcher d'emporter ce qu'on vous avait promis.

Elle lui donne les restes du gâteau et du vin.

Lescrinier. — Ni le gâteau, ni le vin ne valaient le gâteau et le vin des années précédentes; mais n'importe, mangez tout de même, et buvez à notre santé, Madame Bance.

Mme Bance. — Vous êtes bien aimables, mon bon monsieur et ma bonne dame, mais ce n'est pas la gourmandise qui m'a fait monter, je vous assure, c'est cette lettre.

Et elle montre une lettre de faire part blanche et largement encadrée de noir, sous une bande également encadrée de noir.

Lescrinier. — Donnez!

Mme Lescrinier. — Comment, une lettre de faire part!

Mme Bance. — Je ne voulais pas vous l'apporter tout de suite à cause de votre anniversaire, mais maman m'a dit qu'elle pouvait vous faire faute... Allons, au revoir, Monsieur, avec bien des remerciements pour votre bonté. (*Elle emporte le restant du gâteau et la bouteille de malaga, puis au moment de sortir*) : Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, si je vous ai apporté une lettre de mort le soir de votre anniversaire.

Elle sort.

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins Mme BANCE

Mme Lescrinier. — Une lettre de mort?

Lescrinier. — Donne-moi mes lunettes, nous allons voir.

Mme Lescrinier. — De qui peut-elle venir?

Elle donne ses lunettes à Lescrinier, il les met; pendant ce temps, elle hausse la lampe et ôte l'abat-jour pour qu'il y voie plus clair.

Lescrinier. — Le Mazu! c'est Le Mazu qui est mort...

Mme Lescrinier. — Le Mazu ! mort !

Lescrinier. — Oui, écoute :

Vous êtes prié d'assister aux convoi, service et enterrement de M. Hippolyte-Aristide Le Mazu, Commis-principal de l'Administration de l'Assistance Publique

en retraite, ex-contrôleur dans les théâtres de Paris, Officier d'Académie, décédé dans sa 70me année, muni des Sacrements de l'Église, en son domicile à Neuilly-Plaisance (Seine) qui se feront le lundi 5 mai 1892, à dix heures et demie du matin, en l'église de Rosny-sous-Bois, sa paroisse.

De Profundis!

MME LESCRINIER. — Ce pauvre Le Mazu !

LESCRINIER. — Quand nous jugions qu'il devait être malade, nous ne croyions pas si bien dire. (*Continuant à lire*).

De la part de M. Dusampel, Chef de dépôt, à la Compagnie du Chemin de fer de l'Est, à Vesoul; de M. Faveuret, lieutenant au 1er régiment de tirailleurs algériens, à Mostaganem ; de Mme Adélaïde Trénissan, en religion sœur de Saint-Joseph de l'Apparition de Marseille ; *de Mlle Berthe Nançois, maîtresse suppléante dans les Écoles de la Ville de Paris ; ses cousin, arrière-cousin, cousine, arrière-cousine et de sa propriétaire.*

LESCRINIER. — Comme il était seul !

MME LESCRINIER. — Oui, comme il était seul!

LESCRINIER (*continuant*) :

Départ de Paris : Gare de l'Est boulevard de Strasbourg, ligne de Mulhouse, à neuf heures et demie du matin, station de Noisy-le-Sec ou de Rosny.

MME LESCRINIER. — Mais, le 5, c'était ce matin, Lescrinier ?

LESCRINIER (*regardant le calendrier*). — Oui, le 5, c'était ce matin.

MME LESCRINIER. — Maintenant, il est trop tard.

Lescrinier. — Oui, trop tard, désormais, Le Mazu, nous le verrons plus.

Mme Lescrinier. — C'est fini, bien fini, oui, il faut nous habituer à ne plus le voir jamais.

Lescrinier. — C'était notre dernier ami...

Mme Lescrinier. — Notre dernier ami !...

Lescrinier. — Maintenant, c'est à notre tour d'être seuls.

Mme Lescrinier. — Et bien seuls... Pas plus que nous ne l'avons suivi ce matin, personne non plus ne nous accompagnera, alors que, comme le pauvre cher homme, on nous conduira au cimetière.

M. et Mme Lescrinier. — Mon Dieu ! mon Dieu !

Ils s'affaissent, chacun d'un côté, sur une chaise, auprès de leur lit. La lettre de faire part est restée sur la table. — Entre Mlle Charpillenne.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, Mlle CHARPILLENNE

Mlle Charpillenne. — J'ai cru, aujourd'hui, que l'office ne finirait pas. (*Descendant*). Vous en avez une lumière qui fait mal aux yeux !... Vous permettez que je remette l'abat-jour de la lampe. (*Elle remet l'abat-jour*) Le Mazu n'est toujours pas arrivé ? (*M. et Mme Lescrinier gardent le silence*). Mais qu'est-ce qui arrive, pourquoi pleurez-vous ?

MME LESCRINIER. — Regardez !

MLLE CHARPILLENNE. — Où regarder?

LESCRINIER. — Devant vous, sur la table !

Il lui montre la lettre de faire part. MLLE CHARPILLENNE descend à gauche de la table; elle voit la lettre de faire part, la prend, la lit sans rien dire, la garde dans sa main gauche qu'elle laisse tomber le long de son corps, puis de la main droite, faisant un signe de croix.

MLLE CHARPILLENNE. — *Requiescat in pace.*

Elle replie la lettre et, dominant alors son émotion, la pose sous la lampe, puis se tournant vers les Lescrinier.

MLLE CHARPILLENNE. — Alors, ce soir, on ne joue pas ?

MME LESCRINIER (*à son mari*). — Hector!

LESCRINIER. — Amélie !

MME LESCRINIER (*se levant et allant vers son mari*). — On ne vit pas avec les morts. Est-ce qu'aujourd'hui nous ne jouerons pas comme les autres années, puisque c'est le soir de notre fête ? Allons, prenons nos places ordinaires.

LESCRINIER. — Si tu veux !

MME LESCRINIER (*descend à gauche et s'assied*). — Asseyez-vous au milieu, Mlle Charpillenne : c'est vous qui, comme de coutume, allez tirer les numéros. (*Lescrinier se lève. Mlle Charpillenne s'asseoit au milieu de la table. Il passe derrière elle, et va s'asseoir, à droite, en face de Mme Lescrinier*). Quand vous voudrez commencer, nous y sommes.

Ils restent tous les trois devant leurs cartons, Mlle Charpillenne secoue le sac aux numéros. Grand silence.

MME LESCRINIER. — Voyons, vous avez assez remué, Mademoiselle Charpillenne !

LESCRINIER. — Commencez, il se fait tard...

MLLE CHARPILLENNE (*tire un numéro*), *le regarde, puis avec un grand cri de douleur.* — Mais non, c'est plus fort que moi ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !

Elle pleure sur la table. M. et Mme Lescrinier se lèvent pour la consoler.

LESCRINIER. — Qu'est-ce que vous avez, Mademoiselle Charpillenne?

MME LESCRINIER. — Voyons, voyons, ma chère amie!

MLLE CHARPILLENNE (*à l'un et à l'autre*) — Le Mazu ! Le Mazu ! Le seul homme que j'aie jamais aimé!

M. et Mme Lescrinier reculent et se regardent, tandis que Mlle Charpillenne, la tête dans ses mains, les coudes sur la table, sanglote.

RIDEAU



NE DÉRANGEZ PAS LE MONDE

fantaisie dramatique

en un acte et en vers

—

Les Chouans sont des hommes de bien. Les Chouans sont de vrais chrétiens. Ils se sont levés pour défendre notre pays et nos prêtres. S'ils frappent à votre porte, ouvrez-leur. Dieu de même, mes braves gens, vous ouvrira un jour.

DE VILLEMARQUÉ
Breiz-Bras

Longtemps ce fut un usage en Bretagne de ne pas verrouiller les portes, la nuit, en prévision de la venue possible du mort. Aujourd'hui encore, on a soin de couvrir de cendre la braise de l'âtre, pour qu'ils soient assurés de trouver du feu à toute heure. Et les aliments qu'on dispose ou qu'on laisse sur la table, le soir de certaines fêtes répondent à la même préoccupation.

A. LE BRAZ
Revue de Paris, 15 juin 1903

PERSONNAGES

KÉRÉOL, marquis, chouan, émigré .. .. 60 ans

JOBIC, serviteur et compagnon d'armes de Kéréol.. 60 ans

DEUX PATRIOTES, chercheurs de salpêtre.. .. âges divers

BREC'HED (Brigitte), fille de Jobic .. .. 20 ans

La scène se passe, en 1794, dans la presqu'île de Rhuys

NE DÉRANGEZ PAS LE MONDE

Le théâtre est coupé en deux. A droite, on voit une salle dans un château breton. Cheminée au fond, table au milieu, clavecin avec des partitions. — A gauche, une place devant le château. Au milieu, un poteau avec un écriteau. Façade du château à angle aigu sur la rampe. — Au fond, la mer. Soir tombant.

SCÈNE PREMIÈRE

JOBIC, BREC'HED

JOBIC

Mets la table en l'honneur du passant inconnu
Qui, lassé, les souliers en lambeaux, demi-nu,
Ayant faim, ayant soif, hors la loi, tout à l'heure
Viendra chercher logis dans la vieille demeure
De Kéréol désert; car nuls ne sont rentrés
De ceux-là qu'aujourd'hui l'on appelle émigrés
Parce qu'ils ont suivi le Dieu, le Roi, le Prêtre.
Qui sait si cette nuit ne viendra pas, peut-être,
Un Chouan?...

BREC'HED

Un Chouan?

JOBIC

En Bretagne, en Poitou
Le Chouan, dans les bois, dans les landes, partout,
Dévotement armé contre la République,
Défend la liberté du culte catholique.
Contre les Bleus, il s'est mis en campagne, et si
Un Chouan poursuivi vient à passer ici
Et qu'à la vieille porte il s'arrête et qu'il frappe,
Montre le dîner prêt, attendant sur la nappe
Le convive ignoré qu'enverra le destin.
Dieu, qui se souviendra de cet humble festin,
Au jour de notre mort, pour payer notre offrande,
Devant notre âme en pleurs ouvrira, toute grande,
La porte de pitié de son saint Paradis.

BREC'HED

Le couvert sera mis, père, comme jadis
Le marquis Kéréol, notre vénéré maître,
Quand il était ici, commandait de le mettre
Alors qu'il attendait quelqu'un de qualité.
Les bons républicains n'ont pas tout emporté
Et nous gardons encore, en dépit du pillage,
Un vieux couvert d'argent un peu détruit par l'âge
Mais où notre seigneur rentrant dans sa maison,
Reverra sa devise avec son écusson :
« Toujours gaîment? »

JOBIC

Hélas! cette devise inscrite
Sur la pierre, au-dessus du grand portail, s'effrite,
Et, sous les coups des Bleus, tomba de la paroi
Le jour même où le maître est tombé pour le Roi.

BREC'HED

Le maître n'est-il pas le Chouan qu'on espère?
Et peut-être est-ce lui qui va venir, mon père.

JOBIC

Non, Kéréol est mort, mon enfant. Le bon Dieu
Ait son âme! Je l'ai vu tomber sous le feu.
Je crois entendre encor dans le canon qui gronde
Sa voix chantant : « Ah! ne dérangez pas le monde ».
Et battant la mesure et scandant le couplet.
Il cognait sur le tas des Bleus, — car il allait
En avant, sans avoir d'autre arme que sa canne.

BREC'HED

Rien que sa canne?

JOBIC

Et son chapelet de Sainte-Anne.

Brec'hed fait un signe de croix.

Dire combien de morts il mit sur le terrain,
Pour en savoir le nombre, il faudrait, grain par grain,
Compter tous les *Ave* et *Pater* d'un rosaire.
Il frappait... Et voilà que je vois, ô misère!
Des trous dans son habit, des trous dans son chapeau;
Des trous, il en avait, et jusque dans la peau.
Tel le cidre nouveau qu'en automne on pressure,
Son sang coulait de mainte et de mainte blessure.
Son gilet de drap blanc pendait, déchiqueté,
Sur une plaie énorme ouverte à son côté.
Il frappait!... Et, gaîment, comme un maître de danse,
Il chantait en frappant pour marquer la cadence,
Puis il criait à plein gosier : Allons les gas!
Céderez-vous la place à tous ces renégats?

Et nous sommes restés une journée entière
Combattant près de lui dans un vieux cimetière
Où l'on fit un rempart des tombes et des croix.
La nuit venait, et nous luttions un contre trois.
Soudain, sur les débris d'une pierre tombale,
Kéréol, en plein front atteint par une balle
S'abat... Il se relève, et se met à genoux,
Ses deux mains, comme pour se raccrocher à nous,
Sans rien saisir, faisaient des gestes dans l'espace,
Et nous, sous l'ouragan de mitraille qui passe,
Nous regardions Monsieur de Kéréol mourir.
Une rage nous prend, qui nous pousse à courir
Sur les républicains pour en tirer vengeance,
Et nous avons si bien poursuivi cette engeance,
Baïonnette au canon, pen-baz et fourche au poing,
Que, la lune levée, on ne la revit point :
Tous étaient retournés chez eux. Voilà l'histoire.
Kéréol expira dans nos cris de victoire,
Et nous avons, près du cadavre chaud encor,
Otant nos grands chapeaux, fait un salut au mort.
Voilà ce que j'ai vu. Tout le reste est silence.
J'étais blessé. Je fus conduit à l'ambulance.
Avec mon chef, j'eus préféré trouver un lit
Dans la terre, là-bas, quand on l'ensevelit
Auprès de Savenay, sur les bords de la Loire :
Je ne l'eus pas quitté dans la mort et la gloire.
Un jour, on m'a fait voir l'endroit, — et des amis
M'ont dit, en sanglotant. « C'est ici qu'on l'a mis.
Nos prêtres étant morts, on l'enterra sans prêtre. »

BREC'HED

Le maître, même mort, peut revenir, peut-être.
Les morts ont des retours que l'on ne connaît pas.

Et je crois que bientôt nous entendrons le pas
De Kéréol rentrant au logis qui le pleure.

JOBIC

Un mort ne revient guère!...

Une horloge sonne.

BREC'HED

Ecoutez : voici l'heure
Où les oiseaux de nuit épouvantent l'écho.
L'heure des revenants, l'heure triste où l'Anko,
L'ange des morts qui, dans leur minute suprême,
N'eurent point d'absolution ni de Saint Chrême,
Prend en pitié les châtiments qu'ils ont soufferts
Et, les tirant du Purgatoire et des Enfers,
Les ressuscite au monde avec leur forme humaine.
Par de semblables nuits souvent il les ramène
Au milieu des vivants pour les apitoyer,
Et c'est pourquoi, le soir, près de chaque foyer
Une lampe s'allume, une table est servie,
Attendant au hasard le convive sans vie,
Le mendiant du ciel qui vient, dans les maisons,
Pour son âme en douleur quêter des oraisons.
Écoutez... Écoutez!

JOBIC

Quel délire te hante?

BREC'HED

Écoutez...

JOBIC

Je n'entends qu'une troupe qui chante.
Ce sont des gens qui vont, de celliers en celliers,
Chercher sous les tonneaux, sur les murs, les piliers,

Le salpêtre qu'il faut pour la poudre de guerre.
Je crois, au demeurant, qu'ils n'en recueillent guère,
Et que, dans les caveaux où fouillent ces intrus,
Dédaignant le salpêtre, ils boivent les bons crus.
L'élégance se perd, le vin même est hostile;
L'ivresse, au temps des Rois, avait bien plus de style.

Chanson au dehors.

C'est dans le sol de nos caveaux
Que gît l'esprit de nos ancêtres.
Ils enterraient dans leurs tonneaux
Le noir chagrin d'avoir des maîtres.
Cachant sous l'air de la gaîté
Leur amour pour la liberté,
Ce sentiment n'osait paraître.
Mais dans le sol il est resté
Et cet esprit, c'est le salpêtre ! (1)

Roulement de tambour. Des gens s'attroupent.

JOBIC

Qu'est ce bruit, maintenant, et que veut ce tambour
A cette heure de nuit?

BREC'HED

C'est le crieur du bourg.
Il s'arrête devant un papier qu'il déplie.

JOBIC

Eh bien soit! écoutons quel avis il publie.
Une triste victoire encore !... Le succès
— Malheureux — de Français massacrant des Français.

LE CRIEUR (*lisant sur la place*)

« Nous, Blad, représentant du Peuple, en mission sur les

(1) Chant révolutionnaire, musique de Cherubini. (Voir le recueil de « Constant Pierre. »

côtes du Morbihan, en vertu de nos pleins pouvoirs, ordonnons :

« Le citoyen Kéréol, ex-marquis, supposé mort et débarqué en Angleterre est mis hors la loi, ses biens sont confisqués, sa tête est mise à prix. Quiconque le livrera vivant recevra mille livres en or. Quiconque lui donnerait asile ou faciliterait son évasion, sera également puni de mort.

« *Signé :* BLAD. — La République ou la mort. »

Le crieur affiche la proclamation au poteau. Roulement de tambour. La foule se disperse.

JOBIC

Tu vois l'homme qui passe et l'avis qu'il placarde.
Kéréol reviendrait, dis-tu? Dieu nous en garde!
Car son retour le conduirait à l'échafaud.

Un temps.

La table est-elle mise avec tout ce qu'il faut?
Mort, vivant, quel que soit le convive qui vienne,
Il faut le recevoir d'une façon chrétienne.
Le bon repas qu'on offre est agréable à Dieu.

BREC'HED

L'invité peut venir. J'ai mis du bois au feu.
Il pourra boire, auprès de l'âtre qui flamboie,
Le vieux vin qui souvent mit Kéréol en joie.
Ah! le pauvre seigneur! Jadis comme il chantait!

Elle va à droite près du clavecin couvert de cahiers de musique.

A présent, dans son coin, le clavecin se tait.
Son maître le délaisse et personne ne l'ouvre.
La musique est muette et la poussière couvre,
Comme un voile de deuil, les cahiers où les rats
Rongent à belles dents les tradéridéras.

Les souris aux duos ont fait maintes blessures,
Et les beaux sentiments souffrent des moisissures.
Vieilles chansons! Dans ce papier que le ver mord.
Qui les réveillera de leur sommeil de mort?
Et qui fera revivre, en leurs grâces légères,
Les Tircis amoureux courtisant les bergères?...

JOBIC

Nous ne les entendrons jamais. Non, jamais plus !...
Et, pour que Kéréol, au séjour des élus,
Ait l'accueil mérité par ses vertus guerrières,
Viens. Avant de dormir, nous dirons des prières.

Ils sortent. Un silence. Clair de lune.
Kéréol apparait sur la place.

SCÈNE II

KÉRÉOL (*regarde autour de lui. La lune se voile*)

Monsieur de Kéréol, voici votre château.
Mais quel est ce placard collé sur ce poteau ?
Toujours, quand je rencontre une affiche, en voyage,
Je la lis. Hé ! la lune ! A travers ton nuage,
Donne quelque clarté, non pour écrire un mot,
Mais pour qu'on lise un peu cette œuvre de grimaud.
Daigne, comme à Pierrot, me servir de torchère.

La lune se découvre. Il lit.

Je ne me croyais pas une tête si chère.
Parfait, parfait ! C'est très clairement rédigé.
Aussitôt arrivé, je reçois mon congé !
Je quitte l'Angleterre, endroit mélancolique,

Et sitôt débarqué, l'aimable République,
Pour don patriotique et de joyeux accueil,
Me fait, par ce décret, hommage d'un cercueil.
On n'est pas plus galant.

Réfléchissant.

Donc, ce placard me raie
Du nombre des humains. Croit-il donc qu'il m'effraie ?
Non, ce n'est pas pour fuir que je suis reparu.
Mais il convient d'apprendre à vivre au malotru
Qui me condamne à mort. Et voici ma réplique :
Je réponds au bourreau de cette République,
Et j'écris de ma main, et scelle de mon sceau :

Il écrit sur l'affiche.

« L'auteur du décret n'est et ne sera qu'un sot. »
Maintenant, allons voir notre gentilhommière !

Il entre dans le château.

Mais on m'attendait donc ! Comment ! De la lumière,
Un couvert à mon chiffre et le vin que j'aimais !
La table est bien servie, et, ma foi, je m'y mets.

Il s'attable.

J'ai grand faim et grand soif après ma traversée.
Peut-être faudrait-il, pour leur bonne pensée,
Remercier les gens d'ici qui m'ont permis
De trouver, au retour, cet excellent salmis.
Ils dorment, à quoi bon ?... Et la reconnaissance,
Comme on sait, est toujours tardive, par essence.
Respectons le repos d'autrui, soyons ingrat,
Et prenons garde à nous. S'il vient un scélérat,
Qui demande ma tête, à son aise, qu'il entre !

Il met un pistolet sur la table.

Je saurai protéger ma foi, — comme mon ventre.
Ce pâté me paraît succulent.

Entre Brec'hed.

SCENE III

BREC'HED, KÉRÉOL

KÉRÉOL

Qui va là ?
Une femme ! Très bien, rien ne manque au gala !
Sans femme, le festin serait un peu sévère.
A Brec'hed.
Mais je n'ai qu'un couvert, voyez, je n'ai qu'un verre,
Je ne m'attendais pas d'avoir un invité.
Permettez que je porte au moins votre santé,
Hôtesse aux yeux charmants de cet aimable gîte.
Dites-moi votre nom.

BREC'HED

Je m'appelle Brigitte,
Autrement dit Brec'hed, quand on parle breton.

KÉRÉOL

Ou Brigitte ou Brec'hed, merci pour le bon ton
Que vous avez gardé dans cette seigneurie.
Quoique le maître soit bien loin de sa patrie,
Le convive qui vient ne s'en aperçoit pas.
Si l'amphytrion manque, il trouve un bon repas.
Quand la Convention l'exile, ou l'assassine,
Notre noblesse, au moins, revit dans la cuisine.
Vatel eût été fier du souper que voici.
Milles grâces !

BREC'HED

Jobic veut qu'il en soit ainsi,
Par respect des marquis de Kéréol, ses maîtres.

KÉRÉOL

Jobic ! mon vieux Jobic qui me bouclait mes guêtres
Et fit le coup de feu, près de moi, sur les Bleus ?

BREC'HED

C'est mon père.

KÉRÉOL

Il survit aussi? C'est fabuleux !

BREC'HED

Mais qui donc êtes-vous?...

KÉRÉOL

Kéréol en personne.

BREC'HED

Fuyez !

KÉRÉOL

Mais pourquoi fuir?

BREC'HED

Si quelqu'un vous soupçonne.....

KÉRÉOL

Si ce quelqu'un n'est pas dépourvu de gaîté,
Je ne répugne pas à sa société.

BREC'HED

On peut vous dénoncer! Cherchez une cachette !
Votre tête est à prix. On m'a dit qu'on l'achète
A qui la livrera mille livres en or...

KÉRÉOL

Bah ! j'ai vu des dangers plus grands et vis encor !
Ne vous effrayez pas et calmez votre zèle,
Et, pour savoir le fin du fin, mademoiselle,
Sachez que je ne fais que passer...

BREC'HED

Seulement ?
Vous venez pour partir ?...

KÉRÉOL

Mais oui. Dans un moment,
Auprès du port voisin une barque amarrée,
Me prendra, quand viendra l'heure de la marée,
Et me conduira vers mes brumeux horizons.

BREC'HED

Mais qui donc vous a fait revenir ?

KÉRÉOL

Des chansons.

BREC'HED

Mais vous n'y pensez pas ! Sérieusement ? Est-ce
Des chansons que l'on trouve en ce temps de tristesse
Où les moins éprouvés ont des motifs de pleurs ?
Connaissez-vous nos deuils ? Savez-vous nos douleurs ?
Hélas ! Quand verrons-nous la fin de la tourmente !
Car l'effort de l'impie incessamment augmente.
Le bandit triomphant, sans vergogne et sans foi,
Règne au nom du désordre et l'appelle la loi.
Les prêtres sont partout arrachés de l'église,
Que le républicain, derrière eux, dévalise.
Plus d'offices, de messe, et plus de sacrements,
On a mis en lambeaux les sacrés ornements,

Au tabernacle on prit le ciboire, et l'ortie
Pousse, à présent, au pied de l'autel sans hostie,
D'où le croyant chassé n'ose plus s'approcher.
On a volé la cloche aux poutres du clocher.
Les saints sont en morceaux dans le plomb des ver-
[rières,
Le chrétien ne sait plus où porter ses prières,
Car nous n'entendons plus, dans les soleils couchants
Les angélus rêveurs qui planaient sur les champs.
Plus rien que la terreur, la rapine et la guerre!

KÉRÉOL

J'ai connu tous ces maux. Je les souffris naguère,
Et j'ai risqué ma vie en de nombreux combats
Pour vous les épargner. Puis, ramassé là-bas,
Vaincu, blessé, saignant et perdant l'espérance
De rétablir jamais sur le trône de France
Le prince qui saurait réduire les mutins,
Triste, je suis parti pour les pays lointains,
A Londres, où le ciel est de couleur de suie.
Au milieu des brouillards anglais où je m'ennuie.
Dans des châteaux d'exil pris du regret des miens,
J'ai voulu les revoir un jour, et je reviens.
Je suis ici chez moi.

BREC'HED

Mais si l'on vous dénonce?
Vous savez le décret?

KÉRÉOL

J'ai signé ma réponse
Au bas de ce placard qui met ma tête à prix.
On m'a beaucoup traqué, jamais on ne m'a pris.
Je joue à cache-cache avec la République,
Et je reviens ici chercher — de la musique.

Brec'hed

De la musique, vous !

Kéréol

Oui, Kéréol ne ment
Jamais à son blason qui dit : « Toujours gaiement! »
Donc, je m'en viens chercher de vieilles mélodies
Quelques refrains badins, afin que les ladies,
Dans ce damné pays où le spleen est fréquent,
Perdent à m'écouter leur pudeur et leur cant.

Brec'hed

De la musique ?

Kéréol

Eh oui! les chansons de nos pères!
Les jours d'exil que nous vivons sont peu prospères,
Là-bas, passé la mer. Le pain quotidien
Pas plus qu'ailleurs, ne s'y donne jamais pour rien.
Le brouillard cache un peu nos habits de misère,
Mais c'est un froid manteau. Puis il est nécessaire
De manger. Pour manger, nous avons volontiers
Mes compagnons et moi, fait d'étranges métiers.
Mais il n'est pas de sot travail, quand il faut vivre.
L'un professe comment on enlumine un livre,
L'autre enseigne l'escrime et l'autre la façon
De dresser un cheval, un autre le blason.
Les dames, imitant nos humbles industries,
Ont fait de la dentelle et des tapisseries.
Moi, je m'inventai maître à chanter, et me mis
A faire roucouler la mistress et la miss.
Ah! ce fut un désastre entre tous nos désastres !
Dans ce Londres sans ciel, de pédants musicastres
Ecrivent des morceaux sans verve et sans entrain

Que je fais déchiffrer en mourant de chagrin.
Les traînants allegros ! Les tristes ritournelles !
Quels pénibles couplets ces gauches péronnelles...

BREC'HED

Vos élèves...

KÉRÉOL

Pardon, — exécutent sans voix !
Ah ! vive la gaieté de ces couplets grivois,
Airs à boire, duos galants et pastorales
— Dont les allusions n'étaient pas très morales —
Mais que l'on excusait, car l'auteur avait l'art
De paraître décent en semblant égrillard
Et ne dépassait pas la mesure permise.
En France, oui, — mais sur les bords de la Tamise —
« O my dearly, shocking ! » on proscrit des salons
L'équivoque cachée au milieu des flons-flons.
Pudeur ! autre brouillard ! autre froid ! Il m'assomme
D'entendre l'amoureux qui, sur un air de psaume,
Chante sa passion comme un *De Profundis*.
Là-bas j'enseignerai...

BREC'HED

Quoi ?

KÉRÉOL

Les airs de jadis.
Bah ! tant pis si Jeannot passe pour déshonnête
Quand il chiffonne un peu la robe de Jeannette ;
Tant pis si Colinette, au retour du moulin
De son âne tombée, aux regards de Colin
Montre, sous ses jupons, plus que sa jarretière ;
Tant pis ! si le chasseur, cajolant la laitière,
Pour voir dans le corset, écarte le fichu.

En dépit du « Oh ! Oh ! » hypocrites, des « Chut! »
Il faudra qu'on m'entende, il faudra qu'on m'écoute.
Dans ce Londres brumeux, je veux coûte que coûte,
Faire entrer la gaieté, comme un coup de soleil !

BREC'HED

L'exil doit être dur, dans un pays pareil.

KÉRÉOL

Très dur! — Aussi, montant sur une brigantine,
Traversant le détroit, risquant la guillotine,
Ici, je suis venu,

Montrant une armoire près de la porte.

dans un coin que je sais,
Chercher, pour les porter là-bas, des airs français.

Un marin apparaît en scène. Il s'arrête hors de la maison, près du poteau et lit l'affiche.

SCÈNE IV

BREC'HED, KÉRÉOL, le MATELOT

BREC'HED

Prenez garde... Quelqu'un...

KÉRÉOL

Un homme... Il lit l'affiche.
Ma tête est mise à prix, il se croit déjà riche.
Mais non, c'est un marin descendu de mon bord.
Il vient chercher ici des chansons, — non ma mort.
Hé, là-bas !...

LE MARIN

S'il vous plaît?

KÉRÉOL

Viens ici, camarade!
Et puis tu porteras sur le navire en rade
Tout ce que nous allons retrouver de couplets.
Il en faudra beaucoup pour dérider l'Anglais!
Où sont-ils?

Il cherche

En pillant cette châtellenie,
Le patriote a-t-il commis la vilenie
De les proscrire ainsi que le maître du lieu,
Et, les jugeant suspects, les a-t-il mis au feu?
O vieux airs, avez-vous souffert de ses démences?
Voyons voir?

Il regarde

BREC'HED

Pas du tout, car voici les romances...

KÉRÉOL

Les airs à boire...

BREC'HED

Et les duos...

KÉRÉOL

Et les papiers
Où, croche à croche, sont savamment copiés
Les airs que j'entendais et notais de mémoire.
Bravo! Pas un ne manque!

BREC'HED

Ah! le vilain grimoire!
Vous lisez ces points-là, qui, par-dessus les vers,
Tantôt en haut, tantôt en bas, vont de travers?

KÉRÉOL

Je les lis couramment.

Au matelot, en lui donnant des partitions.

L'ami, prends cette charge!
Et tout à l'heure si, quand nous serons au large,
Un croiseur nous arrête au feu de ses canons
Et veut savoir où nous allons, d'où nous venons,
Ne crains pas de montrer ton pavillon. Qu'il voie
Que nous venons de France en portant de la joie,
Et que, dans l'Angleterre, où va la cargaison,
Sous le ciel où le spleen pousse à la pendaison,
Pour combattre l'ennui nous avons dans la cale,
Un chargement complet de musique vocale.
Va! J'irai te rejoindre à l'heure du jusant!

Le matelot sort.

SCÈNE V

BREC'HED, KÉRÉOL

KÉRÉOL

Voyons ce qui nous reste encore d'amusant.
Voici, riant toujours sous leurs vertes basanes
Et leurs titres dorés, les rondes paysannes,
Les bouquets à Chloris, et, morceau par morceau,
Tout le monde idyllique inventé par Rousseau.
Par la douceur des mots, nos mères attendries,
Ne virent pas quels loups cachaient ces bergeries,
Que l'orage grondait au fond du ciel serein,
Et que le noir berger, au son du tambourin,

Les menait à la mort par un sentier champêtre...

On entend la chanson des chercheurs de salpêtre.

Mais qui braille, là-bas?

BREC'HED

Les chercheurs de salpêtre.
Prenez-garde. Ils s'en vont de maison en maison
Pour fouiller les celliers. Cachez-vous de façon
Que s'ils viennent soudain envahir notre cave,
Ils ne vous trouvent pas.

KÉRÉOL

Allons donc! Je les brave!
En dépit des décrets, je suis seul maître ici.
Puisqu'ils chantent, eh bien! je veux chanter aussi!
Nous chanterons tous deux,

Il cherche dans la musique.

BREC'HED

Mais non, prenez la fuite!

KÉRÉOL (*sans se déranger*)

Bah! laissez-les venir, et vous verrez ensuite
L'accueil qu'à ses bourreaux fera le condamné.

Il montre son pistolet.

Je retrouve à propos, dans ce cahier fané,
Au-dessous du dessin d'une leste vignette,
Certain air que j'aimais, certaine chansonnette
Œuvre d'un homme obscur mais d'esprit guilleret.
C'est « Ne dérangez pas le monde », et le titre est
Ajusté, par hasard, aux troubles de l'époque.

Il ouvre le clavecin et joue en chantant une gamme.

Voyons le clavecin... Ah! justesse équivoque!

Décidément l'exil a beaucoup de défauts,
Car il rend le cœur triste et les clavecins faux.
Bah ! chantons ! Moi je suis Colin et vous Raymonde.
Il faut, après trois vers, que Raymonde réponde,
D'ailleurs, nous allons voir. Andante avec douceur.
Vous, vous faites l'élève, et moi le professeur,

Il chante.

Ce mouchoir, belle Raymonde,
Va contre votre intérêt :
Il cache une gorge ronde.

BREC'HED (*même jeu*)

Holà ! Monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde.
Laissez chacun comme il est.

KÉRÉOL

Parfait ! Continuons. Un peu plus de finesse.
Il faut, par votre ton, que l'auditeur connaisse
Que Raymonde fait la pudique, et que l'enfant
Souhaite succomber quand elle se défend.

Il chante.

Belle, êtes-vous aussi blonde
Qu'à vos cheveux il paraît ?...
Je veux voir cela, Raymonde.

BREC'HED (*même jeu*)

Holà ! Monsieur, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde :
Laissez chacun comme il est !

KÉRÉOL

Fort bien ! C'est délicat et la pose est heureuse.
On dirait à vous voir la fillette de Greuze

Qui pleure le dégât fait à son pot au lait.
A vous de commencer dans le dernier couplet.

BREC'HED

Faudra-t-il que je vous gronde ?...

Kéréol se retourne et l'embrasse.

Le traître ! Qu'est-ce qu'il fait !

KÉRÉOL

Je vous embrasse, Raymonde,
A votre tour, s'il vous plaît,
Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est !

Un baiser...

Elle l'embrasse.

Et voilà la chanson terminée !

On entend plus près la chanson des chercheurs de salpêtre.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JOBIC

JOBIC

Fuyez ! les Bleus sont là, la maison est cernée !

KÉRÉOL

Ah ! ne dérangez pas le monde, s'il vous plaît,
Ou nous allons causer à coups de pistolet !
Ils auront de la poudre, en place de salpêtre.

JOBIC

Allons! point de courage inutile, mon maître
Car la place n'est pas bonne pour les combats.

KÉRÉOL

Le premier qui vient... Je...

JOBIC

Maître; parlez plus bas!
Je vous sais brave, et vous ne me jugez pas lâche.
Donc, ne résistons pas à la bande bravache
Qui s'introduit ici les armes à la main.
Par le crieur public elle apprit en chemin
Que votre tête est mise à prix, mais elle ignore
Qu'en dépit des décrets Kéréol vit encore.
Ne vous dénoncez pas en faisant le héros,
Epargnez, je vous prie, un crime à ces bourreaux.

KÉRÉOL

Me crois-tu donc d'humeur à fuir devant leur bande!

JOBIC

J'ouvre derrière vous la porte toute grande,
Tout à l'heure d'ici, tête haute, bravant
Les Bleus et l'échafaud, vous sortirez vivant.

A Brec'hed.

Et toi, va-t-en ouvrir la cave à cette foule.
Enfant, que pour les Bleus le vin des grands jours coule
A tire-larigot, des muids et des barils!
Ne les amène ici que lorsqu'ils seront gris.
Laissez-moi faire. Va.

A Kéréol.

Vous, mettez-vous à table.

KÉRÉOL

Deviens-tu fou?

JOBIC

Soyez cette ombre lamentable
Qui, ne pouvant trouver d'accès au Paradis,
Parce que sans office et sans *De Profundis*
On enterra le corps qu'elle animait, sur terre,
S'en revient mendier du vivant qu'elle atterre
La suprême oraison qu'elle n'entendit pas.
C'est pour ces âmes-là qu'on prépare un repas,
Toutes les nuits, dans les maisons comme les nôtres.
Si l'âme ne vient pas chercher des patenôtres
Auprès du couvert mis et du foyer, souvent
C'est un Chouan qui vient, dans la nuit et le vent,
Et qui, dans la maison ouverte, prend sa place.
Il se réchauffe, il mange, il boit, il se délasse,
Et, le soleil levé, repart pour l'inconnu.
Chef Chouan, vous serez le fantôme venu
Quêter dévotement une aumône de psaumes.
Et ne redoutez rien des traîtrises des hommes.
Un reste de respect, en leur cerveaux éteints,
Survit, ainsi qu'on voit, le soir, dans les lointains,
Une lueur survivre au soleil qui se couche.
Je gage, en vous voyant, que pas un ne vous touche,
Car vous ne serez plus le Kéréol chassé,
Mais l'autre Kéréol.

KÉRÉOL

Vivant!

JOBIC

Non, trépassé,
Et qui s'échappera, j'en donne ma parole.

Faisant asseoir Kéréol à la table, le dos à la porte.

Allons, monsieur le mort, jouez bien votre rôle,
Et, foi de serviteur fidèle et de chrétien,
En daignant m'obéir, il n'arrivera rien.

SCÈNE VII

LES MÊMES, BREC'HED, UNE TROUPE DE PATRIOTES

BREC'HED (*entrant*)

Les Bleus! voici les Bleus!

JOBIC

Silence!

UN PATRIOTE (*ivre, mais aimable*)

La visite
Fut nulle et capiteuse. Et je vous félicite.
Si, comme citoyen, je suis un peu confus
D'avoir peu recueilli de salpêtre, les fûts
M'ont consolé très fort de ma courte trouvaille.
Je crois être gourmet, et n'ai rien vu qui vaille,
Dans les nombreux celliers où j'entre en bon buveur,
Un vin de cet arôme et de cette saveur.
Vive la joie et la République française
Ou la mort! Ce n'est pas du temps de Louis Seize
Qu'un patriote ardent et, par suite, altéré,
Aurait pu déguster le vin d'un émigré,
Et cependant c'est là le premier Droit de l'Homme,
Boire, boire beaucoup sans rien payer, et comme
La patrouille n'est pas ingrate du gosier,

Elle vient avec moi pour vous remercier,
Car l'invité se doit de saluer son hôte.

Un patriote (*ivre, mais agressif*)

Oui, le vin était bon. Pourtant il ne nous ôte
En aucune façon le coup d'œil et le flair.
On peut bien tituber, soit, mais on y voit clair,
Et l'esprit est d'aplomb si la jambe chancelle.
Cette personne-là qu'on voit à table, est celle
Du ci-devant marquis Hervé de Kéréol.
La République l'a proscrit. Quand sur le sol
D'où l'exile un décret il ose reparaître,
Grand seigneur et chouan, émigré, trois fois traître,
Qu'on l'arrête! Sa tête est mise à prix. Il faut
Qu'il aille, au nom des lois, monter à l'échafaud.
La guillotine attend! Le bourreau le réclame!

Mouvement des patriotes.

Jobic

Ce n'est pas Kéréol, mais seulement son âme.
Oui Kéréol tombé vaillamment sous les plis
Du drapeau blanc semé de l'or des fleurs de lys,
Ne put se confesser pendant son agonie,
Nos prêtres étant morts tous en sa compagnie,
Alors qu'on l'enterrait sans cercueil, en plein champ,
Sur sa tombe non plus n'ont point chanté le chant
Qui demande au Seigneur d'épargner sa colère
Aux fidèles défunts qui purent lui déplaire,
Et quittèrent le monde en état de péché.
Or, depuis ce temps-là, Kéréol, empéché
D'entrer au Paradis où son âme contrite
Trouvera le repos divin qu'elle mérite,
Sort de la tombe et vient implorer pour son corps

Dans sa maison en deuil les prières des morts.
Malheur à celui-là dont le cœur méchant laisse
Les trépassés à leur misère et leur faiblesse !
Vos prêtres vous l'on dit souvent dans leurs sermons.
Invoquons le Seigneur pour ceux que nous aimons,
Car c'est pour ceux qui sont disparus de la terre
Que l'oraison est ordonnée et salutaire.
La mort nous attend tous, hommes souvenons-nous,
Et pour Kéréol mort, prions tous. A genoux !

1er PATRIOTE (*ivre, mais aimable*)

A genoux, à genoux ! Qui veux-tu que j'invoque?
Bonhomme, tu n'es pas du tout de ton époque,
Le vieux passé t'aveugle, autrement tu saurais
Que Dieu n'existe plus.

2e PATRIOTE (*ivre, mais agressif*)

Lis plutôt les décrets.

JOBIC

Les décrets! Mais j'appris, et par les décrets même,
Que Dieu porte aujourd'hui le nom d'Etre Suprême,
Robespierre l'a dit...

2e PATRIOTE (*étonné au 1er patriote*)

Il l'a dit?

1er PATRIOTE (*affirmatif*)

C'est vrai!

2e PATRIOTE

Dieu,

Être Suprême, moi je n'y vois que du feu.
C'est le même, peut-être, et ma tête se brouille.

1er Patriote

Je suis d'avis qu'à tout hasard, on s'agenouille,
Et puisqu'on ne sait rien, camarades, ma foi,
Prions dévotement le bon Dieu, quel qu'il soit.

Sur le commandement du 1er patriote, tous les patriotes se mettent à genoux.

Jobic

Supplions le Seigneur pour l'âme qui nous quitte

A Brec'hed

Fille, dis la prière.

A Kéréol

Et vous, prenez la fuite
Doucement, comme il sied aux fantômes d'esprit

Brec'hed

Au nom du Père, au nom de son Fils Jésus-Christ,
Au nom de l'Esprit-Saint. Ainsi soit-il.

Kéréol sort lentement parmi les Bleus agenouillés.

Que l'âme
De Kéréol défunt, échappant à la flamme
De l'enfer attisée aux fourches de Satan,
Trouve enfin dans le ciel le repos qui l'attend !

Kéréol continue à s'éloigner.

Et qu'absoute à jamais de ce qui scandalise,
Des fautes contre Dieu, le prochain et l'Eglise,
Hors la nuit du péché, le Père, en sa bonté,
Auprès de lui, la fasse entrer dans la clarté.

Kéréol est arrivé devant le poteau qu'il regarde.

Jobic (*craignant un retour offensif de Kéréol, s'écrie*) :
Nous vous recommandons, Sainte Vierge Marie,
Cette âme que le vent du monde a défleurie,

Pour qu'imploré par vous, votre Fils gracieux
La fasse refleurir dans les jardins des cieux !

KÉRÉOL (*disparaît en chantant*)

Que le diable vous confonde,
République et ton décret
Coupant les cous à la ronde !

Parlé.

Ah! madame, s'il vous plaît,

Il chante.

Ne dérangez pas le monde,
Laissez chacun comme il est!

Parlé.

Amen !

LE PATRIOTE AGRESSIF

Voyez-vous pas que de nous on se joue ?
C'était bien Kéréol ! A nos fusils ! En joue !
Feu !

Les patriotes tirent. Le poteau tombe avec le décret.

Mais vous, les diseurs de *Pater* et d'*Ave*,
Vous mourrez à sa place !

JOBIC (*pendant qu'on l'arrête, ainsi que Brec'hed*).
Oui, mais il est sauvé !

RIDEAU

TABLE DES TEXTES

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE XXX JANVIER MIL
NEUF CENT VINGT TROIS
PAR L'IMPRIMERIE
ART. " LUX " POUR LA
COLLECTION LITTÉRAIRE
DE LA LIBRAIRIE
FRANÇAISE ✠ PARIS.

COLLECTION LITTÉRAIRE

DE LA

LIBRAIRIE FRANÇAISE



Sont publiées dans cette collection des œuvres de genre divers, mais d'une valeur littéraire vérifiée et pourvues le plus possible d'originalité.

Pour paraître prochainement :

ANDRÉ BIRABEAU

L'AMOUR ET L'AMOURETTE

PIERRE DE LA BATUT

...SUZANNE TON PAUVRE AMANT

JEAN VARIOT

L'ASSEMBLÉE DES FAUX DIEUX

JEAN GALMOT

LA DOUBLE EXISTENCE



PQ
2204
C5M38
1923

Céard, Henry
Le mauvais livre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY